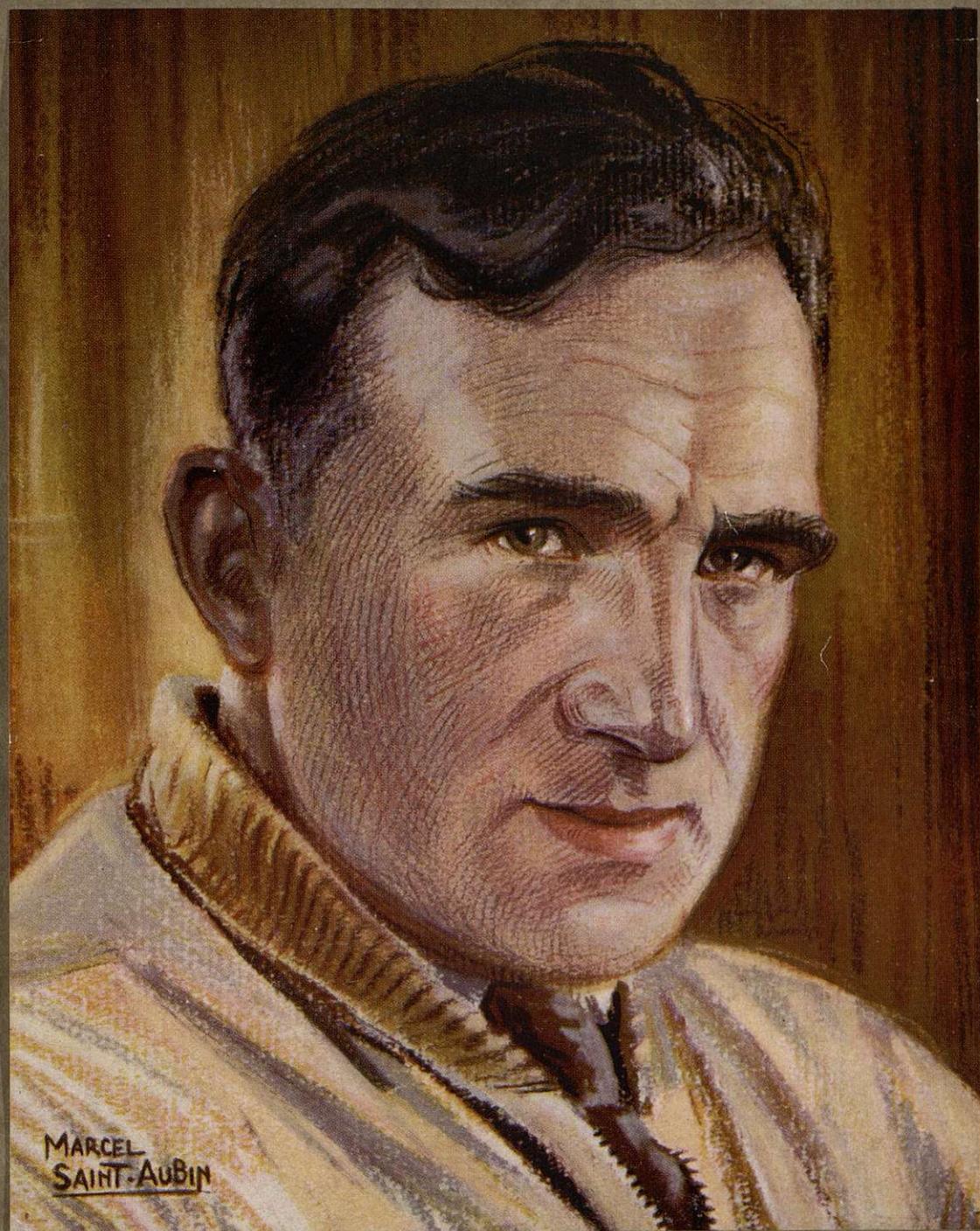


MAGAZINE

JUIN

MENSUEL

PRIX: 5^{FR.}



CHARLES VANEL

LE REMARQUABLE INTERPRÈTE DES "CROIX DE BOIS" ET DE "AU NOM DE LA LOI" (PRODUCT. PATHÉ-NATAN)

RE DANS CE NUMÉRO DEUX FILMS RACONTES: "COIFFEUR POUR DAMES" ET "COUPS DE ROULIS"; UNE
TUDE SUR FLORELLE, PAR ROGER RÉGENT; AUTOUR DE LA CRITIQUE, PAR LUCIEN WAHL; SEX-APPEAL;
EURS DIFFICILES DÉBUTS; LES FEMMES ET LA FATALITÉ CHEZ JOSEPH VON STERNBERG, ETC., ETC...
E QUI SE TOURNE ET CE QU'ON PROJETTE EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER... ET PLUS DE 100 PHOTOGRAPHIES

L'ÉPOPÉE DE LA TERRE DE FRANCE

Collection publiée sous la direction de JOSÉ GERMAIN

Une collection de la plus haute qualité littéraire.
Les plus remarquables romanciers, poètes et essayistes y ont collaboré...

GEORGES LECOMTE et **CHARLES LE GOFFIC**,
de l'Académie française.

JEAN AJALBERT et **J.-H. ROSNY**,
de l'Académie Goncourt.

FORTUNAT STROWSKI et **F. FUNCK-BRENTANO**,
de l'Institut.

GASTON RAGEOT, **FIRMIN ROZ**, **ANDRÉ DUMAS**,
FRANÇOIS DUHOURCAU, **GABRIEL BOISSY**
illustreront de leurs noms cette originale et brillante série.

Vient de paraître :

ANDRÉ LAMANDÉ

LA VALLÉE DES MIRACLES

Pour paraître très prochainement :

EUGÈNE LE MOUËL

MONT SAINT-MICHEL

AU PÉRIL DE LA MER

1^{er} volume paru :

ANDRÉ SAVIGNON

SAINT-MALO

NID DE CORSAIRES

Chaque volume de cette collection est tiré sur papier alfa, illustré de plusieurs pages hors texte en héliogravure, sous couverture artistique.

Prix : 15 francs

LA RENAISSANCE DU LIVRE, 78, Bd St-Michel, Paris (VI^e)



Ciné-Magazine-Sélection

TOUTES LES VEDETTES DE L'ÉCRAN

Extrait du Catalogue

(Envoi du catalogue complet sur demande)

Photos Bromure 18 x 24

- 527. Joséphine Baker.
- 528. Huguette ex-Du-flos.
- 529. Annabella.
- 530. Jaque-Catelain.
- 531. Albert Préjean.
- 532. Gary Cooper.
- 533. Dolly Davis.
- 534. André Roanne.
- 535. Françoise Rosay.
- 536. Françoise Rosay.
- 537. Norma Shearer.
- 538. Greta Garbo.
- 539. Meg Lemonnier.
- 540. Joan Crawford.
- 541. Fernand Gravey.
- 542. Roland Toutain.
- 543. Alice Cocca.
- 544. Gina Manès.
- 545. Brigitte Helm.
- 546. Marie Glory.
- 547. Jane Marnac.
- 548. Saint-Granier.
- 549. Charles Boyer.
- 550. Madeleine Renaud.
- 551. André Burgère.
- 552. Lily Damita.
- 553. Ramon Novarro.
- 554. Jeanne Helbling.
- 555. Marlène Dietrich.
- 556. Lilian Harvey.
- 557. Claudette Colbert.
- Dernières Nouveautés**
- 558. Maurice Chevalier.
- 559. Simone Cerdan.
- 560. Gaby Morlay.
- 561. Suzy Vernon.
- 562. Marlène Dietrich.
- 563. Lilian Harvey.
- 564. Henry Garat.
- 565. Greta Garbo.
- 566. Jean Weber.
- 567. Robert Burnier.

CARTES POSTALES BROMURE

- 986. Billie Dove.
- 987. Lucien Muratore.
- 988. Marie Bell.
- 989. Anita Page.
- 990. Noël-Noël.
- 991. André Luguet.
- 992. Damia.
- 993. Armand Bernard.
- 994. Lilian Harvey.
- 995. Albert Préjean.
- 996. Arlette Marchal.
- 997. Annabella.
- 998. André Roanne.
- 999. Huguette ex-Du-flos.
- 1.000. Roland Toutain.
- 1.001. Meg Lemonnier.
- 1.002. Laura La Plante.
- 1.003. Jean Marsh.
- 1.004. Vanda Gréville.
- 1.005. Ricardo Cortez.
- 1.006. Maurice Chevalier et Claudette Colbert (*Le Lieutenant souriant*).
- 1.007. Greta Garbo.
- 1.008. Conrad Nagel.
- 1.009. Carol Lombard.
- 1.010. Leila Hyams.
- 1.011. Madge Evans.
- 1.012. Reginald Denny.
- 1.013. Richard Dix.
- 1.014. Irène Dunne.
- 1.015. Bebe Daniels.
- 1.016. Jean Harlow.
- 1.017. Jackie Cooper.
- 1.018. Jean Murat.
- 1.019. André Burgère.
- 1.020. Jean Weber.
- 1.021. Marcelle Romée.
- 1.022. André Bauge.
- 1.023. Sylvia Sydney.
- 1.024. Lilian Harvey.
- 1.025. Chester Morris.
- 1.026. Marion Davies.
- 1.027. Henry Garat.
- 1.028. Miriam Hopkins.
- 1.029. Dolores del Rio.
- 1.030. Annabella.
- Dernières Nouveautés**
- 1.031. André Burgère.
- 1.032. Blanche Montel.
- 1.033. Gaby Morlay.
- 1.034. Suzy Vernon.
- 1.035. Lew Ayres.
- 1.036. Ramon Novarro.
- 1.037. Clark Gable.
- 1.038. Simone Cerdan.
- 1.039. Kay Francis.
- 1.040. Maurice Chevalier.
- 1.041. Lil Dagover.
- 1.042. Lily Damita.
- 1.043. Charles Boyer.
- 1.044. Jeanne Boitel.
- 1.045. Edith Mera.
- 1.046. Brigitte Helm.
- 1.047. Lilian Harvey.
- 1.048. Marlène Dietrich.
- 1.049. Greta Garbo.
- 1.050. Jean Mercanton.
- 1.051. Suzy Vernon.
- 1.052. Meg Lemonnier.
- 1.053. Jeanne Helbling.
- 1.054. Henry Garat.
- 1.055. Simone Simon.
- 1.056. Clark Gable.
- 1.057. Henry Garat.
- 1.058. Warner Baxter.
- 1.059. Anna May Wong.
- 1.060. Frédéric March.
- 1.061. Colette Darfeuil.
- 1.062. Noël-Noël.
- 1.063. Fernand Gravey.
- 1.064. Betty Stockfeld.
- 1.065. Gary Cooper et Marlène Dietrich.
- 1.066. Madeleine Renaud.
- 1.067. Marcelle Chantal.
- 1.068. Josseline Gaël.
- 1.069. Jacqueline Francell.
- 1.070. Clark Gable et Joan Crawford.

"VEDETTES A LA PLAGE"

- Joan Marsh.
- Frances Dee.
- Nancy Carroll.
- Anita Page.
- Ruth Selwyn.
- Lilian Bond.
- Mary Carlisle.
- Lilian Bond.
- Dorothy Jordan.
- Clara Bow

(Ces cartes sont vendues en pochette de 10 seulement.)

LES 15 CARTES..... Franco. 10 fr.
— 25 — — 15 fr.
— 100 — — 50 fr.

INDIQUER SEULEMENT LES N^{os} DES CARTES.

Pour les quantités au-dessous de 15, s'adresser directement chez les libraires

La pièce : 3 Fr.

Adresser les commandes avec le montant à "Ciné-Magazine", en espèces, mandat ou chèque (Compte chèques postaux N^o 309-08).

Le "JACKY-STELLOR"

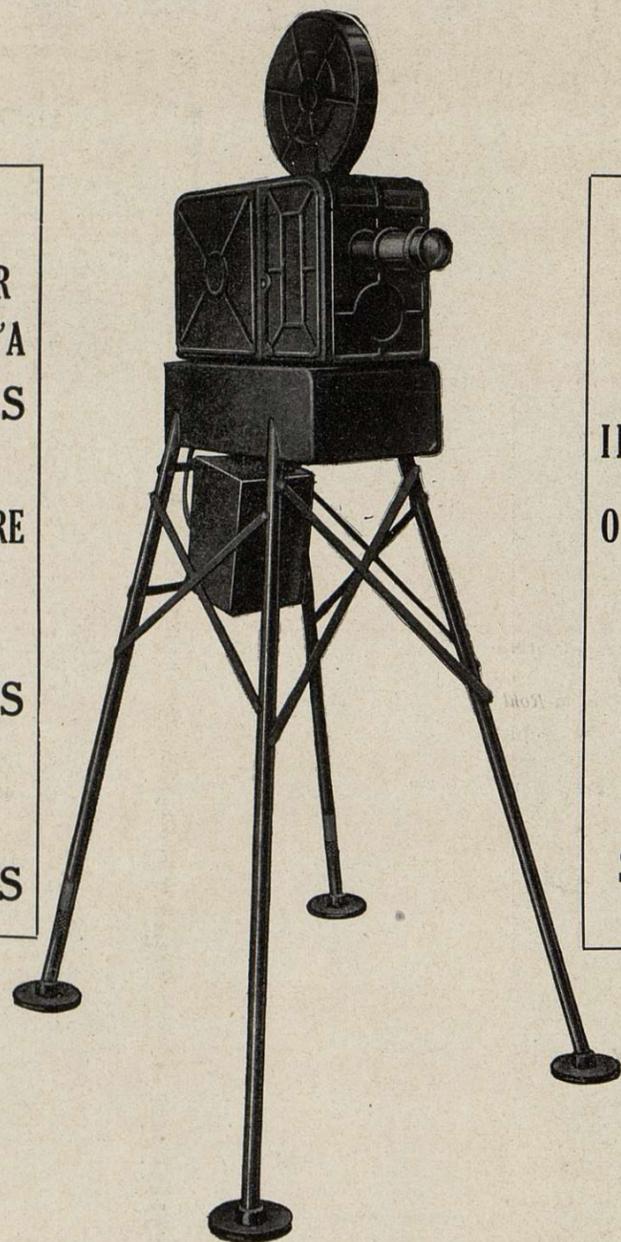
pour la Moyenne Exploitation



**PUISSANCE
LUMINEUSE POUR
PROJETER JUSQU'À
30 MÈTRES**

**PUISSANCE SONORE
POUR SALLES
JUSQU'À
800 PLACES**

**ÉCRAN DE
3 MÈTRES**



**PLUS DE
50
INSTALLATIONS
ONT ÉTÉ FAITES
EN MOINS
DE
7
SEMAINES**

POSTE SIMPLE OU POSTE DOUBLE Type "PORTATIF" et Type pour installations "FIXES"

DÉMONSTRATIONS : Chaque jour aux Établissements A. DEBRIE, 111, rue Saint-Maur.
Chaque Mardi matin, à 11 heures, au Cinéma RIALTO, 7, rue du Faubourg-Poissonnière.

MAGAZINE

FONDATEUR : JEAN PASCAL

JUIN

12^e Année.

Numéro 6.

Sommaire

La vie aventureuse et le talent multiple de Florelle	5
<i>Roger Régent</i>	
Public de cinéma : Salles d'avant-garde	8
<i>Claude Vermorel</i>	
Autour de la Critique	9
<i>Lucien Wahl</i>	
Les Femmes et la fatalité chez Joseph von Sternberg	12
<i>Lucienne Escoube</i>	
« Coiffeur pour Dames »	18
<i>J. Hayce</i>	
Promenade à Joinville : Tandis que l'on tourne « La Fleur d'oranger » et « Mirages de Paris »	23
<i>Odile D. Cambier</i>	
Avant-Première : « Une heure près de toi »	33
<i>J. de M.</i>	
Des Livres près de l'Écran	34
<i>Jacques Sempéré</i>	
Sex-Appel	35
<i>Francina-Rohl</i>	
Leurs difficiles débuts	39
<i>Marcel Carné</i>	
Les Éphémérides du Cinéma	44
« Coups de roulis »	46
<i>André Charles</i>	
Des Films devant le public	50
<i>Le Fauteuil 48</i>	
Revue de Presse	52
<i>P. P.</i>	
Échos et Informations	53
<i>Lynx</i>	
« Ciné-Magazine » dans les studios	54
<i>Gaston Paris.</i>	
Les Films du mois	56
<i>C.-A. Gonnet</i>	
« Ciné-Magazine » en Province et à l'Étranger	60
Courrier des Lecteurs	62
<i>Iris</i>	

ÉDITORIAL

On condamne en général, — et qui s'en étonnera? — le manque de discrétion et même de tact dont témoignent certains directeurs quand ils font porter uniquement leur publicité sur le côté suggestif, équivoque et scabreux, — souvent inexistant d'ailleurs, — de certains films. Nous avons demandé ici même, il y a quelques mois, que soit indiqué discrètement, pour les films un peu spéciaux, qu'ils ne sont pas destinés à la jeunesse, ceci afin d'éclairer les parents qui se soucient du spectacle auquel ils convient leurs enfants. Mais nous ne pensions pas que nos arguments, outrageusement déformés, serviraient une cause malsaine.

Devons-nous, d'autre part, être surpris si beaucoup de nos lecteurs n'ont pas apprécié la façon dont fut annoncée récemment la plus tragique actualité qui ait jamais été enregistrée. Et nous voulons parler de la mort dramatique de deux marins américains, qui, enlevés par le dirigeable *Akron*, s'écrasent sur le sol. Le reportage cinématographique de cet effroyable accident a fait l'objet, dans tous les quotidiens, de grands placards qu'agrémentait un dessin représentant l'arrière d'un aéronef et deux petits pantins ridicules tombant dans le vide. Il y a des limites à tout, même à l'humour, même à la fantaisie...

... Il est vrai qu'une autre actualité relatant un accident de chemin de fer, au cours duquel une locomotive en tombant sur une maison fait plusieurs victimes, porte ce titre humoristique : « Entrez sans frapper... ».

... Il est vrai que toute la publicité d'un documentaire romancé a été basée sur le fait qu'on y voit un homme dévoré par les crocodiles... que Gloria Swanson fait un procès à son « publicitman » parce qu'il n'a pas su, dit-elle, profiter d'une grave maladie qu'elle vient de faire pour attirer sur elle l'attention de ses admirateurs en annonçant alternativement sa mort et sa guérison...

... Il est vrai que rarement, et dans tous les domaines, on manqua, comme on le fait aujourd'hui, de discrétion.

Pouvons-nous, sans être taxés d'intransigeance, réclamer avec nos lecteurs un peu plus de mesure? Le cinéma, répétons-le, a trop à se défendre déjà contre des attaques injustifiées pour qu'on forge encore des armes à ses ennemis.

ANDRÉ TINCHANT.

Directeur : ANDRÉ TINCHANT

ABONNEMENTS { FRANCE ET COLONIES : Un an, 50 fr. — Six mois, 28 fr. — Trois mois, 15 fr.
BELGIQUE ET LUXEMBOURG : Un an, 65 fr. — Six mois, 35 fr.
ÉTRANGER (Pays ayant adhéré à la Convention de Stockholm) : Un an, 75 fr. — Six mois, 40 fr.
ÉTRANGER (Pays n'ayant pas adhéré) : Un an, 85 fr. — Six mois, 45 fr.

Paiement par chèque ou mandat-carte. Compte de chèques postaux : Paris n° 309-08.
Bureaux : 78, boulevard Saint-Michel, Paris (VI^e). Téléphone : Danton 36-67.
Régie exclusive de la publicité : Société Européenne de Publicité, 10, rue de la Victoire, Paris (IX^e).

En préparation

Annuaire Général de la Cinématographie 1932-33

SI vous appartenez à la grande corporation cinématographique, vous devez vous assurer que votre nom figurera bien dans notre prochain annuaire, édition 1932-33. Envoyez-nous d'urgence tous renseignements qui seront publiés gratuitement.

◊ 4 ◊



Le destin de chacun de nous est attaché à des événements futiles. D'un geste, toute la ligne d'une vie est changée ; d'une rencontre l'éveil ou la mort de notre âme dépendent. Il brûle peut-être au fond de chacun de nous la flamme qui illumine les grands talents d'artistes : à quelques-uns seulement la révélation en est faite. Mais cette possession de soi-même n'est pas tout ; il la faut complète, convaincante, pour l'imposer : quelques très grands artistes, *en puissance*, n'y parviennent pas... La vie de Florelle, à cet égard, est un cas extraordinaire ! Cette fille joyeuse, au visage triste, qui fit ses premiers pas sur le sable des plages vendéennes, chaussée des sabots des Sablaises et vêtue de leurs courtes robes que la valse remonte aux cuisses, n'est-elle pas aujourd'hui l'un des plus beaux tempéraments du cinéma français ?

Il y a deux ans, pourtant, Florelle, découragée, ayant perdu la confiance en soi, ce principe actif de la vie, sans engagement, sans espoir, la voix perdue, indifférente à tout et *abandonnée d'elle-même*, Florelle, qui avait autant de talent qu'aujourd'hui, errait entre Londres, Paris et Berlin, à la poursuite d'un engagement. Elle ne craint pas de se rappeler ces moments désespérés ; seuls les faibles n'osent



La flamme qui illumine les grands talents n'est-elle pas dans les yeux de Florelle... ?

pas regarder leurs faiblesses. Florelle est de celles qui peuvent endurer les revers et la gloire ; aujourd'hui, celle-ci la favorise : « C'est mieux ainsi !... » dit-elle simplement.

Après une carrière enviable au music-hall, le cinéma, — et c'est à son honneur, — lui apporte la situation qu'elle mérite. Mais il est curieux, et regrettable, que les Français n'aient pas su les premiers utiliser ses qualités. Elle dit elle-même, non sans quelque amertume :

◊ 5 ◊



La Florelle de « Tumultes » et celle qui dans son pays natal porte le costume si seyant des Sablais.

— C'est toujours l'étranger qui fit mes succès !... Avant le cinéma, mes tournées de music-hall ne furent fructueuses qu'en dehors de France. Ici, au casino et ailleurs, je n'obtins jamais ce que l'on me donnait à l'étranger : les lettres de mon nom, sur l'affiche, étaient tout à coup réduites de moitié... Cela me décourageait un peu de voir que les gens de mon pays m'aimaient moins que les autres.

* *

Il y a deux êtres au monde à qui Florelle a voué une reconnaissance éternelle : le

Dr Wicart et le metteur en scène Pabst.

— Wicart, parce qu'il m'a rendu mes forces et mon courage en me rendant ma voix ; Pabst, parce qu'il m'a permis d'utiliser au mieux mes moyens retrouvés. Jamais je ne dirai assez tout ce que je leur dois !...

Le Dr Wicart, l'auteur de ces deux volumes remarquables sur les puissances vocales intitulés *Le Chanteur*, est la providence des artistes lyriques. Tous lui doivent quelque chose, et je me rappelle ces mots que notre célèbre Lucien Muratore me disait un jour : « Grâce à Wicart, tout l'avenir de l'art du chant s'éclaire... » Florelle parle de lui comme de son sauveur et de Pabst comme de celui qui l'a révélée au cinéma. Sait-on que le début de sa carrière à l'écran dépend de l'un de ces petits événements dont nous parlions plus haut, et que c'est un jeune figurant inconnu, ou presque, du public français qui en est, dans une certaine mesure, responsable ?...

Il y a environ deux ans, Florelle, en Allemagne, eut l'occasion de faire un numéro dans un film parlant que l'on tournait alors dans les studios berlinois. Elle rencontra là un M. X..., qui faisait de la figuration dans le même film et qui, habitant l'Allemagne depuis quelque temps, connaissait les habitudes et les personnages des studios de Berlin. On était à la veille de tourner *L'Opéra de quat'sous*.

— Je vous présenterai à Pabst !... dit à Florelle notre jeune garçon. Il m'a demandé, comme je suis Français, si je



ne connaîtrais pas une interprète pour son nouveau film. Donnez-moi votre adresse.

» J'ignorais alors tout du cinéma, dit Florelle, et le nom de Pabst ne me disait vraiment rien. A tout hasard, je laissai mon adresse à ce camarade... Le soir, rencontrant quelqu'un très au courant du cinéma, je lui racontai cette petite histoire.

» — Mais savez-vous qui est Pabst ? me dit-on.

» — Pas le moins du monde !

» — Eh bien ! votre homme est sans doute un farceur, car celui à qui il vous a dit qu'il vous présenterait est tout simplement la plus importante personnalité du cinéma allemand !...

» Je classai donc l'affaire et ne pensai plus à M. Pabst ni à mon petit figurant...

» Quelques jours plus tard, je recevais un mot de celui-ci, me donnant rendez-vous le lendemain : « Comme je vous l'ai dit, je vous présenterai à Pabst... »

» Plutôt par curiosité, j'allai au rendez-vous. Quelques minutes plus tard, à ma grande stupéfaction, j'étais devant G. W. Pabst... Celui-ci commença par ne pas me cacher que je ne lui paraissais pas du tout la femme dont il avait besoin pour son film. Quelqu'un de son entourage insista cependant pour que l'on me fit faire un bout d'essai. « — Si vous y tenez !... » dit Pabst sans conviction. Le lendemain, ayant appris les couplets de Polly, je revêtis une robe de mariée et chantai devant le micro les couplets de *L'Opéra de quat'sous*.

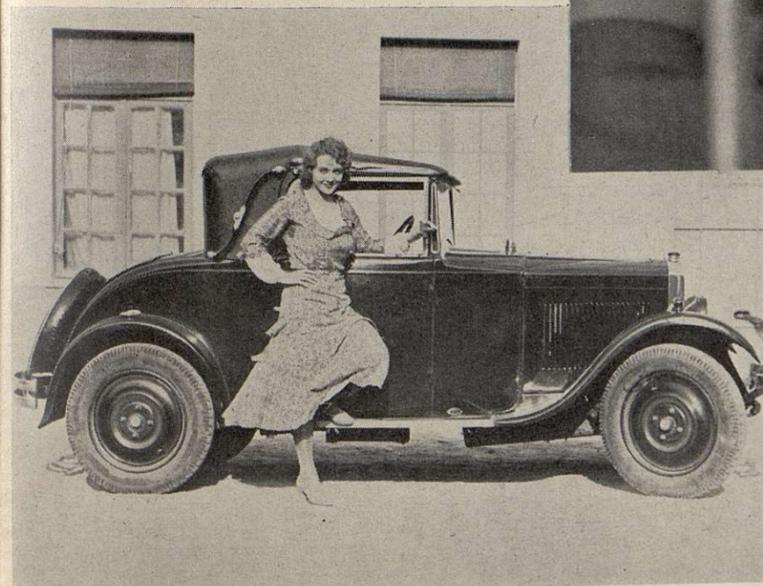
Florelle ne vit pas ce bout d'essai, mais elle vit Pabst sortir de la salle de projection le jour où on le lui montra. Il se précipita vers elle, la prit par les épaules et lui cria avec cette fougue qu'on lui connaît :

— C'est la plus grande révélation de ma vie !

Le lendemain, on commençait le film.



Contrastes : Sablaise en vacances, Londonienne dans « L'Opéra de Quat'sous », Parisienne tous les jours.



On sait l'œuvre admirable qui en résulta et quelle révélation pour nous — après Pabst — fut l'interprétation de Florelle...

De là date sa fortune cinématographique. Après la touchante jeune fiancée de *L'Opéra*, elle fut la monstrueuse et instinctive petite femelle de *Tumultes*, la petite grue d'*A tout cœur !*, la charmante et débrouillarde dactylo de *Monsieur, Madame et Bibi*. Plus récemment, elle vient de jouer dans le beau film de Pabst, — encore, — *L'Atlantide*, le si pittoresque

rôle de Clémentine ; enfin, dans *Passionnément*, elle est la jeune Américaine qu'un mari trop jaloux condamne à la perruque grise... Je l'ai vue tourner au studio quelques scènes de ce dernier film, affublée de tous ces attributs de vieille femme. Sa composition est étonnante. Lorsqu'elle s'approcha de moi, ce jour-là, j'ai compris qu'elle pouvait tout jouer, ou presque.

On ne le croit généralement pas. On suppose que son talent ne correspond qu'à certains rôles, que ses emplois sont limités. Ils le sont beaucoup moins que l'on pense, et il faut souhaiter que les producteurs

sauront ne pas exploiter uniquement ce qu'ils appellent son « talent canaille »... Qu'ils aillent entendre son tour de chant ! Elle révèle là le métier extraordinaire d'une grande artiste. Et la chanson est une école sévère !... N'y réussit pas qui veut...

Florelle y a réussi, mais c'est pourtant grâce au cinéma qu'elle a complètement pris possession d'elle-même. Curieuse destinée qui l'a conduite là, influencée par ces événements sans importance qui bouleversent une vie, qui anéantissent ou qui allument tout à coup en nous le génie...

ROGER RÉGENT.

PUBLIC DE CINÉMA

1^o SALLES D'AVANT-GARDE (1)

LE public d'avant-garde, qu'il ne faut pas confondre avec l'élite du public, aime à peu près les mêmes films, que celui des salles populaires, mais il se donne des raisons. Si on lui montre un antique « western », il chante la louange des casseurs de gueules, réclame de l'oxygène, s'attendrit en termes techniques sur les dessins mouvants que forment les galopades ; on entend « tragédie musculaire... ambiance primitive... sport pur... etc. ». S'il est venu revoir *Les Mystères de New-York*, il se partage en deux. Les uns pouffent à cause des robes et des grands chapeaux et de la dégaine de ces



Le foyer d'une salle d'avant-garde.
(Dessin de Jodel.)

gens qui vont à l'accélééré. » C'est bien de l'avant-guerre, tout ça ». Les autres retrouvent leur plaisir de quinze ans, mais, s'estimant en faute, ils se dépêchent de bâiller, car on n'a le droit de se pâmer qu'aux films de gangsters, et dans les salles anglaises, surtout si on ne comprend pas le *slang*. Il y a deux ans, les Ursulines, qui pour vivre étaient bien obligées de flatter leurs payants, avaient imaginé un programme-calembour : « Avant-guerre, Avant-garde, Aventure ». C'était un résumé des tendresses du public snob. L'avant-guerre, parce qu'il aime bien se sentir supérieur à ce qu'il voit (aussi fallait-il choisir encore parmi les premiers navets). L'avant-garde,

pourraient faire du tort aux bafouillants, ou bien ils se sont commercialisés. Ils passent, deux mois avant la présentation, des fragments de telle future sottise. « Comment, ma chère, vous n'avez pas vu ça... Ce sera sûrement très bien... Non, ce n'est pas encore présenté... Une séance privée, oui » (10 francs pour être parmi les initiés). Ce brave public, il va sans doute aussi aux séances des « Tribunes ». Il doit être déçu, surtout quand on y passe de bons films. Elles sont bourgeoises ; aucun jeune fauve n'a jamais dévoré le dompteur, qui essaie vainement, du bout de sa baguette, d'accrocher un débat languissant.

Mais il paraît que le snob se meurt — ou se cache — ou bien n'a plus le sou.

CLAUDE VERMOREL.

Autour de la Critique

Par LUCIEN WAHL

NOUS avons lu, dans *Bordeaux-Cinéma* (qui contient des articles de belle franchise dus à M. Marcel Lapière), l'extrait d'un compte rendu théâtral paru dans *L'Ordre* et qui en dit long. Je ne résiste pas à reproduire une partie de cette « critique » d'*On purge Bébé*, pièce célèbre de feu Georges Feydeau :

« Que dire des inventions scéniques qui émaillent cet acte comme autant de « gags » bien au point ? Nous ne cherchons à l'auteur, M. Georges Feydeau, qu'une petite querelle. Il est indéniable que, dans la scène du pot de chambre incassable, l'auteur s'est manifestement inspiré de la scène de la potiche dans *Jean de la Lune*. Les répliques sont les mêmes :

« — Il est cassé.

« — Elle est cassée.

« Nous les signalons en passant à M. Marcel Achard, convaincu d'ailleurs que l'auteur de *Domino* n'en gardera pas rancune à l'auteur d'*On purge Bébé*.

« Sans vouloir jouer les prophètes, nous ne serions pas autrement surpris si M. Georges Feydeau se faisait, un jour, un nom au théâtre. »

Et notre confrère girondin commente ainsi cette prose stupéfiante :

« Est-ce assez beau ? On n'inventerait pas mieux !

« Un monsieur qui se prétend critique dramatique découvre Georges Feydeau en avril 1932, soit onze ans après la mort de l'auteur de *La Puce à l'oreille*. Il y a de quoi, comme on dit dans le monde, s'en taper le nombril à la suspension.

« Et, ayant fait cette découverte, le jeune M. Chaperot n'hésite pas :

« 1^o A accuser Feydeau d'avoir plagié Marcel Achard ;

« 2^o A prédire à Feydeau un bel avenir au théâtre.

« M. Chaperot est doublement coupable. En effet, si, — n'étant critique dramatique que par intérim, — il ignorait l'un des maîtres du théâtre français contemporain, il devait savoir, — puisqu'il est critique cinématographique, — que Jean Renoir a tourné, il y a peu de temps, un film d'après *On purge Bébé*. »

Oui, que l'on puisse exercer la profession de critique théâtral ou cinématographique sans connaître Feydeau dépasse l'entendement, mais il n'est que de lire le « Sottisier » du *Mercur de France* pour reconnaître que plusieurs écrivains de journaux sont d'étonnants personnages.

Le critique théâtral, au surplus, prend encore une certaine place, alors que le théâtre voit diminuer son im-



Frédéric March dans ses deux incarnations du docteur Jekyll et de M. Hyde.

portance et se prépare, sinon à mourir, du moins à ne se manifester que dans quelques salles.

Les raisons des succès du cinéma n'ont pas à être rappelées longuement ; elles résident en partie dans la mauvaise organisation du théâtre même et aussi dans les possibilités et la réalisation d'un art dont le mécanisme s'étend chaque jour et où quelques bons esprits essaient d'apporter de la personnalité et... un esprit.

(1) Cet article est le premier d'une série dont nos lecteurs trouveront la suite dans de prochains numéros.

Que le cinéma soit... du cinéma, c'est autre chose. Mais est-ce que le théâtre est toujours... duthéâtre ? Naguère, des critiques plaçaient le métier au-dessus de tout, et c'est ainsi que Pierre Decourcelle fut honoré, mais, de tout temps, ledit métier fut combattu quand il ne s'adjoignait pas au vrai talent. Des Jules Lemaître, des Henri Becque savaient le dire. Aujourd'hui encore, des critiques dramatiques (pas beaucoup, trois ou quatre) ne s'agenouillent pas devant le savoir-faire et ne se placent pas à la remorque de ce qu'ils croient être « le » public.

Au cinéma, comment se comporte la critique ou, si l'on préfère, le journal, la revue ? Chacun voit et entend à sa façon. Comme le film est composé des éléments les plus variés, un critique se laisse plus ou moins influencer par un de ces éléments, lorsqu'il s'agit — et c'est le cas de l'immense majorité — d'œuvres faites par des quantités de gens. Il y a le décor, la lumière, l'action, la musique, le dialogue, etc.

Quelques Russes (nous ne les connaissons pas tous) évitent cette incohérence plus ou moins... cohérente. Mais il y a M. Charlie Chaplin, et puis il y a M. René Clair, et puis il y a M. Pabst. Et puis il n'y a plus personne. Non, il n'y a plus personne qui fasse du cinéma la condition d'un film ; il n'y a dans le parlant que MM. René Clair et Pabst qui subordonnent tout, absolument tout, à l'image. Ce n'est pas beaucoup ? Pensez qu'il pourrait n'y avoir personne, absolument personne, car rien, absolument rien, ne sert de leçon, même pas le succès !

Or, ces hommes-exceptions sont-ils encouragés ? Nous dirons oui. Donc, la critique de cinéma existe. Ah ! certes, elle ne bataille que ci et là, mais elle n'y manque pas, et n'y eût-il que quatre critiques convaincus et se donnant la peine de chercher et n'ignorant pas tout à fait, non seulement Feydeau, mais bien d'autres, ce serait déjà quelque chose. Or, ils sont plus nombreux, plus qu'on ne le dit, moins qu'on ne le croit.

Est-ce à croire que l'on doive les juger sur leurs opinions ? Pas du tout, mais sur la façon de défendre ces opinions. MM. Alexandre Arnoux, Charensol, F. Vineuil, Léon Moussinac, E. Vuillermoz, P. Gilson, A. Levinson, etc., justifient leurs avis, et le lecteur s'y intéresse, ce qui ne signifie pas qu'il les suive, car le succès immédiat d'une œuvre n'a jamais dépendu d'un article de journal ou de revue, surtout s'il s'agit d'une chose originale. Et l'influence d'une première avec uniformes et décorations n'est pas plus sûre.

Quant à estimer exceptionnel le cas du monsieur de tout à l'heure à propos de Feydeau, ce serait une erreur aussi. Et c'est peut-être heureux, car les lecteurs s'amuse parfois de ces sortes d'élucubrations, et l'on n'a pas tant d'occasions de rire.

Ce qui a pu être écrit d'idioties après le triomphe de *Jeunes filles en uniforme*, est effarant, car des gens ont, à ce sujet-là, commenté assez longuement Freud, qui s'en serait peut-être le premier divertissement. Et, à propos du *Dr Jekyll et Mr. Hyde*, on n'a magnifiquement vu là qu'un cas de dédoublement de personnalité, comme dans *Le Procureur Hallers*, par exemple, mais il est vrai que l'auteur du film est un peu responsable de cette appréciation, car, là encore,

des journalistes n'ont aucune idée du conte de Stevenson et ne se sont pas donné le plaisir de le lire ou de le parcourir à nouveau.

**

Quelques critiques dramatiques s'intéressent au cinéma. Plusieurs le comprennent. D'autres n'y voient qu'un théâtre, perfectionné ou amoindri, mais des critiques cinématographiques spécialisés ont exactement la même opinion, parfois sans s'en douter. Et plusieurs critiques de théâtre croient l'écran un moyen très inférieur, sans se rendre compte de la faiblesse de la scène en général.

**

Le public ne suit pas et n'a pas à suivre les avis de la critique sur tel ou tel film, mais il peut, d'après un écrivain, concevoir une idée d'ensemble et discuter des assertions particulières. Et la preuve, c'est que ceux qui commentent des films dans des journaux reçoivent des lettres contradictoires. On peut trouver des exemples frappant de l'intérêt porté à des articles, ainsi la fameuse correspondance des « Abeilles » dans *La Femme de France*, où M. Charensol est félicité plus souvent, blâmé quelquefois, et toujours commenté par des lectrices fidèles et attentives.

Et combien les avis diffèrent quand il s'agit de documentaires, où, par définition, tous devraient s'accorder. C'est que, là plus que partout ailleurs, le spectateur est un collaborateur, et plus il connaît le pays qu'on lui montre, plus il est indulgent, parce que, même superficielles, mêmes banales, les images lui rappellent ses propres impressions.

Et combien de fois avons-nous entendu cette phrase ahurissante : « J'aime les documentaires », comme si tous les documentaires pouvaient être mis sur un même plan. Comparez tel pays montré par deux voyageurs différents...

**

Un de nos confrères, qui est aussi et surtout un ingénieur du cinéma, M. A.-P. Richard, avait préconisé l'enseignement des principes de technique à la critique. Ce n'était pas bête, mais les laboratoires et le studio sont alors nécessaires, et non seulement la conférence.

L'écrivain de cinéma peut, à son tour, apporter un précieux concours à l'auteur de films. Longtemps, M. Pierre Desclaux insista sur l'efficacité de telles collaborations. Croyez-vous qu'on l'écoute ? Oui, on cita des noms... que je préfère taire, car je ne considère pas comme un écrivain le bavard qui ne pense qu'au résultat pécuniaire. Un seul exemple intelligent est à donner : M. Alexandre Arnoux, écrivain français justement réputé, appelé... où ? En Allemagne !

**

On connaît le vieux refrain des gens qui prétendent que, par snobisme, on vante toujours l'étranger. On ne vante pas que l'étranger, puisque ceux qui

montrent ce qu'on fait bien dehors sont les meilleurs défenseurs de l'art français. En effet, ils croiraient manquer à leur devoir en exaltant ce qui est faible.

Il est inouï de remarquer où on va chercher des sujets de films, dans quels livres, alors que tant d'ouvrages, vraiment, mériteraient l'adaptation, et quand, par hasard, on rencontre un roman susceptible d'une belle transformation cinématographique, on allonge presque toujours la sauce, on « embellit ».

Sans doute il y a des exceptions, heureusement, mais que de stupidités à succès ! Bien mieux, il arrive qu'on prenne un roman et qu'on lui substitue un titre « à effet ».

On peut, ici, composer des œuvres de premier ordre, et beaucoup plus souvent qu'on ne le fait. Combien de livres français traitent de situations qui peuvent se comparer à la vie de *Jeunes filles en liberté* ! Combien d'enquêtes de journalistes français ont été menées dans des milieux que seuls les cinémas américains et allemands cherchent à dépeindre ! Est-ce que les enfants, d'autre part, ne sont pas, en France, quand on les choisit, des acteurs excellents ? Or, nous a-t-on jamais donné l'équivalent de *Tom Sawyer*, de *Papa-Longues-Jambes*, de *Émile et les Détectives* ? Récemment, on nous a montré une comédie jouée par de petits Parisiens et de petites Parisiennes, sur un ton artificiel et presque toujours insupportable.

**

Des auteurs originaux, — on a cité tout à l'heure MM. René Clair et Pabst, — imposent heureusement leur personnalité. La critique a indiqué ce qu'on leur doit. Or, quand on s'inspire d'eux, c'est pour les imiter stupidement, et sans doute en conclut-on : « Vous voyez bien que ce n'est pas malin ! Et vous admirez chez d'autres ce que vous combattez chez

nous ! » Les artisans-singes ne se doutent pas que copier l'œuvre due à un tempérament ne convient pas à un banal fabricant.

**

Quand Zola conseillait à M. Alfred Bruneau d'écrire lui-même le livret de ses drames lyriques, il affirmait la nécessité d'unité d'une œuvre à représenter. De même le scénario d'un film doit être absolument conçu par un metteur en scène, quand celui-ci n'exerce pas simplement le métier de régisseurs. Voyez-en les exemples et, d'autre part, examinez les exemples du contraire.

**

On oublie toujours que la critique est un genre littéraire, que, dans certains cas, elle peut se suffire, puisqu'elle doit intéresser, même, le lecteur qui ne va jamais au cinéma. Les lecteurs de critiques d'art se pro-

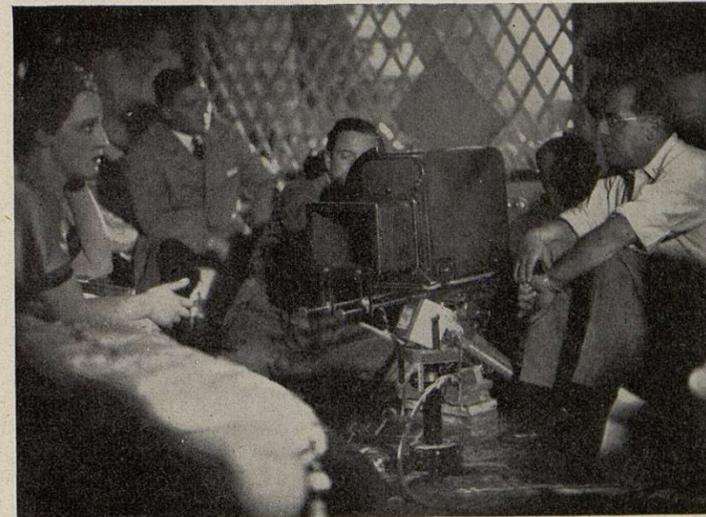
mènent-ils tous dans les expositions de tableaux ?

**

Le cinéma souffre aussi de plaies que la critique peut difficilement signaler, car elle n'en connaît que la cause générale. Elle s'efforce, après le spectacle d'un film, de juger en comparant ; elle peut rire ou s'émouvoir, deviner plus ou moins sûrement les raisons d'erreurs dans la réalisation d'un ouvrage, mais comment irait-elle jusqu'à dévoiler des manœuvres que, la plupart du temps, elle ne peut que soupçonner ? Combinaisons d'argent, amitiés intéressées, audaces d'individus qui se font passer, auprès d'ignorants puissants, pour des imaginatifs célèbres, relations dites mondaines, etc., etc., etc... !

Il est encore étonnant que le cinéma produise tant d'œuvres qui méritent d'être vues et entendues !

LUCIEN WAHL.



Pabst dirigeant Brigitte Helm dans une scène de « L'Atlantide ».



LES FEMMES &

CHEZ JOSEPH VON STERNBERG

expérience particulièrement rude des efforts nécessaires pour arriver, expérience chargée d'amertume et de rancœur, vous aurez plus de chance ainsi de comprendre le vigoureux talent de ce nerveux, de ce cérébral, dont la puissance et la vigoureuse force de créateur se sont usées pendant des années dans toutes les besognes les plus obscures des studios américains. Mais, aujourd'hui, la partie est gagnée ; il est un des maîtres indéniables, un de ceux dont la pensée peut bondir et s'inscrire, passionnée et forte, sur tous les écrans du monde !

Et cette force lui a servi pour nous donner connaissance de son obsession. Inlassablement il construit un univers, où il nous fait pénétrer en dépit de nous-mêmes, pour chercher, inlassablement, l'évasion possible...

A ses hommes, insufflés de sa force et de son désir, il oppose, pour les abattre à jamais, ses femmes, passives, dolentes, indiciblement lasses, mystérieuses comme la vie elle-même, belles comme la volupté ! Elles sont là, paisibles, muettes, et tour à tour, à l'appel du maître, elles surgissent, l'une après l'autre ; la première, « Feathers » s'avance, et derrière, dans l'ombre

obscur, Bull Weeds accepte la mort ; voici les autres : la Russe, sauvant pour le perdre à jamais le général ; la sœur de « Feathers » (toujours ce beau visage grave de la Brent), dont le nom m'échappe, qui fait tomber cet as de la police qu'était Bancroft dans *La Rafle*, le réduisant bientôt à l'état d'une créature traquée, obsédée, sans force ; puis c'est, parmi les fumées de ce cabaret des docks, le mystérieux sourire, si las, si nonchalant, de Betty Compson, qui retiendra, sans qu'il s'en doute, le marin épris de liberté, qui lui fera abdiquer cette dernière, pour l'envie plus forte que tout, raison ou devoir, de la revoir une fois encore, de s'assurer qu'elle restera sienne ; ainsi tombera, et de quelle lamentable façon, le professeur Rath pour avoir approché Lola-Lola son dolent sourire, ses jambes irritantes, le mystère de son passé, l'énigme de son avenir ; et Tom Brown, le légionnaire, parti pour oublier un passé trop lourd, sent bien, devant la chanteuse Amy Jolly, que la paix, l'oubli, se sont enfuis et qu'il est de nouveau devant cette femme, seul et désarmé ; ainsi le triste héros d'*American Tragedy* perd sa vie, pour un rêve, regretté aussitôt qu'étreint...

La femme est, pour Sternberg, pouvoir fatal de déchéance et de malheur ; pourtant ses héroïnes ne sont point des « vamps », l'humanité de Sternberg ne connaissant pas cette division arbitraire du Bien et du Mal ; ces femmes qu'il a créées, elles sont capables d'aimer, elles aiment.

JOSEPH VON STERNBERG est d'actualité ; metteur en scène fameux, ses films sont attendus chaque saison avec impatience par ceux qui l'aiment et par ceux qui le critiquent. Il est de ces hommes qu'on ne saurait approcher avec indifférence. Sa violence appelle la violence, louange ou réfutation. Mais ce fait même d'être discuté affirme son pouvoir.

Cet Austro-Américain jouit d'une formation professionnelle étonnante, à laquelle il joint ce sens dynamique du cinéma d'outre-Rhin et une véritable culture intellectuelle. Ajoutez à cela une

LA FATALITÉ

Ce sont toujours des créatures mystérieuses, silencieuses, et belles... elles sont « en marge ». Un passé que nous ignorons toujours les a conduites à une déchéance solitaire, où leur fierté s'isole et resplendit durement.

Déchéance, fatalité, chute, solitude, rédemption, évasion, tels sont les mots familiers aux personnages de Sternberg ; ou plutôt, les mots qui les dépeignent, eux, leurs drames, leurs vices, leurs amours et leurs douleurs. Car, d'eux-mêmes, de leurs vies, de leur passé, de leurs noms même, ils sont singulièrement discrets ; nous ne savons jamais ce qui a conduit la jeune femme des *Docks de New-York* à vouloir mourir, pas plus que nous ne saurons ce que fut le passé de « Feathers », ni celui d'Amy Jolly ! Ils souffrent, ils aiment, ils vivent, et cela nous suffit !

Le premier essai de Sternberg, ce furent ces *Salvations Hunters*, ces *Chasseurs de Salut*, qui nous sont restés à peu près inconnus. Des êtres plongés dans la boue essayent de s'évader ; de même, dans le scénario écrit pour Maurice Stiller, *Street of Sin*, cet effort de rédemption persiste. Mais le moment n'était pas encore venu où Sternberg montrerait enfin sa puissance d'expression.

Ce fut *Underworld*, qui lui apporta et la gloire et la possibilité de continuer son œuvre ; *Les Nuits de Chicago*, non seulement Sternberg y apportait un puissant renouvellement de l'aventure policière, mais encore il y marquait comme siens quelques-uns des caractères les plus fortement dessinés que nous ait donnés jusqu'ici le cinéma.

Et d'abord, le milieu : pègre de grande ville ; atmosphère continuelle de tension nerveuse, de danger, atmosphère aussi d'angoisse nocturne ; monde de « hors la loi », dont les passions sont les maîtresses, forces nues que seule la force publique peut songer à affronter. Le rire de Bull Weeds était bien le rire gigantesque de cet étonnant acteur qu'est Bancroft, mais il était aussi, en même temps que la libération de celui-ci, l'affirmation de la puissance et de la force du personnage, le défi qu'il jetait à la société. Mais, en dépit de ce rire, la fatalité commençait à s'inscrire sur le chemin du bon colosse ; car, et ceci est encore une trouvaille de Sternberg, ce « gangster » brutal et terrible a une sorte de puissance qui le rend, dans sa force révoltée, le héros du drame.

Et ce drame, le passionné désir d'évasion qui s'empare de « Feathers » va le susciter bien vite. En effet, la femme impassible, morne, indifférente, disparaît pour laisser place à une autre créature, toute d'énergie celle-là..., et cela du jour où elle prend conscience qu'enfin elle aime...

La force est battue par le destin. Et le destin,



Sternberg l'a incarné dans cette mince femme pâle dont nous ne savons jamais rien, si ce n'est ce surnom de « Feathers », et que, maîtresse d'un des plus puissants gangsters de Chicago, elle l'a, sans le vouloir, mener à la mort, tandis que, ivre tout à coup de la vision d'un monde nouveau, elle s'échappe, sans que nous ne sachions plus rien d'elle !

Fatalité, destin, force, évasion, voilà les quatre piliers du drame pour Sternberg.

Ainsi allaient s'affirmer, dans ses prochains personnages, cette fatalité des vies liées à des êtres indifférents, cette atmosphère de désespoir, cette

obscurité du passé des créatures choisies, cet amour destructeur, et toujours, toujours, cette ambiance lourde et angoissée, chargée de réticences, de secrets, de douleur.

Et la femme continue son rôle de destructrice ; plus terrible même à mesure que nous nous enfonçons dans cette œuvre tourmentée et violente.

Les Damnés de l'Océan, ou plutôt *Les Docks de New-York*, représentent, au mieux la philosophie et la métaphysique sternbergiennes ! Thème de la solitude, thème de la pitié, obscurité de la vie de ses tristes héros, incertitude du lendemain, cruauté de l'homme, désir d'évasion de la femme, et sa puissance d'envoûtement, tout s'y trouve réuni, accompagné et bercé sans relâche, à l'arrière-plan, par le murmure incessant de la houle marine, par le balancement des mâts, par l'odeur de saumure et de goudron, par cette atmosphère saoulante comme un vin généreux, cette atmosphère des ports, qui monte parfois à la tête des tristes terriens et leur insuffle le goût du large, le désir d'horizons



nouveaux, le lancinant refrain : « Ailleurs, plus loin ! » Et toute l'œuvre de Sternberg est imbibée de cette odeur et de cette atmosphère-là ! Mais, entre tous ses films, *Les Docks de New-York* en sont ivres !

Nell-Bill (quand Bancroft, quand Betty Compson retrouveront-ils de semblables rôles ?). Deux solitudes qui se rencontrent, qui s'unissent. Passé manquant ; pas plus que nous ne saurons les « bêtises » sans nombre de Bill, pas plus nous ne connaissons quoi que ce soit de ce « bon temps » dont Nell a eu tant et tant qu'un soir de poix elle s'est jetée à l'eau, dont Bill la tire ruisselante, inanimée, sans courage pour recommencer ; lassitude, découragement, nous sommes au cœur des plus douloureuses et des plus communes histoires humaines ; et Nell et Bill se sentent très vite en amitié l'un avec l'autre ; la femme commence d'agir, à la ressemblance de ses sœurs ; elle s'attache au bon colosse ; d'abord surprise, elle est vite étonnée et émue lorsqu'elle comprend qu'il veut réellement se marier ; et pour elle, ce n'est pas l'énorme plaisanterie que cela représente pour Bill, mais tout un nouvel avenir qu'elle se construit immédiatement, avenir, avant tout, où elle ne sera plus seule !

Cependant Bill s'en va au matin, sa fantaisie passée... Sa cruauté inconsciente laisse Nell seule encore une fois.

Mais Sternberg n'oublie pas cet obscur pouvoir d'envoûtement d'une femme ! Absente, son heure vient ! Bill, parti, subit l'obsession de celle qu'il a si légèrement abandonnée ; son travail lui devient odieux ; le souvenir de la jeune femme s'introduit dans tout son être, désagrège son pouvoir de travail, son énergie, cette force qui lui faisait mettre sa liberté au-dessus de tout, et l'ob-



session devient si puissante que sa conduite lui paraît tout à coup absurde. Une seule solution : revenir. Et des deux solitudes, de la détresse féminine et de l'abandon de l'homme, naîtra à nouveau le couple. Nécessité inéluctable de la psychologie de Sternberg. L'un par l'autre sauvés du désespoir, de la misère, de la boue, l'un par l'autre... peut-être !

Car Sternberg, si puissamment affirmatif devant les passions présentes, pas plus qu'il ne touche au passé à jamais révolu, ne décrit l'avenir ; il indique... il n'affirme pas. Il connaît trop la valeur des promesses, la mobilité déconcertante des choses humaines, le perpétuel devenir des êtres...

Les êtres de Sternberg sont reconnaissables entre tous pour leurs vertus et pour leurs défauts. Ils sont entêtés, violents, d'un incommensurable orgueil ; mais ils veulent avec tant de force, ils souffrent avec tant de hauteur, ils aiment avec une ardeur telle qu'il nous faut reconnaître en eux, en dépit de leurs faiblesses et de leurs vices, des représentants d'une humanité supérieure. Sauf quelques exceptions : le lamentable professeur Rath, l'inconsciente Lola-Lola ! Mais, en général, ils savent bien ce qu'ils veulent, et ils le veulent terriblement ; ce sont souvent des simples, des cerveaux primitifs, donc plus facilement encore à préoccupation unique ; l'idée fixe leur est familière, et ils s'emploient à l'accomplir jusqu'à la mort, et au delà !

Cependant, à considérer aujourd'hui son œuvre, Sternberg semble disperser ses forces, perdre ce pouvoir étonnant de synthèse. Après ces deux sommets, *Les Nuits de Chicago* et *Les Damnés de l'Océan*, il

s'attarde à la réalisation d'un film comme *La Rafle*, qui, s'il nous procure le plaisir de revoir le team Bancroft-Brent et ce merveilleux comédien qu'est Powell, n'est cependant qu'une « desserte de sa première réussite ! *Crépuscule de Gloire* possède un dynamisme étonnant. Jannings y trouve peut-être son meilleur rôle ; il y est, grâce à son directeur, d'une humanité et d'une mesure assez rares chez lui. La grande misère des comparses de la gloire cinématographique y est inscrite de main de maître, et nous retrouvons là ce pouvoir « au vitriol » que possède le réalisateur des *Nuits de Chicago* ; mais il s'abandonne, il fait des concessions au succès commercial et facile par le sujet mélodramatique en diable ! *Le Calvaire de Lena X*, considéré comme un échec, nous semble cependant intéressant à plus d'un titre : essai de renouvellement, étude lucide et poignante de la force du sentiment maternel, plus fort que les lois d'une société dure et implacable. Nous arrivons au



parlant. *L'Assommoir*, que nous ne pouvons juger, ne l'ayant vu qu'en muet, n'apporte aucune nouveauté dans le sujet traité, troisième édition d'une œuvre qui ne se peut refaire. Nous voilà à *L'Ange Bleu*.

Ce film contient peut-être à la fois le plus de bonnes et de déplorables choses. Parmi ce qui est à reprocher à Sternberg, notons ces scènes à effet, auxquelles il semble, malheureusement, vouloir s'abandonner ; mais constatons, avant d'y revenir un instant, la progression de sa pensée. La femme, involontairement meurtrière des premiers films, est devenue objet inconscient, marionnette dépourvue d'âme, enveloppe attirante et vide. Lola-Lola, poupée de plaisir, représentation unique et parfaite de la mécanique sternbergienne, c'est la machine à « sex-appeal » qui n'aime pas, ne souffre pas, ne sent pas. Pouvoir destructeur, enfermé dans une enveloppe séductrice, rien ne tempère la force obscure de cette idole d'elle-même. Création échappée au pouvoir de son créateur, créature artificielle, sorte de « Golem » aux yeux prometteurs de volupté, qui semble appeler le désir et l'amour, et qui, le soir, doit aller s'allonger tranquillement dans sa boîte, poupée dont la mécanique est arrêtée !

Depuis, Sternberg s'est emparé de la marionnette ; *Cœurs brûlés* nous a redonné une créature vivante, car je pense que, en dépit de la docilité de Marlène Dietrich, elle n'aurait pu jouer éternellement les Lola-Lola sans s'y perdre, s'y égarer peut-être à jamais.

Créature vivante... créature ayant vécu... Amy Jolly est sœur de « Feathers », sœur de Nell... En marge, pour la vie, elle aussi.

D'elle, ainsi que de ses sœurs, nous n'avons que le prénom ; nous ignorons tout de son passé ; elle est belle, jeune, lasse ; elle a connu bien des turpitudes, et elle semble glisser dans la vie, les yeux ouverts sur un autre monde, qu'elle regarde rêveusement, nonchalamment. Vide de tout désir, vide de tout espoir, telle est-elle ; tel est aussi ce Tom Brown, cœur brûlé à toutes les flammes qu'il nous est loisible d'imaginer, indifférent, hors la vie, lui aussi, méprisant, ironique. Le petit sourire et le petit salut — vous souvenez-vous ? — disent clairement : fini, tant pis, on ne m'y reprendra plus !

Et, à nouveau, sous le ciel d'Afrique comme sous les brumes de New-York, ces deux solitudes s'affronteront ; mieux vaudrait, pense chacun d'eux, ne pas recommencer cette descente aux Enfers, où chacun fait mesurer à l'autre la profondeur de son mal, de cette plaie dont ils n'espèrent plus guérir. Aussi dépourvus de tout l'un que l'autre, aussi usés à tous les feux de la vie, des villes, de leurs plus obscurs recoins, leur expérience les fait hésiter à aller l'un vers l'autre. Mais, celui-là, et celui-là seul, a encore pouvoir sur Amy, et Amy est seule à pouvoir retenir Tom. Ils essaieront, l'un et

l'autre, de traiter leur mal avec indifférence ; ils n'en parleront pas, ils se fuiront. Inutile ruse contre un destin marqué. Un beau jour, — et qui n'a pas compris cette scène injustement critiquée n'a rien compris aux intentions de Sternberg, — la balance penchera ; dans un instant il faudra se décider, et, sans réflexion, Amy Jolly, créature d'instinct, se jettera sur la piste, pour ne pas perdre toute dernière chance, en dépit des perles, des autos, des hommages auxquels elle renonce à jamais, toute dernière chance elle aussi, comme Nell, *de n'être plus seule*, d'être à nouveau, qu'importe où et comment, ce miracle, cette seule force capable de rendre la vie supportable, un couple !

C'est vers ce rêve que court la femme sur le sable brûlant, et, pour l'atteindre plus vite, elle laisse, témoignage de la force de son désir, sur le sable ridé du vent du désert les deux petits souliers, symboles déçus d'une vie qui n'est pas la vie.

Ainsi fait X-27, la prostituée viennoise, qui, ne se souciant guère de ce corps qu'elle donne à tous, abandonnera sa vie à celui qui, pour elle, sera à nouveau l'Amour. Elle ne l'entraînera pas dans le cercle de ses enchantements mortels ; c'est elle-même qu'elle choisira pour victime, et, silencieuse, orgueilleuse, elle mourra, sans regrets, sans désirs.

Enfin, dernière création qu'il nous a été donné de voir, c'est la belle voyageuse du *Shanghai-Express*. Voyageuse... ne sont-elles pas toutes des voyageuses éternelles, ces errantes passionnées et enivrantes ? Et, à nouveau, parmi le fracas du train, symbole facile mais significatif, Sternberg noue, dénoue, entre-croise les fils habituels de ses trames : regrets, lourds souvenirs, et ces enfants jumeaux : le Désir et la Mort. Un peu plus encore que toujours, Marlène y montre cette nostalgie tenace, ce mystère, cette atmosphère de volupté et de romantiques amours... Et elle aussi, comme ses sœurs, saura, le moment venu, répondre à l'appel du Destin : elle s'élancera, risquant tout pour tout.

Ainsi font toutes les créatures de Sternberg ; elles jettent par-dessus bord tout ce qui leur paraît bagages inutiles, pour se précipiter, plus légères, plus tenaces, vers une vision d'évasion, d'espoir, d'amour !

Mais lui, le créateur, se complait au spectacle de ces femmes si belles, aux gestes lents et souverains, et dont le sourire las, la courbe fatiguée de la tête inclinée lui renvoient, comme en un miroir, l'image même de son tourment.

Et de Sternberg et de ses héroïnes, dernière image qui persiste, c'est Nell, Nell-Marlène, penchée sur la fumée de la cigarette consolatrice, dont la robe mince colle et révèle le corps fait pour l'amour, qui dessine, dans un mouvement à la fois admirable et hardi, la courbe fatiguée et divine d'un sein.

LUCIENNE ESCOUBE.



PIERRE BLANCHARD

le lieutenant Saint-Avit de « L'Atlantide ».



COIFFEUR pour DAMES

D'après la pièce de P. ARMONT et M. GERBIDON.

priétaire du troupeau mettra son domestique à la porte.

Cela ne peut pas mieux tomber ! Oui, il partira et tout de suite. Mario se sent des capacités extraordinaires, et Paris, seul, peut désormais servir de cadre à son ambition. Aline pleure.

— Eh quoi ! vas-tu partir sans moi ?

— Ne t'inquiète pas, je te ferai venir dès que j'aurai réussi.

Car il ne doute pas qu'il réussira dans la coiffure pour dames. Il vit depuis assez longtemps parmi des indéfrisables !

DISTRIBUTION :

Mario..... FERNAND GRAVEY,
Aline MONA GOYA.
Edmonde DIANA.
M^{me} Louvet NINA MYRAL.

Réalisation de RENÉ GUISSART.

MARIO n'est pas un garçon de ferme comme les autres et, dans les travaux qui lui sont confiés, sa fantaisie est si évidente qu'elle est la marque certaine d'une destinée meilleure.

Lorsqu'il n'accompagne pas les moutons aux champs, la place de Mario est dans l'étable. C'est là qu'il retrouve Aline, sa promise, et qu'il lui confie ses rêves.

Car Mario fait des rêves...

Tout en mettant des rubans et des papillotes dans la laine de ses moutons, il rêve... il rêve de toisons plus douces et plus souples et d'un art magique qui fait des merveilles.

Ah ! ne plus brosser des mèches rebelles, mais inventer chaque jour des moyens nouveaux pour rendre plus soyeuses et plus éclatantes de vraies chevelures !...

Ainsi naît une vocation !

Mario ne restera pas là. D'ailleurs, le fermier au service duquel il est lui fournira sans plus tarder l'occasion de prendre une décision. Quelques mots un peu vifs échangés entre eux à propos du goût artistique de Mario, goût mis à l'épreuve sur le dos de ses moutons, et le pro-



C'est tout de même un apprentissage, ça ! Et le voilà frais débarqué du train, sur l'asphalte parisien. Il s'agit maintenant de trouver du travail.

Chargé de sa valise et de son gros parapluie de paysan, il arpente les rues avec assurance, mais la rapidité avec laquelle il sort de certaines boutiques de coiffeur montre qu'on ne l'y reçoit pas toujours avec des gants. Il est probable qu'avoir seulement tondu des moutons n'est pas une référence suffisante.

Bah ! il ne faut pas se décourager.

Qui parle de ça ? Mario a trop confiance en lui pour se laisser abattre par si peu de choses. Deux ou trois coups de pieds quelque part, n'ont jamais empêché un homme de réussir dans la vie.

Les coiffeurs ne manquent pas à Paris. En voilà justement un qui demande un garçon « possédant des références »... Cette dernière condition laisse notre berger rêveur quelques minutes, mais cela ne l'empêche pas de voir une blonde jeune fi le sur le point d'entrer dans la boutique. Une cliente sans doute. C'est le moment de payer d'audace.

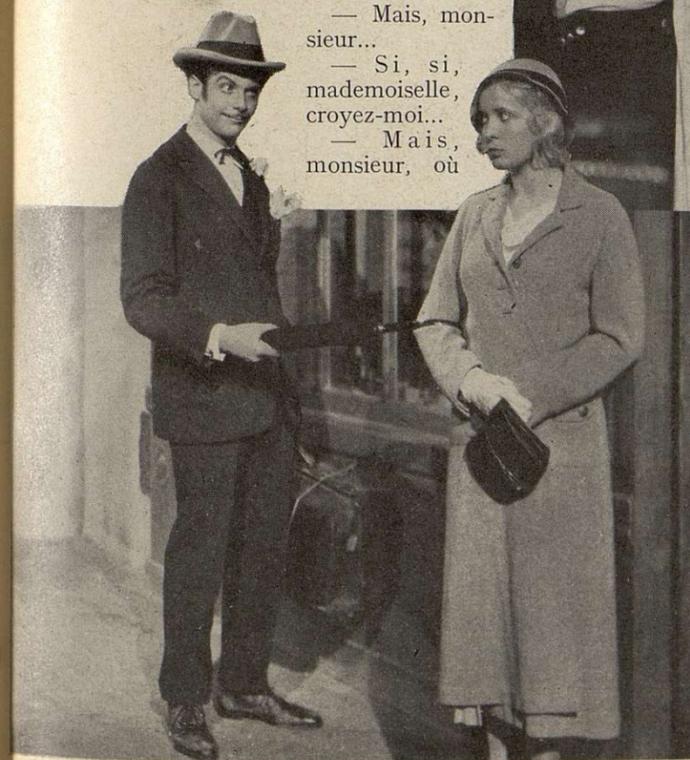
Il lui accroche le bras avec le manche de son parapluie.

— Mademoiselle, savez-vous que vous avez la chevelure la plus admirable et la plus ravissante du monde ? Quelle souplesse ! quelle couleur ! quelle beauté !... Il faut, oui, Mademoiselle, il faut absolument que je coiffe ces cheveux-là ! Entre mes mains, vous ne pouvez supposer à quel point ils se trouveront encore embellis...

— Mais, monsieur...

— Si, si, mademoiselle, croyez-moi...

— Mais, monsieur, où



coiffez-vous ?

— Ici.

— Ah ! vous êtes un nouveau garçon ?

— Je le serai pour vous ; dites que vous ne voulez être coiffée que par Mario.

Dans le magasin, le patron coiffeur accueille sa cliente avec le sourire.

— Qu'est-ce qu'on vous fait, aujourd'hui, mademoiselle Colette ?

— Un complet, mais je veux que ce soit avec M. Mario. — Mario ? Mais nous n'avons pas de Mario...

— Pardon, monsieur, vous en avez un depuis une minute...

C'est, en effet, Mario qui parle. Il a suivi Colette et a déjà déposé sa valise. Le coiffeur se demande ce que cela peut bien signifier, veut se fâcher, mais, devant l'insistance de sa cliente, qui menace de s'en aller si on ne lui laisse pas M. Mario, consent à leur donner un salon.

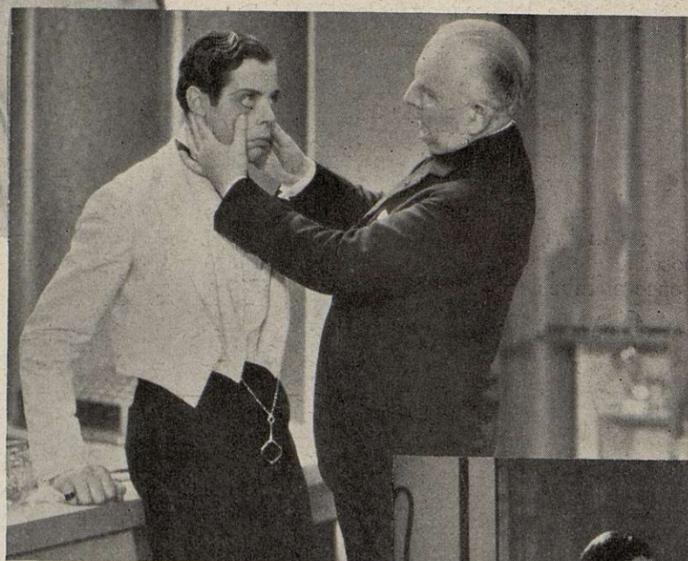
Voilà Mario dans la place. Seulement... il n'a jamais fait un shampooing, ni touché un fer, ni fait marcher un séchoir électrique. Il fera des désastres dans la chevelure de Colette, coupera, brûlera, à tort et à travers, mais avec une telle autorité que la jeune fille se demandera si elle doit se mettre en colère ou admirer. Cependant, Mario, avec un petit fer, a réussi à lui refaire une tête. Si celle-ci rappelle à s'y méprendre celle d'un mouton, elle a, au moins, pour elle, l'originalité. On n'aura jamais vu une femme coiffée ainsi !



Pourtant, ce soir, une femme d'une élégance insolite entre dans le salon où Mario est en train d'onduler Colette. C'est Edmonde de Monplaisir, la maîtresse du grand industriel Louvet. Elle habite, en face, un très bel appartement, et Colette n'est... que sa femme de chambre. La demi-mondaine prendra sa place auprès de Mario, qui lui a plu au premier coup d'œil, et, comme elle entend que cette passion soit réciproque, le sage Mario sera invité à aller finir de la coiffer chez elle, à souper en tête à tête, à...

C'est ainsi qu'on se lance. L'arrivée de Louvet obligera pourtant le gigolo en herbe à évacuer les lieux plus vite qu'il ne l'eût souhaité et à finir la nuit... sur le balcon. Transi, il regagnera, au matin, sa boutique, où il trouvera Aline, sa payse, arrivée de la veille à Paris.

Il est bien question d'elle ! Cette nuit sur le balcon, il l'a sur le cœur ! Il n'est pas un homme « arrivé », puisque c'est lui qu'on cache. L'homme « arrivé », c'est Louvet.



— Création Mario ! annonce-t-il, triomphant.

Le patron attend que la jeune Colette soit partie pour mettre ce fantaisiste à la porte, et en vitesse, oust !...

Mario va devoir s'exécuter, lorsqu'une nouvelle cliente se présente.

— Je voudrais M. Mario...

C'est une amie de Colette, qui veut la même coiffure qu'elle. Pour mieux se faire retenir, Mario fait le difficile. Puisqu'on le renvoie, il ne peut s'occuper de cette cliente... Il faudra qu'on le supplie de rester.

Et, dès lors, il n'y en a plus que pour Mario.

Gaétan, l'autre garçon, en maigrit de jalousie, car il n'a plus rien à faire, tandis qu'on doit prendre des numéros et attendre des heures pour avoir Mario. Joignant la faconde à l'audace de ses conceptions, l'ancien berger jouira bientôt de la plus grande popularité. Il est l'homme du jour et fait prospérer la maison du coiffeur, qui, maintenant, ne voudrait plus pour rien au monde se séparer de lui.

Car, élément de succès, ce qu'il n'avait pas remarqué tout de suite, c'est que Mario est joli garçon. Les cœurs battent sous les peignoirs, tandis que la tondeuse effleure des nuques palpantes et que les propositions les moins déguisées se dispersent dans le vent du séchoir.

Mais Mario est incorruptible. C'est à son Art qu'il s'est donné, et il prétend lui demeurer fidèle. Son ambition et sa vanité lui suggèrent d'ailleurs des visées plus hautes. Il n'est qu'au premier échelon d'une gloire qu'il rêve complète et sans précédent dans l'histoire de la coiffure et des coiffeurs. Ce n'est pas cette petite boutique de quartier qui représente son idéal, et ce ne sont pas, non plus, ses clientes actuelles qui lui ouvriront les portes du grand monde.



Il en prend de la graine, et son ambition s'enfle comme une outre.

Dès l'ouverture du salon de coiffure, et tandis que Mario vient de dépêcher Aline à son hôtel, une femme encore jeune, mais sans chic, est entrée dans le magasin. Elle ne souhaite d'ailleurs pas autre chose que regarder, sans être vue, la maison d'en face.

Mario a vite fait d'obtenir sa confession : c'est M^{me} Louvet, qui sait que son mari la trompe avec Edmonde de Monplaisir et qui veut le surprendre lorsqu'il sortira de chez elle, car elle se doute qu'il y a passé la nuit.

— M. Louvet est déjà sorti, lui dit l'homme du balcon.

— Comment, vous savez ?

— Eh oui, madame, je sais ; mais permettez-moi de vous dire que ce qui vous arrive ne m'étonne pas...

— ?

Et il explique à M^{me} Louvet que, lorsqu'on a un mari qui aime les jolies femmes, on est impar-



donnable d'être, comme elle, sans coquetterie, sans élégance, sans charmes. — Confiez-vous à moi, madame. Vous verrez, je vous rendrai votre mari...

« ... En me vengeant d'Edmonde », pense-t-il, sans le dire.

Elle entraîne Mario chez elle, où il convoque couturiers, modistes et marchandes de frivolités, tandis que, lui, s'occupe du visage de sa nouvelle cliente. Massages, leçons de maquillage, taille des cheveux, ondulations, ont vite fait de changer l'aspect extérieur de M^{me} Louvet. Elle a quitté, à jamais, grâce à Mario, son air provincial, et elle peut rivaliser avec les plus jolies femmes de Paris.

Son mari, qui entre précisément chez elle lorsque tout est terminé, a du mal à la reconnaître. C'est une révélation et un nouveau coup de foudre. Il emmènera ce soir sa femme à l'Opéra, car il sera fier de se montrer en sa compagnie, — vanité de l'amour ! — et partira avec elle pour la Côte d'Azur à la fin de la semaine.

Et pour Mario, ce sera alors vraiment la gloire. La transformation complète de M^{me} Louvet, dont le mari est universellement connu, a été pour lui la plus efficace des publicités.

L'épouse reconnaissante et fortunée n'hésitera pas, d'ailleurs, à le commanditer, et le voici maintenant propriétaire, aux Champs-Élysées, du plus luxueux et du plus moderne institut de beauté que les Parisiennes aient jamais connu. Ses salons tirent leur originalité du fait qu'un bar et un dancing y trouvent parfaitement leur place et que les clientes peuvent ainsi, en attendant de se livrer aux mains des artistes spécialisés, déguster de nouveaux cocktails, — création Mario, — en flirtant un peu.

Le Tout-Paris élégant se retrouve chez Mario, qui évolue au milieu de



ses admiratrices en comp'et de velours noir, suivi d'un petit nègre tenant en laisse deux superbes lévriers russes.

Inutile de dire qu'il ne coiffe plus lui-même et se contente seulement de donner à ses quelques centaines de clientes des conseils artistiques écoutés comme paroles d'Évangile. Mario n'est-il pas aujourd'hui le dieu de la Parisienne à la mode ?

Il en éclate de vanité et n'hésite pas à comparer sa destinée à celle de Napoléon.

Ce coup de chance lui a permis d'épouser Aline, dont il a fait aussi une femme chic et désirable, et de devenir l'amant en titre de M^{me} Edmonde de Monplaisir, chez qui on l'appelle maintenant « monsieur ». Il y arrive à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, et, comme elle ne lui est pas plus fidèle qu'elle n'était à Louvet, il connaît l'immense joie de découvrir sur le balcon quelque gigolo en petite tenue évacué à son approche. C'est sa vengeance, et c'est son triomphe, car il peut désormais se considérer comme un homme « arrivé ».

Edmonde lui en veut un peu de son manque de jalousie, mais lui, au contraire, la remercie presque d'ajouter une nouvelle gloire à la sienne.

Une jolie femme, une maîtresse connue et qui le trompe, une grosse fortune, peut-il vraiment désirer quelque chose de plus ?

Cependant M^{me} Louvet a une fille de dix sept ans, Denise, qui, pour ne pas faire exception à la règle, est amoureuse de Mario.

— Je veux vous épouser, lui dit-elle.

— Mais je suis déjà marié, mademoiselle.

— Divorcez.

Cette proposition demande réflexion; la question est de savoir si cela pourra lui servir, car, pour les affaires de cœur, Mario n'y comprend rien.

Un divorce retentissant ? Mais quelle publicité ! On lui apprend que Napoléon divorça d'avec Joséphine. Devant cette révélation, il n'hésite plus.

— Je ferai comme Napoléon.

Et il combine un enlèvement. Mais en grand homme qui prévoit tout, il fait appeler un professeur célèbre pour soigner Aline, car il ne doute pas qu'elle ne s'évanouisse lorsqu'il lui apprendra la terrible nouvelle de leur divorce.

Le professeur, un peu surpris d'être dérangé pour une maladie... éventuelle, se fait expliquer, non sans peine, la personnalité des trois femmes qu'il voit autour de Mario, car celui-ci l'a présenté, tour à tour, à sa maîtresse, à sa femme et à... sa fiancée. Il comprend que le monsieur n'est pas un très joli monsieur et que la femme légitime est la seule dont l'amour soit sincère. Comme c'est un brave homme, il s'arrangera pour que ce divorce ne se fasse pas en faisant croire à Mario que ce n'est pas sa femme

qui a besoin de soins, — elle ne s'est même pas évanouie en apprenant que Mario veut la quitter, — mais bien lui.

— Moi, je suis malade ? demande-t-il inquiet.

— Très malade, répond le professeur d'un ton catastrophique.

— Mais qu'est-ce que j'ai ?

— C'est-à-dire que l'on se demande comment, monsieur, autant de maladies peuvent être réunies sur un même homme !

Aline, rassurée par un coup d'œil du docteur, ne s'émeut pas, tandis que son mari pâlit et s'affole.

— Mais alors, ma petite Aline, je vais peut-être mourir !

— Je le crois, mon ami, répond-elle, imperturbable.

Mario, qui n'est pas brave, est complètement démoli. Quant à Denise, elle ne se soucie plus de partir avec un homme qu'il faudra soigner tout le temps et auquel la faculté ordonne un repos immédiat et prolongé, loin des bruits de la ville. Sa vocation de petite mondaine ne s'accommode certes pas d'un tel début, et elle s'esquive discrètement.

Edmonde, de son côté, trouvant l'heure opportune, vient annoncer son départ pour les Indes avec un prince. Son rêve de toute la vie !

— Alors tout le monde m'abandonne, gémit le coiffeur pour dames. Ah ! ma petite Aline, toi qui voulais divorcer, reste avec moi...

— Mais c'est toi qui voulais partir, Mario...

C'est vrai, il n'y pensait plus. D'ailleurs, que lui importe désormais tout son luxe, toute sa gloire, toutes ses femmes, puisqu'il va peut-être mourir.

Il n'est plus qu'un petit garçon, — un petit garçon coiffeur, — qu'il faut soigner et qui a besoin de son Aline.

Le professeur a rédigé une ordonnance et se retire après avoir prescrit à Mario de ne plus manger ni viande, ni poisson, ni légumes, ni fruits, ni lait, ni œufs, ni pain; mais il est probable que, si Aline tient à garder son mari, elle lui permettra de faire quelques accros à ce régime... un peu sévère, à mesure qu'elle le persuadera d'une amélioration dans son état.

Mais cela, elle ne veut pas le faire tout de suite. Il a été trop vaniteux, trop égoïste, trop méchant !

Elle l'arrachera à toutes ces coquettes qui le lui volent.

La campagne qui fut leur berceau deviendra leur refuge.

Oui, ils partiront, et ils s'aimeront bien, et ils auront beaucoup d'enfants, que Mario initiera dès le jeune âge aux secrets de la « permanente » — sur des moutons mécaniques.

J. HAYCE.

PROMENADE A JOINVILLE

Tandis que l'on tourne " La Fleur d'Oranger " et " Mirages de Paris "

STUDIO, monde truqué, quel charme est pourtant le tien !... Et quel danger ce charme de l'artificiel présente pour qui ne possède pas une solide base terrienne et paysanne !...

Pour aller à Joinville, il existe un moyen très pra-

Des deux autres, en production à ce moment, l'un — Charles Vanel — devait achever le lendemain seulement quelques raccords d'*Affaire classée*, l'autre — Maurice Tourneur — allait terminer de nuit les dernières scènes des *Gaietés de l'escadron*. Ce fut donc sur les sets où travaillaient Henry-Roussell et Fédor Ozep que je passai mon après-midi.

On entre dans l'enceinte sacrée comme dans une forteresse, par de toutes petites portes aussi étroites qu'il est possible et auxquelles on accède par deux plans inclinés, ornés de traverses de bois qui les font ressembler à des escaliers de poulaillers en miniature. La porte franchie, il faut commencer à surveiller sérieusement ses pieds pour ne pas s'entortiller dans les câbles qui serpentent sur le sol. Une paroi de toile et de bois et puis la faune en liberté, machinistes en cote bleue, électriciens, opérateurs, assistants de toutes tailles et de toutes grandeurs. Sur le plateau lui-même, un diner s'achève à l'ambassador: Henry-Roussell tourne *La Fleur d'oranger*, d'André Birabeau et Georges Dolley.



L'inénarrable Raimu dans « Les Gaietés de l'escadron », réalisé par Maurice Tourneur.
A droite : Jacqueline Francell et Roger Tréville dans « Mirages de Paris », un film de Fédor Ozep.

tique : en sortant du démocratique métro, à la station Vincennes, on fait quelques pas vers la porte du même nom, jusqu'à l'angle du boulevard Soult. Là stationnent les taxis qui assurent le service du studio, — et des Joinvillois « civils » en même temps ; — ils chargent les cinq premiers arrivants et les déposent à la place de Verdun. Les occupants du taxi s'y égaillent et vont chacun à leurs affaires, après s'être salués, et avoir peut-être échangé quelques mots s'ils sont très polis et appartiennent à la corporation des cinémateux, en s'ignorant complètement dans le cas contraire, leurs relations se bornant au partage des frais de transport.

Il est difficile de faire plusieurs studios au cours d'une après-midi, pour peu qu'il s'y trouve quelques têtes de connaissance et qu'on ne pénètre pas en coup de vent sur les plateaux. La demie de deux heures sonnait tandis que je poussais, — en un jour pluvieux de la fin mai, — la petite porte brune des studios Pathé-Natan : sur le coup de six heures, je pataugeais encore dans le gravier détrempé des allées, bien intoxiquée d'apparences, bien éblouie de lumière, bien fatiguée — mais enchantée ! Studio, monde truqué, monde multiple ! Deux metteurs en scène tournaient, le jour de ma visite.



Visages ocrés de fard, épaules nues, robes de soirée, habits, les figurants sont là. A une table, André Lefaur, pourvu d'impressionnants favoris, protégé ses yeux de verres fumés. Henry-Roussell, en flanelle gris clair, selon son habitude, explique une scène :

— Attention ! Quand on commencera à tourner, il faudra parler, pas trop fort, mais suffisamment pour donner l'impression d'un brouhaha...

Je repère, dans la galerie du fond (stuck et poudre d'or) René Lefebvre, mélancoliquement accoté à un pilier. Pour l'atteindre, il faudrait traverser le champ, cette

zone de brutale lumière. Bien qu'on ne tourne pas, je préfère me faufiler par la petite porte et contourner le plateau. Des figurants déambulent, et j'ai la surprise de retrouver là Vera Milo, une petite Russe exilée, aux beaux yeux tristes, que j'ai connue jadis, alors qu'elle dînait chaque soir dans un restaurant très simple, près de l'École militaire, Petitesse de Paris!... Mais voilà Lefebvre, un mouchoir rose noué autour du cou afin de protéger le col blanc de sa tenue de soirée : méfaits du maquillage fondant et coulant si vite dans cette atmosphère de serre.

— Bonjour!... Vous regardez mon fichu? C'est pour ne pas être trop sale à la fin de la journée!

J'aime René Lefebvre d'une affection fraternelle. Il allie la simplicité à l'humour, la gaminerie à une foi vive et à une profonde sensibilité. Il est là, mince, vif, posant les questions les plus saugrenues, blaguant, me demandant de lui parler des films nouveaux, — lui qui ne met jamais les pieds au cinéma et qui n'a pas été au théâtre depuis sept ans! Nous sommes en grande conversation dans un coin tranquille si l'on peut dire quand des appels retentissent :

— Voilà.

Roussel, qui le cherchait, l'entraîne par le bras, et René suit docilement, se retournant un peu vers moi pour me montrer sa joue, qu'il a gonflée avec sa langue... Quel gosse!

— Vous comprenez, dit Roussel, votre père court après vous, n'est-ce pas?

Le père, c'est André Lefaur, toujours attablé avec ses lunettes sur le nez.

— Lefebvre!... Eh! Lefebvre!...

— Attention!

Les lumières réglées, les appareils en place, après plusieurs repérages de distance, un assistant présente le tableau de numérotage de la scène qui porte en grandes lettres blanches sur fond noir: «*La Fleur d'oranger*, Nuit, 368, C. 1, 26, Gibory». Un couinement signale qu'on tourne.

Lefebvre rentre dans le champ, face à la camera mobile qui recule au fur et à mesure qu'il s'avance entre les tables. Il est transformé, tout à l'action, si mince soit-elle, qu'il accomplit. Lefaur appelle, se lève, la serviette sous le menton, le rattrape, le ramène. Un autre couinement, et l'on dirait qu'avec l'excessive lumière diminuée, la vie factice s'éteint sur tous les visages. Lefebvre remet son mouchoir rose entre son col et son cou. Lefaur, ses lunettes. Roussel consulte son découpage, pendant que sur une autre partie du plateau l'orchestre enregistre une prise de sons. Quelques figurants en profitent et dansent : le mari de la petite Russe avec une grande fille brune et sèche; un figurant très mannequin de mode, mais qui ressemble pourtant à un poulet un peu déplumé, avec une jeune femme blonde, blonde...

Deux journalistes portugais, qui sont arrivés au studio en même temps que moi, prennent fiévreusement des notes. Pendant qu'ils vont visiter avec leur très aimable guide, M. Teisseirie, le garde-meuble et le magasin d'habillements et d'accessoires, — mondes hété-

roclites s'il en est, — je vais voir travailler Ozep. Changement de décor : pour *Mirages de Paris*, on a monté un immense plateau tournant au beau milieu duquel s'érige un portique en nougat bien blanc orné d'argent bien brillant. Là-dessus évoluent les êtres les plus disparates : un acrobate de music-hall, une directrice de pensionnat, une grosse dame, un monsieur qui a l'air d'être un notaire de province, des pompiers, des machinistes. En contre-bas, à côté de la camera, Fédor Ozep discute avec son opérateur. Paul Wegener, l'acteur allemand qui composa tant de rôles saisissants au temps du muet, notamment cet étrange *Golem*, assiste aux prises de vues, l'œil monoclé. Lumières : on tourne. Il s'agit de poursuivre le pseudo-acrobate, qu'interprète Marcel Vallée dans la version française (Wirl dans la version allemande). Alice Tissot, coiffée d'un inénarrable galurin de paille noire, le visage encadré d'un tour de cou plumes de coq, suprême parure d'un vieux manteau déteint, le bras brandissant un parapluie de respec-

table dimensions, s'élanche derrière Vallée. Max Lerel, Anna Lefebvre en font autant. Le plateau tourne à toute vitesse, et c'est vraiment un spectacle drôle que celui de ces êtres tricotant des jambes en criant : « Arrêtez-le ! A l'assassin!... » J'évoque irrésistiblement les lévriers du champ de courses de Saint-James lancés aux trousses du lièvre électrique...

La scène terminée, Alice Tissot vient s'asseoir près de moi, visiblement essoufflée :

— Nous tournons depuis ce matin, et je ne sais pas combien de fois cette poursuite a été recommencée!

» Il est vrai que c'est mon troisième film en un mois : *Le Gamin de Paris*, *Plaisirs de Paris*, *Mirages de Paris*... Et tous les soirs, Sarah-Bernhardt... le rôle de l'impératrice dans *L'Aiglon*... Vous voyez que je varie mes plaisirs. J'ai à peine le temps d'arriver au théâtre pour le début du premier acte.

Alice Tissot incarne, dans *Mirages de Paris*, la directrice d'un pensionnat de province dont l'une des élèves, — Jacqueline Francell, — s'est éprise d'un acteur qu'elle croit grande vedette à Paris, — Roger Tréville. — Elle s'enfuit. Sa tante et sa directrice viennent à Paris pour la retrouver, accusent un acrobate de music-hall de l'avoir assassinée, s'embarquent dans mille aventures.

— Attention!

Sur le set, l'assistant d'Ozep brandit le tableau de numérotage de la scène, version allemande : «*Pariser Nachte*, Barreyre, 579, 26, 1 ». Ozep parle en allemand, Wirl redresse autant qu'il peut ses cheveux de chaque côté de sa tête. On tourne...

La Fleur d'oranger et *Mirages de Paris* terminés, Pierre Colombier, Léonce Perret, Maurice Tourneur prendront possession des studios, afin de réaliser respectivement *Institut de beauté*, *Enlevez-moi* et *Tartarin*.

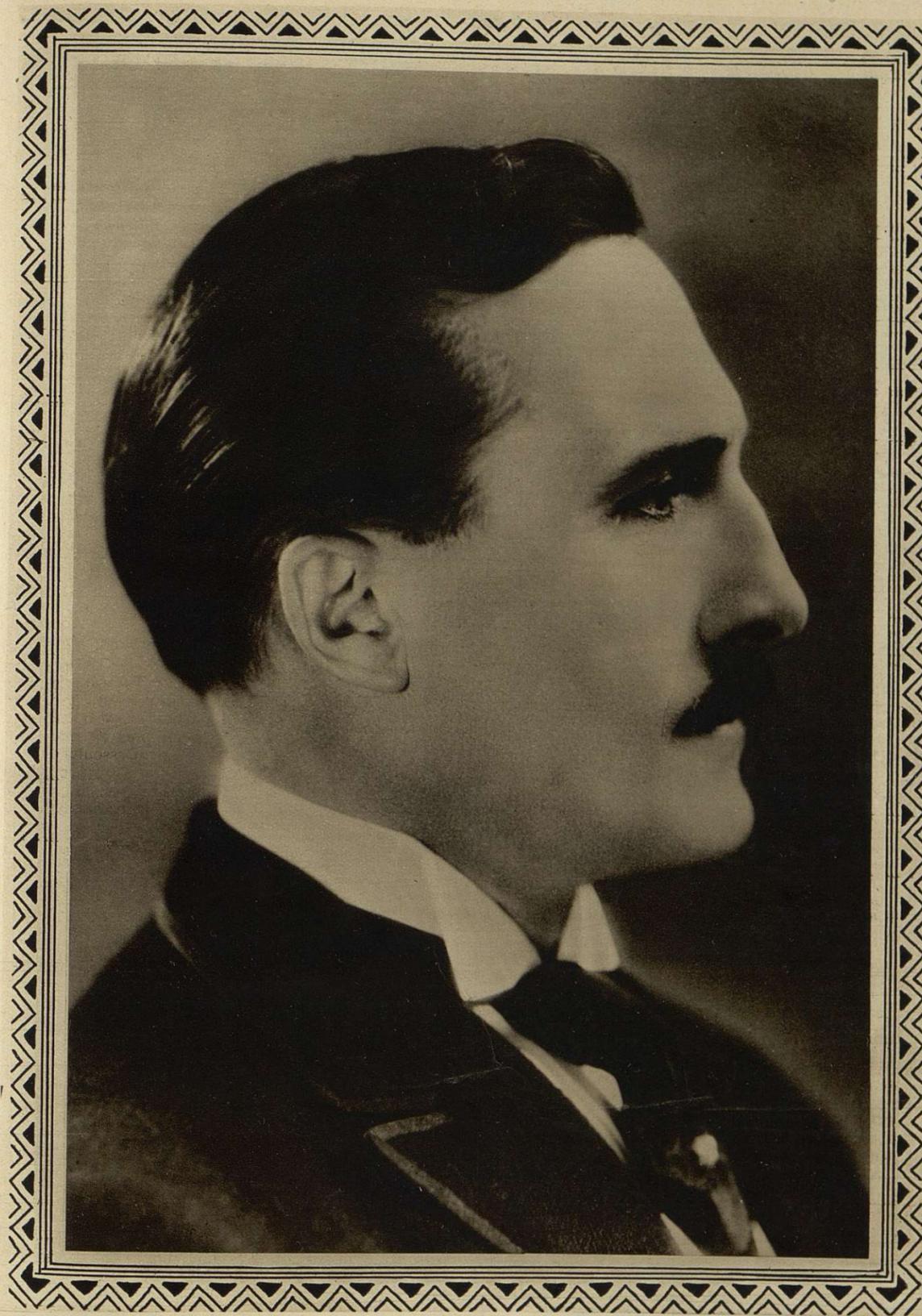
Studio, monde truqué, monde multiple, toujours divers, toujours nouveau...

(Photos Pathé-Natan.)

ODILE D. CAMBIER.



Gabriel Gabrio et Charles Vanel dans «*Affaire classée*», mis en scène par Charles Vanel.



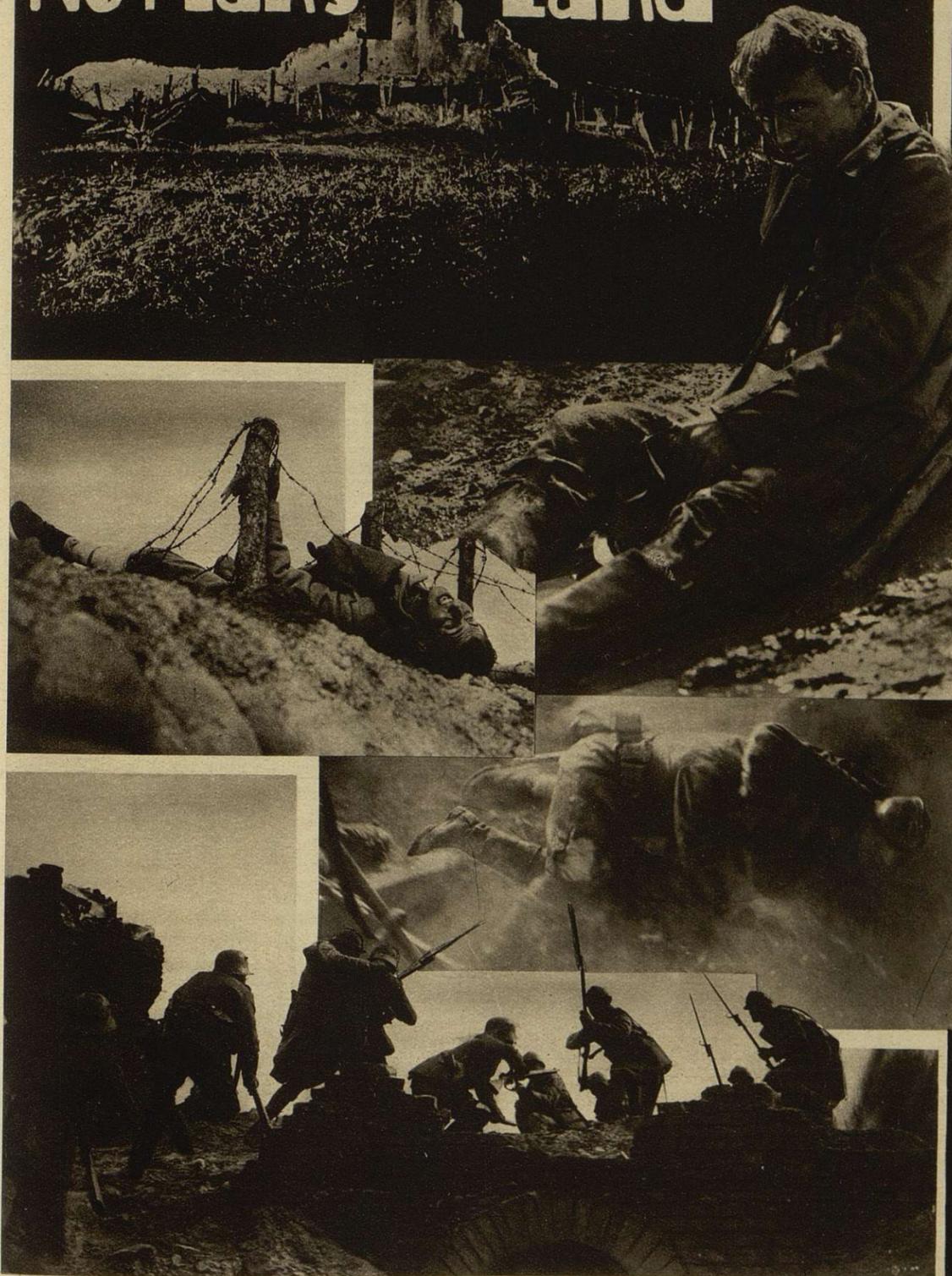
On annonce la prochaine présentation des VIGNES DU SEIGNEUR, que réalise actuellement René Hervil pour les Établissements Jacques Haik d'après la pièce de Robert de Flers et Francis de Croisset. Outre VICTOR BOUCHER, que nous retrouverons dans le rôle qu'il créa au théâtre, cette production nous permettra d'applaudir M^{mes} SIMONE CERDAN, MADY BERRY et JEAN DAX.

Le Coffret de laque



JEAN KEMM réalisa ce film, qu'interprètent RENÉ ALEXANDRE (de la Comédie-Française), ALICE FIELD, MARCEL VIBERT, MAXIME DESJARDINS, GASTON DUPRAY, MAURICE VARNY, etc... Nous aurons, prochainement l'occasion d'apprécier cette production Océanic, que nous présenteront les Films Jacques Haik.

No Man's Land



Un film de guerre, dira-t-on... Non! Un film de paix, qui s'inspire des plus hautes idées humanitaires. Un collaborateur de Pabst, Victor Trivas, le réalisa et fit appel pour l'interprétation au talent de MM. GEORGES PÉCLET, HUGUES STEPHEN DOUGLAS, SOKOLOFF, le nègre DOUGLAS et ERNST BUSH

UNE HEURE



PRÈS DE TOI



Et voici, depuis PARADE D'AMOUR, le premier film interprété par l'incomparable team CHEVALIER-MAC DONALD. Il a, dans cette production de Lubtisch, de remarquables partenaires : LILY DAMITA, PIERRE ETCHEPARE et ERNEST FERNY. La musique qui accompagne les principales scènes de ce film est d'Oscar Strauss... N'est-ce pas là encore un élément de succès ?

VOUS SEREZ MA FEMME



D'une pièce spirituelle de Louis Verneuil, Carl Boese — et Serge de Poligny pour la version française — ont tiré une charmante comédie qui obtint un très vif succès en exclusivité à l'Aubert-Palace. Les rôles principaux sont, il est vrai, interprétés par nos plus sympathiques artistes : ALICE FIELD, ROGER TRÉVILLE, LUCIEN BAROUX, JANINE RONCERAY, etc., etc...

UN FILS D'AMÉRIQUE



La Salle Marivaux n'était-elle pas tout indiquée pour accueillir ce film, tiré de la pièce de Pierre Weber et Marcel Gerbidon et réalisé par Carmine Gallone ? Les principaux interprètes de cette production Osso : ALBERT PRÉJEAN, ANNABELLA, SIMONE SIMON, JEANNE LORY, KERLY, GASTON DUBOSC, forment une troupe parfaite qui ne peut manquer de contribuer au succès de cette agréable comédie.



L'AMOUR COMMANDE



Voici une parfaite et intelligente démonstration de ce que peut donner un excellent doublage. Albert Lauzin remporta, au théâtre Pigalle, un très vif succès avec ce film, qu'interprètent **GUSTAV FRÉHLICH** et **DOLLY HAAS**. La musique est signée Robert Stolz, et elle est un charme de plus à cette délicieuse opérette

AVANT-PREMIÈRE

“ UNE HEURE PRÈS DE TOI ”

CCHEVALIER nous revient, avec l'incomparable Jeanette Mac Donald, dans un nouveau film de Lubitsch.

Pour en écrire les dialogues, Léopold Marchand fut convié spécialement à Hollywood. On sait tout le talent de Léopold Marchand, fait de causticité, de finesse et d'entrain. Pour son premier « effort d'Amérique », le si distingué auteur a mis le meilleur de lui-même. Et c'est un régal de l'esprit, un étincellement de mille feux bien français.

Ernst Lubitsch ? Que pourrait-on dire de lui, qu'en savent nos lecteurs ? *Parade d'Amour* est resté inoubliable dans l'esprit de tous ceux qui le virent et l'admirent. Puis *Monte-Carlo*,

puis le *Lieutenant souriant* attestèrent la vigueur en même temps que la souplesse de son talent. Ernst Lubitsch, vrai magicien, jongle avec la difficulté. Il se plaît aux vastes espaces, aux décors luxueux, aux figurations chamarrées et brillantes. Il est fait pour ces parades somptueuses de cour, où les trains, les brocarts, les diamants des couronnes étincellent de mille feux.

Une Heure près de toi ? C'est un film français, dans toute l'acception du mot. Jeanette Mac Donald, pour la première fois de sa carrière, s'y exprime en français. On jugera des progrès réalisés par la belle artiste dans notre langue : son accent yankee ajoute encore à son charme délicieux.

Naturellement, Jeanette Mac Donald chante, au cours de ce film ; et c'est un régal, encore, pour nos oreilles que, véritablement, s'unissent en une seule femme la splendeur plastique la plus parfaite et l'art vocal le plus étendu. Voilà qui a de quoi surprendre et forcer aussi l'admiration.

Il ne nous est pas permis, encore, de parler du sujet d'*Une heure près de toi*. Que nos lecteurs veuillent bien nous en excuser et croire qu'il s'agit d'un thème original entre tous, où des interprètes

de haute classe peuvent à loisir faire étalage de leur qualité.

A tout seigneur, tout honneur. Voici Maurice Chevalier, meneur de jeu. Ici, notre nationale vedette est le propre mari de Jeanette Mac Donald, ce qui ne l'empêche point de recevoir la plus retentissante paire de gifles que l'on puisse imaginer ! La

scène fut répétée dix-sept fois... Vous voyez d'ici combien la joue de Maurice en put porter la cruelle trace...

Chevalier, rompant avec ses traditions, crée ici un personnage de jeune médecin parisien, désinvolte et distingué en même temps, à qui les plus cocasses aventures ne sauraient enlever de son flegme et de son sourire.



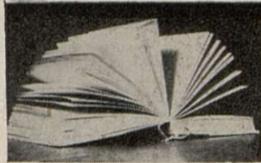
Jeanette Mac Donald et Maurice Chevalier, les deux heureux époux de « Une heure près de toi ».

Lily Damita, la plus Américaine des stars françaises, idole des publics masculins, apporte le concours de tout son charme et son talent à l'œuvre de Lubitsch. Elle est délicieuse et trépidante. Quelle belle nature d'artiste !

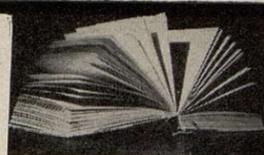
Etchepare, à qui ses succès répétés à Joinville, son sens aigu du comique ont valu d'être envoyé en Amérique comme « le meilleur élève de sa classe », vous prouvera aussi, dans *Une heure près de toi*, que les ressources de sa fantaisie sont à peu près inépuisables. Ernest Ferny, enfin, rappelé tout spécialement de France, où il se reposait après une tournée triomphale en Amérique du Sud, a été désigné par Léopold Marchand lui-même, qui se rappelait la création magistrale de cet artiste de qualité dans *La Belle Amour*.

On peut attendre avec impatience la sortie d'*Une heure près de toi*. C'est une œuvre qui ne décevra point. Le public, — grâce à cette publicité verbale qui est la meilleure de toutes, — se pressera en foule pour acclamer deux protagonistes dont la popularité est sans égale au monde, et qu'on est heureux de retrouver associés dans le succès.

J. DE M.



DES LIVRES PRÈS DE L'ÉCRAN



LE CHATEAU DES BROUILLARDS. — MONSIEUR JULES. — LA FIN DE PARIS. —
LES DESSOUS DE L'ESPIONNAGE ALLEMAND

M. ROLAND DORGELÈS, dans son roman *Le Château des Brouillards* (Albin Michel), nous parle d'une époque révolue qui est celle des « rapins » et de la vie qu'ils menaient avant 1914.

Son livre, qui paraît être plutôt un recueil de souvenirs qu'une œuvre d'imagination, nous décrit avec une grande richesse de détails un Montmartre dont nous cherchons vainement les vestiges aujourd'hui. Que reste-t-il, en effet, de tout ce qui faisait autrefois son charme et son attachante originalité ? Une Butte défigurée, à laquelle vont tous les regrets de l'auteur et que, dans un dernier chapitre admirable, il oppose à celle qu'il nous dépeint au début de son ouvrage.

Ses personnages, dès les premières pages il nous les avait jetés en bouquet, réunis autour des tables du *Lapin-Agile*, cabaret de la rue Saint-Vincent, où Paul-Gérard Clair, « que certains trouvaient poseur parce qu'il mettait des gants », s'imprègne de l'esprit montmartrois.

En vérité, les amis de ce petit poète de génie, un peu lâche et sans grande personnalité, sont de bien drôles de gens qui attendent la gloire et la fortune avec des philosophies diverses. Leurs différentes conceptions de la vie en société et des moyens à employer pour avoir une existence correspondant à leurs idées en feront soit des anarchistes ou même des faux monnayeurs, soit des bohèmes incurables, mangeant un jour sur deux, pratiquant le vol à la tire et rêvant d'Art, avec un grand A.

Tout cela ne manque pas de poésie, et un certain idéal préside à toutes les actions, basses ou nobles, de ce milieu taré où peuvent fleurir parfois de rares héroïsmes et des cœurs exceptionnels. Lucie Rapin en est le plus bel exemple et, de toutes les figures qui nous sont présentées, c'est la sienné qui finalement émergera et s'imposera.

Qui est cette Lucie ? Une jeune anarchiste qui accueille chez elle, au château des Brouillards, une bande d'individus plus ou moins louches qu'elle aide de son mieux et domine de toute sa supériorité de vierge farouche, libre et forte.

Avoir conçu et parvenir à nous faire comprendre un personnage à la fois aussi complexe et aussi limpide que Lucie Rapin nous prouve à quel point M. Roland Dorgelès est en pleine possession d'un talent qui n'a jamais cessé de nous émerveiller. Cette femme, dont la cruelle destinée est d'être

celle qui reste vivante et fidèle dans le cadre de tout un passé mort, est certainement une des plus belles créations du roman contemporain.

Nous avons déjà le « Journal d'une femme de chambre ». M. Thierry Sandre vient de nous donner celui d'un valet de chambre avec son dernier livre, *Monsieur Jules* (Albin Michel).

Sans la guerre, Monsieur Jules aurait « fait de la littérature, mais, en 1918, après avoir jeté un regard sur le monde actuel », il ne se reconnaît vraiment d'autres aptitudes que celles d'aller regarder vivre les autres, de l'office ou de l'antichambre... et de fournir ainsi à M. Thierry Sandre l'occasion de publier un des livres les plus caustiques de l'année.

Les esprits chagrins le trouveront triste en pensant à tous les héros malpropres qui furent les nombreux « singes » de Monsieur Jules. Moi, je le trouve drôle, très drôle, en pensant à la tête que feront tous ceux qui se reconnaîtront un peu, — ou beaucoup, — dans cette succession de portraits typiques que Monsieur Jules nous dit très gentiment avoir tracés pour la postérité. Elle ne sera guère édifiée, la postérité, si ce n'est par le talent très original et toujours spirituel de M. Thierry Sandre, qui s'excuse d'ailleurs de nous avoir donné des pages si dures sur ses contemporains en faisant dire à Monsieur Jules à la fin de son livre : « J'ai servi chez des gens dont je n'ai rien dit, pour la bonne raison que je n'ai rien à en dire. Parmi les bourgeois et aristocrates de notre République, il ne manque pas, Dieu merci ! de familles respectables de toutes façons ; seulement la vertu ne se décrit pas, elle tient dans une page blanche... »

Monsieur Jules, député, devait bien à la postérité cette petite mise au point...

Qu'arriverait-il si toutes les statues de Paris, de France et de Navarre, par un prodige que M. Marcel Sauvage n'hésite pas à imaginer, retrouvaient la vie et rentreraient en possession de l'âme qui, à peu de choses près, fut la leur ?

Il arriverait simplement que tout ce monde de pierre, de bronze ou de plâtre, méconnaissant le grand bonheur qui lui est échu d'être entré depuis des années ou des siècles dans l'éternité, se mettrait en révolte con-

tre les vivants, — ces pauvres vivants qui ont déjà tant d'ennuis, — pour les braver, les affoler, leur faire la guerre, détruire leur capitale.

Il arriverait... mais ce qui arriverait importe assez peu, car M. Marcel Sauvage aurait pu aussi bien inventer autre chose. Son livre *La fin de Paris* (Ed. Denoël et Steele) n'est qu'un prétexte à sa fantaisie, et l'humour qu'il y déploie, dans d'inévitables conversations entre des « pontes » de l'antiquité, Charlemagne, Jeanne d'Arc ou Napoléon, un moyen pour nous glisser quelques vérités sur notre époque.

Qu'en retenons-nous ? Il ne faut pas, sans doute, se montrer trop exigeants et vouloir retirer de cette grosse farce un système philosophique complet... Contentons-nous de rire vraiment, ce qui est, d'abord, très hygiénique et, ensuite, pas si courant !

M. Robert Boucart, à qui nous devons déjà tant de reportages intéressants, vient d'ajouter un nouveau volume à la série qu'il nous a déjà donnée sur l'espionnage.

Les dessous de l'espionnage allemand (les Éditions documentaires) est un véritable ouvrage de documentation, qui nous captive plus qu'un roman.

Après un travail lent et minutieux, l'auteur parvient, cette fois, à éclairer d'un jour qui ne manque pas de nous surprendre le réseau serré, tendu à travers tous les pays du monde par les organismes occultes et redoutables de l'Allemagne.

Son livre nous apporte des précisions sur des faits qui restèrent jusqu'alors cachés au public par les soins d'une censure implacable et que, même aujourd'hui, nous trouvons d'une cuisante actualité.

A la question qui lui a été souvent posée :

— Mais enfin, d'où proviennent donc les documents dont vous faites si libéralement état ?

M. Robert Boucart répond publiquement :

— Ils émanent des archives d'un service de renseignements français.

En véritable spécialiste de la question, il n'hésite pas à en garantir ainsi l'authenticité, désarmant la mauvaise foi de ceux qui ne voudraient y voir que des affirmations fantaisistes. Car, pour des profanes, rien ne ressemble plus à un « bobard » qu'une audacieuse vérité...

JACQUES SEMPRÉ.



L E *sex-appeal*, importé d'Amérique, est devenu international sans changer de nom. Il ne renie pas ses origines, dont il a gardé le caractère d'une si audacieuse puérité. Une publicité conçue et organisée sur la plus vaste échelle n'a pas peu contribué au lancement puis à la vogue d'un article de luxe qui est en passe de devenir l'article de confection. C'est le commencement du déclin.

Et n'allez pas, — du moins pas encore, — nier l'importance du *sex-appeal*, dont mystérieux dévolu à ces créatures d'exception dont la vue nous jette dans un grand trouble. On n'a rien trouvé de mieux pour fixer l'humeur inconstante des foules et pour exploiter le capital-vedette dont le chiffre d'affaires est dépendant du *sex-appeal* véritable ou imaginaire, souvent créé de toutes pièces et mis en valeur par des moyens qui n'ont avec l'art que de très lointains rapports.

D'ailleurs, la définition exacte du terme gaspillé dans le jargon cinématographique reste à trouver, si ce petit jeu vous amuse ? Et comment définir le même mot qui s'applique à des natures aussi différentes que Greta Garbo, Marlène Dietrich et Joan Crawford ?

Lupe Velez, Anita Page et Suzy Vernon, qui, à des titres différents, possèdent ce don mystérieux qui a nom « sex-appeal ».



Le *sex-appeal* de Joan est aussi loin que possible du charme irrésistible de Marlène et ne ressemble en rien à la séduction qui émane de la célèbre artiste suédoise.

Il est, chez Joan Crawford, 100 p. 100 américain. Il est la somme des jambes bien musclées et impatientes, du sourire aux dimensions inusitées, des yeux immenses, de la peau lisse et brillante comme l'enveloppe des fruits qui calment la soif.

Les admirateurs de Marlène sont esclaves de l'émouvante expression du regard traqué,



d'une attitude simple de tout le corps, d'un sortilège qui les intoxique avec lenteur et le plus profondément.

Greta Garbo est l'idole d'argile et inaccessible. Elle promet et refuse toutes les voluptés dont le désir est né d'un geste d'elle.

Sex-appeal...

Le *sex-appeal* ne dispense pas d'avoir du talent, mais il aide à le découvrir. Son absence est un sérieux handicap : l'attribution des rôles effacés, un certain dédain et même un dédain certain de la part du metteur en scène sont les moindres inconvénients de cette carence.

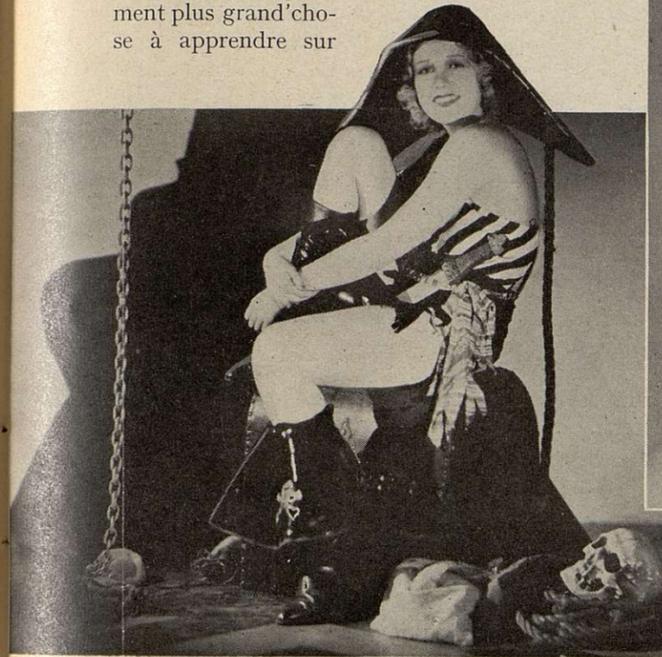
Aussi bien les artistes, comprenant toute l'importance de leur tâche, toutes les artistes ont décidé de tout mettre en œuvre pour acquérir artificiellement le tout-puissant *sex-appeal*. Il y avait là une mine à exploiter. Elle le fut. Elle continue de l'être, quoique avec un peu moins d'activité. Une littérature dont la pauvreté nous étonne a produit un nombre incalculable de pages suggestives. Par milliers, des clichés ont reproduit dans les cinq parties du monde, sans pudeur inutile, des jambes que la robe fendue découvrait, jambes admirables, insolentes, et, malgré tout, innocentes et comme de marbre.

Transparences des dentelles, tutus mousseux, gaines épousant

Marlène Dietrich à l'émouvante expression ; Virginia Bruce et un couple charmant et si moderne formé par Anita Page et une girl de M. G. M.

l'intimité des vedettes de l'écran, jetées en pâture et plus que nues à l'imagination en délire, créant l'hallucination collective chez des esprits simples et des corps sains.

Les stars américaines se prêtent avec une complaisance toute passive à ces obligations. Ce sont les risques du métier. Elles disposent, comme on les y invite, leurs membres inférieurs, et nous n'avons réellement plus grand'chose à apprendre sur



les rotules d'Anita Page, le mollet de Kay Francis, les hanches de Lily Damita...

Est-ce donc indispensable que les artistes françaises de cinéma se soumettent aux mêmes règles ? Annabella, Nadine Picard et d'autres ont-elles besoin de nous prouver que la perfection plastique est la première condition, la condition essentielle d'une action indéniable sur le spectateur ?

Nous n'en sommes pas encore à ces maquillages qui semblent un défi à la nature. Celui de Greta Garbo est un modèle du genre. Sa hideur et son charme sont inséparables. Rien auprès de lui n'existe plus, et le grossissement de l'écran qui pourrait, qui devrait être désastreux, donne à ce masque étrange, ensorceleur, une douceur et une puissance dont l'envoûtement supprime toute objection.

Le *sex-appeal* n'est pas, comme on l'imagine, l'œuvre de l'instinct de beauté. Il naît dans le studio même en pleine et brûlante lumière. C'est la manifestation de ce désir de plaire que toute femme éprouve si violemment qu'elle en est parfois transformée.

Il n'y a pas, sur le plateau, que le metteur en scène et les assistants, que les partenaires. On tourne sous des milliers d'yeux. Et c'est, mitraillée de regards, que la vedette joue la scène, marche,

Greta Garbo, au masque étrange, ensorceleur ; encore Anita Page en corsaire de fantaisie et une ravissante baigneuse américaine au charme troublant.



s'assied, se lève, vit, aime et souffre.

C'est à cette minute qui suit le « on tourne » que le *sex-appeal*, disons le charme personnel et, en certains cas, magnétique, exerce tout son empire. S'il est « fabriqué », sa puissance paraît déçue.

Le rêve de toute débutante est d'acquérir et de garder ensuite cet ascendant qui vaut les meilleurs contrats, ceux dont le chiffre astronomique fait briller d'un éclat plus vif une étoile filante.

Car vous pensez bien que le *sex-appeal* n'est pas inamovible. Il ne comporte même pas de garantie de durée, et le soin qu'en prennent ceux dont la réputation est dûment établie prouve qu'ils le considèrent à l'égal d'un instrument de travail. Et c'en est un, réellement, dont la légende s'est emparée. Elle transfigure et poétise l'image concrète. Greta ou Marlène cessent d'être Marlène ou Greta dès que les ombres et les lumières vivantes incarnent une vision extérieure dont nous gardons la nostalgie et que nous croyons voir



Joan Crawford au « *sex-appeal* » cent pour cent américain.

projetée hors de nous-mêmes. Entre le reflet qu'anime le jeu de l'artiste et notre sensibilité réveillée s'établit une union parfaite où la chair et l'esprit ont leur part.

Les hommes, sans qu'ils aient besoin pour cela de montrer un visage régulier ou des traits d'une beauté originale, ont le pouvoir de séduire. Faut-il nommer *sex-appeal* ce charme dont Rudolph Valentino, Ramon Novarro, Clark Gable parent leurs créations ?

Un fanatisme rôde autour de leur personnalité. Qu'ont-ils fait au juste pour cela. Peut-être rien. Mais il est bon de signaler

que les femmes ni les hommes ne sentent naître au fond d'eux-mêmes cette rivalité sournoise, la jalousie.

De la part des femmes, cette insouciance est bien curieuse. Croient-elles reconnaître leur propre image comme en un miroir davantage conforme au désir de perfection que chacun porte en soi ?

FRANCIA-ROHL.



Il est une mode au cinéma comme partout ailleurs. Plusieurs réalisateurs se sont laissé tenter à réaliser des films dits d'angoisse. Aucun n'a réussi aussi complètement que Fritz Lang avec « *M.* », dont nous reproduisons ci-dessus une scène typique.

D'OU VIENNENT-ILS ?

Leurs difficiles débuts

CERTAINS esprits critiques, méprisant cet art populaire entre tous qu'est le cinéma, — lequel le leur rend bien, — s'indignent parfois de la curiosité, ridicule, disent-ils, dont fait preuve le public avide de détails touchant à l'intimité ou à la jeunesse de *stars*, que des apparitions répétées sur un écran ont rendues familières.

Pourtant ce n'est pas d'aujourd'hui que date cette attitude des spectateurs pour l'« envers du décor ». Les passionnés de cinéma ne font que suivre la voie tracée par leurs aînés les passionnés de théâtre, chez qui l'on peut trouver la même idolâtrie. Il serait donc permis de s'étonner à juste droit, si l'on ne savait depuis longtemps que le rôle dévolu au cinéma est souvent celui du baudet de la fable...

Quant à nous, qui n'avons pas les mêmes raisons que les âmes chagrines dont il est parlé plus haut de mépriser un public dont on mésestime un peu trop l'intelligence, nous croyons, au contraire, que c'est parfois faire œuvre utile que de révéler, par exemple, les difficultés qu'ont eues certaines vedettes afin de parvenir à la célébrité.

Le cinéma, bien souvent, crée un mirage trompeur. Un nom brille-t-il en apparence soudainement sur un écran, et voilà tout un peuple de cinéphiles songeurs, rêvant sur la facilité d'une carrière prestigieuse.

Combien d'êtres, en apprenant que Dolly Davis fut dactylo ou John Gilbert comptable, seront à même de mesurer la somme de travail, de courage, de persévérance inouïe dont il leur a fallu faire preuve avant d'occuper une place de premier plan dans la grande famille cinématographique ?

Et n'oublions pas que, pour deux ou trois élus, que d'appelés ! Que de beaux papillons qui se brûlèrent les ailes à la flamme des sunlights !

C'est pourquoi il nous a

Bebe Daniels dans un de ses premiers films aux côtés d'Harold Lloyd. — Le romantique John Gilbert tel qu'il nous apparut dans « *Son Heure* ».





paru intéressant de retracer les pénibles débuts, — incertains, pleins de tâtonnements, — de quelques réalisateurs et artistes de l'écran, de l'ancien et du nouveau monde, choisis parmi les plus populaires, et que la gloire, par conséquent, a aujourd'hui gâtés.

A nos lecteurs de savoir lire entre les lignes, la place nous étant mesurée, et de retrouver à travers toutes les vicissitudes de ces vies présentement dorées les années obscures de misère et de privations, d'efforts désespérés et de lassitude...

Les réalisateurs américains, dont la plupart eurent une jeunesse mouvementée, connurent des débuts particulièrement aventureux.

King Vidor débuta dans la carrière cinématographique comme opérateur d'actualités pour une firme du Texas. Il aborde ensuite tous les métiers : il est tour à tour figurant, machiniste, électricien. La chance abandonnant toujours celui qui devait un jour nous donner *La Foule*, il part en Californie avec sa jeune femme Florence. Nouvelles années de figuration pénible. Enfin, il arrive à se faire engager comme assistant-director et réalise, deux ans plus tard, *Capriciosa* et *L'Île de la Terreur*, qui le font connaître à l'Amérique, en attendant de trouver une consécration définitive avec *Son Heure*, qui nous révéla John Gilbert.

Clarence Brown était mécanicien dans une usine d'automobiles lorsque, avec une témérité folle, le cinéma le tentant, il va trouver chez lui Maurice Tourneur, dont les œuvres l'enthousiasmaient. Durant trois semaines, il se présente une vingtaine de fois à son domicile, malgré les rebuffades des domestiques. Tourneur, excédé, consent de le recevoir. L'entrevue dure une heure, mais Clarence Brown s'est montré si persuasif qu'il sort avec un contrat d'assistant en poche. Il devait le rester six ans avant de devenir un des plus savants directeurs d'Hollywood.

Eric von Stroheim, lui, bat tous les records. Lieutenant de la garde autrichienne en 1908, il déserte l'année suivante à la suite d'un duel retentissant, vient à Monte-Carlo, s'y ruine au jeu, s'embarque comme émi-

Norma Shearer à ses débuts. — George Bancroft dans sa pittoresque silhouette de vieux loup de mer de « Vaincre ou mourir ».

grant pour New-York. Devient empaqueteur, laveur de voitures, marchand de journaux, de cerfs-volants et de ballons rouges; poseur de voies ferrées et maître écuyer! C'est alors que le cinéma

le tente; il fait de la figuration, puis est atteint par le chômage. Sans un sou, il s'engage dans l'armée américaine et, rendu à la vie civile, trouve, par quel prodige! un mécène qui lui fait confiance pour réaliser *La Loi des Montagnes* et, peu après, l'inoubliable *Folies de Femmes*, qui le lance tout à fait.

Frank Borzage, fils d'émigrés italiens, eut une enfance épouvantable, une adolescence à peine meilleure et une jeunesse en éternelle lutte pour un idéal encore imprécis. Il est tour à tour machiniste et régisseur dans un cirque ambulante. Pour une femme il se fait baptiste; celle-ci le quitte; il devient alors, un peu grâce à l'amitié de Th. Ince, jeune premier de cinéma. Puis il réalise lui-même quelques petites bandes pour quelques centaines de dollars. Il faut croire que ces œuvrettes réalisées à la force du poignet révèlent une personnalité, car une firme n'hésite pas à lui confier la mise en scène d'un scénario remarquable: *Humoresque*, qui connaît un véritable triomphe. Puis, après, ce sera *La Femme au Corbeau*...

Encore une vie mouvementée: celle de James Cruze, auteur de *Jazz*. Il se destinait à la médecine, mais, éternel vagabond, ne termine pas ses études et est successivement colleur d'affiches, laveur de vaisselle, directeur d'une compagnie théâtrale. Il fait faillite, redevient colporteur, crieur de journaux... journaliste

(sic). Il débute au cinéma comme scénariste, passe au montage, devient enfin metteur en scène, ce qui nous vaudra plus tard la radieuse *Caravane vers l'Ouest*.

Josef von Sternberg, désireux, dès son plus jeune âge, de se consacrer à la



Un élégant déshabillé de Gloria Swanson dans un de ses premiers films. Ramon Novarro débuta à l'écran en portant monocle, moustache et barbiche (« Le Roman d'un Roi »).

carrière cinématographique, doit auparavant en faire le tour. Figurant, comptable, électricien, accessoiriste, aide-opérateur, tels sont ses premiers emplois. Il réussit à grouper quelques amis, réunit 5.000 dollars et tourne pour son propre compte *Salvation Hunter*, qui, au dire de Chaplin, est un chef-d'œuvre. Là-dessus il est engagé par Paramount. Misère, il rate tous les films qui lui sont confiés. Loin de se décourager, il s'attelle à nouveau aux emplois les plus rebutants. Deux nouvelles années s'écouleront avant qu'il puisse réaliser *Les Nuits de Chicago*, qui décideront de sa carrière.

**

N'allez pas croire que les artistes eurent moins de mal à s'imposer.

Si le séduisant Ramon Novarro, Mexicain d'origine, avait suivi la volonté paternelle, il serait sans doute à l'heure actuelle un dentiste renommé à Durango, sa ville natale. Mais, ayant à peine atteint ses dix ans, le jeune Samanyagos (c'est son véritable nom) préfère l'art de Terpsichore à celui d'arracheur des molaires. Il vient à bout de la volonté paternelle, part pour Philadelphie, où, sans grandes ressources, il erre deux ans, avant que Rex Ingram le remarque.

Le fier et élégant John Gilbert, fils d'acteurs de tournées errantes, faisait des études pour devenir officier ; lorsque, à la mort de sa mère, force lui est de quitter l'école et d'entrer, pour gagner sa vie, comme comptable dans une compagnie de caoutchouc de San Francisco. La renommée de certains artistes de l'écran le trouble. Un beau jour, abandonnant la proie pour l'ombre, il arrive à Los Angeles. Des mois de misère noire l'attendent, mois où il doit économiser sur ses repas déjà maigres pour pouvoir s'acheter la garde-robe nécessaire. Ce n'est que lentement, patiemment, qu'il réussit à se faire connaître, quand — enfin — on veut bien lui confier le personnage principal du *Comte de Monte-Cristo*.

Le pauvre Lon Chaney venait, lui, du music-hall, où il était danseur. Il débuta à l'écran comme cow-boy ; doublant la vedette d'un sérial, il devait monter le cheval le plus fougueux.

Le racé Adolphe Menjou se proposait de devenir ingénieur. Mais il quitte l'école pour le théâtre, échoue, devient fermier. Une tournée théâtrale passe devant sa maison ; il quitte tout pour la suivre. Il n'abordera le cinéma qu'à la fin de la guerre et pendant quatre ans devra se contenter de rôles épisodiques. C'est alors que Chaplin entreprend *L'Opinion publique*. On connaît la suite...

Sur les bancs de l'école, George Bancroft rêvait d'être marin, mais, à vingt ans, il se sent irrésistiblement attiré par le théâtre. Il abandonne donc la marine pour les scènes de Broadway. Le cinéma le tente. Mais il s'est taillé une place enviable sur les planches et, très sagement, ne consent pas à lâcher la proie pour l'ombre.

Résultat, on lui offre un contrat de longue durée, lequel a raison de ses dernières résistances. Bancroft entreprend ainsi trois films, que nous ne vîmes pas

en France, puis parvient, avec *Vaincre ou Mourir*, à se classer aussitôt parmi les meilleurs artistes de composition de l'Amérique. Sans arrêt, il tournera encore quatre films avant d'incarner le « villain » sympathique des *Nuits de Chicago*.

La troublante Greta Garbo s'intéresse au théâtre dès sa quinzième année... mais occupe un emploi chez un coiffeur de Stockholm. Elle quitte cette place pour celle de vendeuse dans un grand magasin. C'est là qu'un ami du regretté Stiller la remarque et, après un essai satisfaisant, l'engage pour *La Légende de Gæsta Berling*, prémices d'une carrière magnifique entre toutes...

Norma Shearer, l'éblouissante, commença par offrir la pureté de ses traits sous forme de photos publicitaires. Elle vantait les mérites de la lessiveuse automatique, du balai inusable, des lingerie transparentes ou de la crème de beauté idéale. Là-dessus, elle fait la rencontre de Griffith. Le vieil homme lui dit qu'elle n'est pas « photogénique ». Mais Norma ne se décourage pas pour si peu. Elle va trouver d'autorité Louis-B. Mayer, l'un des directeurs de la M. G. M. Après quelques hésitations, celui-ci lui confie une panne dans *Pleasure Mad*, dont le succès devait dépasser toutes les espérances.

Secrétaire dans une fabrique de chaussures, telle était la situation qu'occupait Janet Gaynor lorsque ses parents décidèrent de s'installer à Hollywood. Janet devient alors sténo-dactylo dans une firme de cinéma. Le succès des stars de l'écran la trouble, aussi quitte-t-elle brusquement la Remington pour le studio. Figurante elle le sera trois ans, suivant la filière habituelle, jusqu'à sa consécration définitive avec *L'Heure suprême* et *L'Aurore*.

John Crawford, au sourire éclatant, aux yeux immenses, fut tout d'abord surveillante dans une école de Kansas-City. Par un amusant contraste, elle devient chorus-girl dans une troupe de music-hall et enfin débute au cinéma en doublant Norma Shearer dans une quantité de rôles, avant de se voir confier le personnage féminin de *L'Inconnu*, aux côtés de Lon Chaney.

A Mack Sennett, cet homme-cinéma jadis bûcheron, revient la gloire d'avoir déniché le plus grand nombre d'étoiles.

Figurante dans ses courtes comédies, Gloria Swanson y débuta dans d'in vraisemblables costumes de baigneuse, où la remarqua Cecil B. de Mille pour *L'admirable Crichton*.

Phyllis Haver demeura plus de deux ans dans la troupe du célèbre humoriste avant que *Célébrité*, son troisième film, la sorte de l'ombre.

Quant à Betty Compson, l'extraordinaire interprète des *Damnés de l'Océan*, elle y interpréta soixante-huit comédies avant de se voir confier un rôle plus important.

Cependant peu de vedettes connurent une jeunesse aussi malheureuse que la grave et pensive Evelyne Brent. Figurante et modèle tour à tour, elle n'arrive à sortir de la médiocrité que pour y retomber à nouveau. Le désespoir s'empare d'elle ; elle tente de se suicider. Miraculeusement elle échappe à la mort.

Hélas ! le succès lui échappe ! Découragée, elle

est prête à abandonner la carrière cinématographique, lorsqu'un jour on frappe à sa porte : c'est Sternberg qui s'appête à tourner *Les Nuits de Chicago*.

Anna May Wong, fragile petite poupée chinoise, avoue avoir fait l'école buissonnière pour camper une silhouette enfantine dans un film de Nazimova ! Ce n'est pourtant que dix ans plus tard que Douglas la découvre et la met en évidence dans *Le Voleur de Bagdad*.

L'espiègle Laura La Plante fit également du cinéma dès son plus jeune âge. Elle, également, devra attendre un nombre imposant d'années : huit, avant que son nom paraisse sur les affiches.

Quant à Clara Bow et Mary Astor, toutes deux trouvèrent un engagement dans les « movies » à la suite d'un concours de beauté où elles gagnèrent un premier prix. N'allez pas croire que le succès vint aussitôt ; toutes deux durent attendre pour être remarquées : la première *Quel Séducteur et Un Coup de Foudre* ; la seconde *Le Châle aux fleurs de sang* et *Le beau Brummel*.

**

En France et en Allemagne, artistes et réalisateurs jettent souvent un voile obscur sur leurs débuts. Ce n'est pas qu'ils aient eu une existence moins aventureuse, pénible ni exempte de soucis que leurs collègues du

Phyllis Haver, lorsqu'elle était bathing-girl dans les comédies Mack Sennett. — Quand Adolphe Menjou n'était pas encore un gentleman désabusé (Louis XIII dans « Les Trois Mousquetaires », de Douglas Fairbanks). — Betty Compson, élégante de 1920...



nouveau monde. Mais il y a chez eux, semble-t-il, une sorte de pudeur qui leur interdit de parler de leurs origines.

Néanmoins nous n'ignorons pas que la presque unanimité des artistes et metteurs en scène d'outre-Rhin viennent du théâtre et parmi eux les plus grands: Emil Jannings, Conrad Veidt, Werner Krauss, Paul Wegener, Fritz Kortner, Lil Dagover, Élisabeth Bergner, Henny Porten, Ernst Lubitsch, F. W. Murnau, Karl Grüne et Butchowitzki, qui furent des compagnons de lutte chez Max Reinhardt.

Fritz Lang était peintre; ce pauvre Paul Leni, décorateur cinématographique en 1911, et le talentueux Lupu Pick un écrivain connu.

Quelques jeunes premiers tâterent également de la littérature; parmi eux: Walter Rilla et Gustav Frolich, qui écrivit longtemps dans un journal célèbre en Allemagne.

**

Chez nous, les littérateurs devenus cinéastes sont nombreux: Gance et L'Herbier sont deux poètes de talent. Epstein brilla jadis comme critique littéraire et philosophe. Louis Delluc avait acquis une certaine notoriété comme romancier. René Clair, qui débuta au cinéma comme jeune premier, et Henri Fescourt appartinrent tous deux à la rédaction de *L'Intransigeant*, tandis que Baroncelli était leur collègue à *L'Éclair*.

Alberto Cavalcanti, Marco de Gastyne, Dimitri Kirsanoff troquèrent, les deux premiers leur pinceau, le troisième ses partitions, contre un appareil de prises de vues.

Enfin Jacques Feyder, Henry-Roussell, Léon Poirier, René Hervil furent primitivement acteurs et metteurs en scène de théâtre.

Du côté interprètes, la proportion de ceux qui vinrent au cinéma en passant par le théâtre était, même avant la découverte du film parlant, considérable.

Qu'il nous suffise de citer: Pierre Blanchar, Charles Vanel, René Lefebvre, Gaston Modot, Maxudian, Jean Angelo, Daniel Mendaille, Jean Toulout, Vital Geymond, Ève Francis, Falconnetti, Gaby Morlay, Gina Manès, Huguette ex-Duflos, Marie Bell, etc.

Albert Préjean tâta directement de l'art écranique, comme la guerre finissait. Mais encore dut-il attendre que l'amitié de René Clair se fasse agissante, comme ce fut le cas pour Jim Gérald, antérieurement cow-boy (parfaitement), écuyer de cirque, clown et artiste de music-hall.

Georges Charlia était violoniste; André Nox, financier; Jaque-Catelain, dessinateur; Marie Glory, danseuse; Façoise Rosay, cantatrice, et Louise Lagrange, coussette rue de la Paix.

Ce n'est un secret pour personne que Jeanne Helbling, Colette Darfeuil et Pierre Batcheff posèrent pour des cartes postales et que c'est un concours du *Journal* qui révéla Dolly Davis à l'attention de nos metteurs en scène.

Enfin, c'est par relations amicales ou familiales que Simone Mareuil, Alice Roberte et Marcelle Chantal firent leurs débuts au studio.

MARCEL CARNÉ.

LES ÉPHÉMÉRIDES DU CINÉMA

1^{er} Mai - 31 Mai 1932

2 mai. — Au Palais-Rochecouart, présentation de *Sous le Casque de cuir*.

3 mai. — Aux Miracles, présentation de *Mon Curé chez les Riches*.

— Au Palais-Rochecouart, présentation de *Cœur de Lilas*.

4 mai. — Au Moulin-Rouge, vernissage de l'Exposition des Artistes peintres anciens combattants.

— A la salle Pleyel, présentation de *L'Afrique bajouille, Ainsi font... font... font...* et *Jack le Bandit*.

— Au Palais-Rochecouart, présentation d'*Une Nuit au Paradis*.

6 mai. — Au studio de l'Étoile, première d'*Emil und die Detektive*.

7 mai. — Au Club du Faubourg: « Le Cinéma discuté »; Procès du film *Au nom de la Loi*; Débat sur la police au cinéma.

— Au Club de l'Écran: « Où commence le film d'épouvante? »; Projection du *Docteur Jekyll et Mr. Hyde* et du *Maudit*.

9 mai. — Aux Miracles, présentation de *La Couturière de Lunéville*.

10 mai. — Aux Miracles, présentation de *Monsieur Albert*.

11 mai. — Aux Miracles, présentation de *Miche*.

12 mai. — A l'École technique de photographie et de cinématographie, conférence de M. Jean Benoit-Lévy sur « La Pellicule »; Projections de films d'enseignement.

18 mai. — A la salle Adyar, séance de la Tribune Libre du Cinéma: *L'Ennemi dans le sang*.

— Aux Miracles, présentation de *Coiffeur pour dames*.

— A la salle des Agriculteurs, présentation de *Vous savez ma femme*.

19 mai. — A l'Olympia, gala à l'occasion de la première représentation de *Coups de roulis*, au bénéfice du dispensaire de Drancy-Campagne.

— Aux Miracles, présentation du *Docteur Jekyll et Mr. Hyde*.

— Au Pigalle, présentation de *L'Amour commande*.

20 mai. — Au Moulin-Rouge, présentation d'*Un Fils d'Amérique*.

— Salle Adyar, festival René Clair. Au programme: fragments de *Sous les toits de Paris* et du *Million*. Intégralement: *Entr'acte* et *A nous la Liberté!*

21 mai. — Au Studio Diamant, séance du Club de l'Écran. Débats sur « la manière de lancer un film ».

21 mai. Au Club de l'Écran: « Les films allemands »; le cinéma et les enfants; procès du film *Emil und die Detektive*.

— Au Club « Regards », conférence de René-Jean Hombourger sur « Naissance du Cinéma ». Débats.

— Au Palais-Rochecouart, présentation de *L'Auberge du père Jonas*.

24 mai. — Aux Miracles, présentation de *Shanghai-Express*.

25 mai. — Au Colisée, présentation de *L'Enfant du Miracle*.

28 mai. — Au Club du Faubourg « Le cinéma discuté »; Procès du film *Fantomas*; Le public aime-t-il les films policiers, long texte ou court dialogue, 100 p. 100 ou 10 p. 100 parlant avec scènes cinématographiques?

— Au Studio Diamant, séance du Club de l'Écran. Débat sur « Bluff et Cinéma ». Mise en accusation de *Fantomas*.

— Cinémathèque de la Ville de Paris, conférence de Ciné-document: « Le cinématographe dans l'éducation artistique ».

30 mai. — Au Colisée, présentation de *Coups de roulis*.

— Salle Pleyel, présentation de *Peaux-Rouges d'hier et d'aujourd'hui*.

31 mai. — Aux Miracles, présentation de *L'Athlète incomplet*.

LA MODE À L'ÉCRAN



Pour les fiançailles de sa fille, cette très jeune maman porte une robe de crêpe satin de belle allure et la future Madame (Janet Gaynor) une délicieuse toilette de fine dentelle. — En bas: Une pratique et élégante tenue de voyage portée par Norma Shearer. — A droite: Pour un dîner au casino, Blanche Montel sur un fourreau de velours noir portait ce mantelet d'hermine et ce béret de même fourrure, tandis que le matin pour la promenade à cheval, elle revêt cette idéale et si seyante tenue.



Coups de



DISTRIBUTION :

Puy-Pradal.....	MAX DEARLY.
Commandant Gerville.....	PIERRE MAGNIER.
Béatrice.....	ÉDITH MANET.
Sola Myrrhis.....	LUCYENNE HERVAL.
Kermao.....	ROGER BOURDIN.

Réalisation de JEAN DE LA COUR.

Le député Puy-Pradal avait été magnifique... Son intervention sur les « scandales » de la marine avait fait sensation... Diable ! Personne n'ignorait plus la terrible collision du *Fraternité* et du *Sécurité*. Et, sans l'intervention de l'*Arbitrage*, les choses auraient pu être plus graves encore.

— Des erreurs ont été commises, avait clamé le député du Sud ; il faut des sanctions justes, mais impitoyables.

Puis, dans une grande envolée, acclamé par toute la Chambre, il s'était adressé au ministre de la Marine et lui avait cédé la parole.

Très calme, le ministre, qui se trouvait dans l'impossibilité de riposter aux arguments de Puy-Pradal, trouva le moyen de se débarrasser de ce gêneur.

— Le gouvernement, répondit-il, ne veut pas se dérober... Faut nommer commission d'enquête... Collègue Puy-Pradal, haut-commissaire...

Des applaudissements enthousiastes s'élevèrent. Puy-Pradal était investi des pouvoirs de haut-commissaire auprès de l'armée navale, avec mandat de porter son « investigation sur toutes matières, techniques ou financières, et d'en rendre compte plus tard ».

C'est que, à la vérité, jamais interpellation n'avait été aussi intéressante, et jamais on n'avait stigmatisé d'aussi verte façon l'impéritie, la vie mondaine, les dépenses, en un mot toutes les habitudes des officiers de la marine.

Un homme nouveau apparaissait, auquel on pouvait prédire désormais une glorieuse carrière, Puy-Pradal !

Le député Puy-Pradal était un curieux homme. On disait aisément de lui : « Il ne ressemble pas à tout le monde. » Frisant la cinquantaine, vert encore, il avait néanmoins une démarche curieuse, ressemblant quelque peu à celle d'une poule ; il s'avancait en effet avec prudence, on aurait pu croire avec quelque peur innée de tomber à chaque pas dans une bouche d'égout. Il portait avec orgueil une double barbe qu'il frisait et qu'il caressait avec ostentation — mouvement favori — du revers de la main. Il était célèbre aussi pour son couvre-chef, un chapeau qui était de quelque époque préhistorique probablement, d'une forme bizarre, et qui dansait de plus entre deux touffes de poils rêches.

Haut-commissaire ! Puy-Pradal ne se sentait plus

Roulis

de joie ! Enfin une fonction honorifique qui allait le mettre en vedette auprès de l'opinion. Et il l'était à la vérité ! Les journaux avaient annoncé sa nomination par acclamations avec force manchettes ; on avait parlé de ses préparatifs, de son départ... Le sort du gouvernement pouvait en effet être en jeu...

Il s'en trouvait néanmoins pour faire grise mine... C'était, on s'en doute, l'équipage du *Fraternité*, le cuirassé malheureux qui avait été victime de la brume.

Depuis de longs mois, les manœuvres s'étant succédé, toutes les permissions avaient été retardées. A l'heure même où les hommes allaient pouvoir se donner un peu de détente et que chacun se réjouissait de partir, un radio arrivait soudain, comme un mauvais génie, portant dans son laconisme une fort mauvaise nouvelle :

« Haut-commissaire marine arrivera à votre bord. Vous mettre disposition représentant du gouvernement et secrétaire. »

Et Puy-Pradal vint... On l'accueillit avec tous les honneurs et aussi par une salve de dix-sept coups de canons qui l'assourdirent et lui évitèrent de connaître les noms des officiers présentés :

— De la poudre aux moineaux, hurlait-il.

— Le règlement, monsieur le Haut-Commissaire, ripostait le commandant.

— Faudra réformer ça, faudra réformer ça...

Car, les officiers le chantaient :

*Un haut-commissaire
Ça sert, ça sert,
Ça sert à rien...*

Vint à son tour la secrétaire, — la et non pas le —, car Puy-Pradal avait pour secrétaire sa propre fille, la jeune et jolie Béatrice, collaboratrice assidue de ses travaux parlementaires et dont le charme opéra bientôt sur l'équipage consterné.

Le haut-commissaire inspectait déjà hommes, clairons, comptabilité... Il virevoltait, allait, venait, s'inquiétait, donnait des avis parfaitement idiots, faisait la mouche du coche et traînait sur le pont du *Fraternité* le boulet de sa parfaite ignorance des choses de la mer. Fort heureusement, sa fille était là qui, par son sourire, compensait bien des bévues de son père.

Quelqu'un pourtant avait accueilli plutôt fraîchement la jolie Béatrice : le jeune enseigne de navigation, Kermao, l'officier renommé par l'abondance de son courrier sentimental et qui, devant partir en permission, avait déjà espacé soigneusement une bonne douzaine de rendez-vous !





Ajoutez à cela qu'il lui avait fallu céder sa cabine à la nouvelle venue, et on pouvait comprendre sa mauvaise humeur. Pourtant, comment résister plus longtemps à un sourire féminin, surtout lorsque ce sourire est le plus exquis qu'on ait jamais pu voir ?

L'hostilité de Kermao fit mieux que cesser... Elle se transforma tout simplement en un sentiment très doux, très tendre... Kermao se tâta, se pinça... Rien à faire, il était bel et bien amoureux ! Un amoureux qui ne manquait pas de chance, car il était lui aussi séduisant, élégant, et il eut vite fait de trouver en Béatrice la plus charmante des amies.

Mais il n'était pas sans concurrent et, sans doute, le plus dangereux était-il le commandant lui-même, bel homme, brillant causeur et d'une parfaite distinction.

Pendant ce temps, le haut-commissaire accomplissait sa mission. Fort mal, faut-il s'empressez de préciser ! N'ayant jamais mis le pied sur un bateau, il se trouvait assez peu qualifié pour juger, contrôler... Et combien ses observations demeuraient vaines !

Qui donc, par ailleurs, aurait pu prendre au sérieux ce « terrien », cet « éléphant » funambulesque, ce lorgnon devant un regard aigu et étonné, ce langage ampoulé de parlementaire sans auditoire ?

Mais le haut-commissaire — il était bien le seul — se prenait au sérieux.

— Diable ! se dit-il un jour, je connais bien le pont, mais j'ignore les soutes !

Il s'y hasarda, et non sans aventures.

— Tiens ! murmurait-il. Dire qu'il y a sur le

pont tant de place perdue et qu'ici on peut à peine se remuer ! Il faudra réformer tout ça !

Mais le cuirassé avait appareillé et pris le large.

Perdu dans les soutes, noirci de la tête aux pieds, dépeigné, le lorgnon en bataille, bientôt réduit à un simple monocle,

le haut-commissaire allait de plus être la victime d'un « coup de roulis » qui le renversa, le fit sauter.

Béatrice, de son côté, malade, ne pouvant se confier au médecin qui était lui-même en proie au mal de mer, était obligée de recourir aux soins de Kermao, fort heureux de cette occasion d'approcher de si près la jolie secrétaire.

La tempête passée, on se mit en quête du haut-commissaire... Parti ? Disparu ? Quelle terrible et angoissante situation ! Le branle-bas de combat fut claironné, et tous les hommes de l'équipage s'activèrent, mais en vain.

Pourtant, un hurlement plaintif rassura tout le monde ; par une bouche d'aération, le haut-commissaire surgit soudain, la figure noire de suie, les vêtements en lambeaux, malade encore du « coup de roulis ». M. le haut-commissaire revenait de son inspection...

Le métier de haut-commissaire comporte ses inconvénients !

Mais, le *Fraternité* approchait maintenant des côtes égyptiennes. Le commandant prévint Puy-Pradal :

— De grandes réceptions vous sont réservées par le gouvernement, à l'escale ; demain soir, fête à bord du *Fraternité* ; nous y convierons tous les membres du corps diplomatique.

— Mais, les économies...

— Les convenances, monsieur le Haut-Commissaire...

M. le haut-commissaire veilla néanmoins à ce que le moins d'argent possible fût dépensé. Sa mission, sa mission, voyons...

— Très peu de champagne et beaucoup de limonade, avait-il commandé. Car, à l'entendre, faire des économies signifiait pour lui couper un sou en quatre, et avec chacun des quarts de sou en tirer des millions...

La réception eut lieu donc, pleinement réussie, car les femmes étaient belles, les décorations lumineuses agréables ; l'eau était calme et la lune s'y reflétait splendidement.

Auprès du haut-commissaire, le commandant avait discrètement placé une vedette du théâtre du Caire, une femme aux lignes parfaites, Sola Myrrhis, dont l'ambition était d'entrer à la Comédie-Nationale. Le haut-commissaire n'était-il pas un futur ministre ?

Puy-Pradal présida avec suffisance, sa vanité flattée. Qu'importaient désormais toutes ses déclarations relatives à l'économie !

Par ailleurs, Sola Myrrhis sut parfaitement le circonvenir. Elle l'éblouit par sa beauté et sa prestance, et bientôt, complètement transformé, le haut-commissaire oubliait le but de sa mission, ne voyant plus que par les yeux de Sola Myrrhis. Il ne s'agissait plus d'austérité et, lui-même, sans se souvenir de sa famille ni de son mandat, méprisant les objurgations de sa fille, il mena le train de la fête et y incita les plus calmes des officiers !

Le soir même, il dissimulait Sola dans sa cabine, et, lorsqu'au matin il se réveilla, en pleine mer, une femme à ses côtés, il comprit seulement quelle était sa situation.

Burlesque, paradoxale et ridicule à la fois.

Il entreprit le commandant.

— Vous aimez ma fille ; elle est à vous, si vous arrangez cette affaire. Sola ? Elle sera ma secrétaire, ma seconde secrétaire...

Survint Béatrice, indignée par la conduite de son père :

— Une secrétaire te suffit papa... Tu te débrouilleras seul !

Puy-Pradal reprenait conscience de son rôle et s'apercevait combien était pénible sa situation...

Allait-il, par contre, faire obstacle aux sentiments qu'éprouvaient réciproquement Kermao et sa fille ? Le commandant lui-même le décida et demanda pour son enseigne la main de Béatrice...

Il fallait à cette aventure la plus brillante des conclusions. Elle vint sous forme d'un radio annonçant que le ministère était renversé ; Puy-Pradal était demandé d'urgence par ses amis. On lui offrit un ministère : le Travail et l'Agriculture... Sola Myrrhis avait vu juste et pouvait avoir confiance.

Le grand parlementaire eut un sourire de dédain :

— Les imbéciles ! Ils n'auraient pas pu au moins me donner la Marine... Capacité... Technique... Compétences... Voyons !

ANDRÉ CHARLES.



Des Films devant le public

« Fantomas. »

FANTOMAS n'est pas un bandit sympathique, car il assassine pour voler. C'est pour cela que, malgré la naïveté et l'incapacité des policiers, on ne peut vraiment souhaiter de le voir réussir dans ses entreprises.

C'est dommage, car j'ai toujours eu un faible pour les bandits. Je regrette seulement que leur mentalité ait baissé à ce point et qu'ils soient tombés au niveau des vulgaires crapules. Mais, dans un sens, il est normal qu'on nous ressorte l'ignoble Fantomas à une époque où les histoires de gangsters fleurissent comme des pâquerettes.

Est-il donc fini le temps où cambrioleurs et détectives rivalisaient de générosité et se faisaient une guerre de gentilshommes, le cambrioleur étant même, en l'occurrence, encore plus chic type que le policier ?

Il est vrai que, si tous les braves gens réunis au château de la marquise de Langrune ne craignaient que pour leurs portefeuilles ou leurs bijoux, et non pour leur peau, la grande scène d'épouvante collective du début du film n'aurait plus sa raison d'être. Et elle est de première nécessité pour que le public (mon frère, quelle épreuve !) sente progressivement sa gorge se serrer, se serrer comme sous les doigts de Fantomas, le bandit masqué en maillot noir.

On a beau trouver que ce château est bien extraordinaire avec ses rats, ses housses, ses armures et ses portes qui se ferment seules, on perd peu à peu son sang-froid, on tressaille à chaque coup de vent, — car il y a la tempête obligatoire, — on sursaute à chaque bruit insolite, on étouffe un cri à la vision du meurtre, jusqu'au moment où Juve arrive.

Ouf ! maintenant que le détective est là, on se sent mieux ! Il n'y a encore qu'une personne assassinée et un million volé !

C'est bien pour commencer, me direz-vous.

Oui, mais avec Juve, vous allez voir ce que vous allez voir. Eh bien ! nous ne voyons pas grand-chose, car ce Juve se croit plus malin qu'il n'est. Il démasquera bien Fantomas, après deux autres meurtres, et parviendra

même à l'arrêter, mais pour le laisser filer, ce dont l'on se réjouirait vraiment si Fantomas n'était pas Fantomas. Nous aurons appris, entre temps, que la femme blonde était fatale et qu'il ne suffit pas d'être propriétaire d'un avion et de plusieurs autos pour être une honnête femme.

C'est elle qui permettra à Fantomas de se sauver, — ça, c'est trop fort tout de même !

Mais ce n'est pas fini, et Juve nous annonce qu'à la troisième manche son ennemi sera mis knock-out. Quand ? Puisqu'il le faut, j'attendrai avec patience la suite de *Fantomas*, mais j'avoue que je ne suis pas bien tranquille de sentir que Juve a laissé ce type-là en circulation.

D'abord, c'est tricher, parce que, au cinéma, il est de règle que les choses finissent bien : la vertu doit y être récompensée et les méchants punis. S'il n'en est plus ainsi, où allons-nous, mon Dieu ? Où va la société ?

« Coups de roulis. »

Un film qui vient de si loin, et qui fut d'abord roman puis opérette, aurait pu perdre en route ses meilleures qualités. C'est un plaisir de constater qu'il n'en est rien. J'ai passé dans la salle de l'Olympia une de mes plus charmantes heures cinématographiques de la saison.

Ces petits marins d'opérette sont vraiment délicieux, et je ne ferais aucune réserve sur la réussite de ce film, si Max Dearly, avec sa fantaisie habituelle, ne faisait un peu bande à part dans l'interprétation. Ses partenaires paraissent jouer en comédie, alors que lui joue tout à fait en vaudeville. Cela nuit un peu à la perfection de l'ensemble... Mais c'est vraiment vouloir trouver un cheveu dans quelque chose en tous points excellent.

Ridiculiser nos parlementaires, voilà qui est bien français et formera toujours un des leitmotivs les plus sûrs pour rendre une œuvre très « public ». Cette fois, c'est très drôle parce que Maurice Larrouy, Willemetz, Jean de la Cour et Max Dearly, — car ils furent quatre à enfanter Puy-Pradal, — sont allés assez fort. Ce n'est pas une demi-charge. Non, rien ne manque à ce grotesque député du Sud nommé haut-commissaire auprès de l'armée navale, à la suite d'une interpellation qu'il fit à la Chambre sur la collision de deux unités. Ni un physique désoyable, ni une mentalité de gratte-papier, ni une vanité d'imbécile.

Qu'il ne connaisse rien à la marine, personne n'en doute, et mon collaborateur et ami, le spectateur moyen, s'en réjouit. Il accueille chacune des gaffes de l'« éléphant », — et elles sont nombreuses, — avec un entrain fou et ne s'arrête de sourire que lorsque la salle s'éclaire.

Pour moi, ce qui m'a ravi, c'est cette traversée en compagnie d'officiers si bien habillés et de matelots si propres. Il faut vraiment être bête comme Puy-Pradal pour aller se salir les mains sur un bateau comme ça, où tout reluit comme un sou neuf. J'en ai frémi d'aise dans mon orgueil national.

Et puis, quand on voit des canons et des lance-torpilles de cette taille, on reste tout de même béant d'admiration, même si on pense que ça ne servira plus jamais à rien qu'à faire des manœuvres et à jeter de l'argent à l'eau.

Et ce commandant ? A-t-il assez de chic ! La séduc-

tion en cheveux gris. Je comprends qu'il tente de courir sa chance auprès d'une jeunesse comme Béatrice Puy-Pradal. J'en connais qui l'auraient préféré à l'enseigne, car il doit en savoir plus long que lui sur les choses du tendre. Il est vrai que celui-ci est de l'Opéra-Comique, ce qui doit être, auprès des jeunes filles, un atout de plus.

Mais j'en connais aussi qui lui auraient préféré le matelot Pinson, parce qu'il ressemble comme deux gouttes d'eau de mer à Maurice Chevalier...

Jedirai à tous mes amis d'aller voir *Coups de roulis*. Ils ne m'auront d'ailleurs pas attendu pour le faire. Tout le monde voudra voir Max Dearly, haut-commissaire de la marine.

« Coiffeur pour dames »

Le scénario n'a aucune prétention... sauf peut-être celle de nous amuser, et il faut avouer que Fernand Gravey y arrive fort bien. C'est lui qui, à vrai dire, sauve l'honneur du film, en crée le mouvement et le rend très agréable. Il y a du mérite et paye, comme on dit, « de sa personne ». Il est un M. Mario à gifler, ce qui explique assez bien pourquoi toutes les femmes en sont folles. Il est, de plus, l'illustration vivante du « Passe-moi la main dans les cheveux et dis-moi que tu m'aimes... ».

C'est là, en effet, un nouveau mal du siècle que celui qui jette les heureuses victimes de l'indéfrisable dans les bras de leurs bourreaux.

Mes voisins goûtaient assez ça. Laquelle n'a pas son petit Mario, Édouard, ou Jules, ou Étienne, incomparable dans l'art d'une mise en plis qui ne peut être opérée actuellement que par un artiste du plus haut mérite ?

Mais, pour tout, il y a la manière, et M. Mario l'a vraiment plus que tout autre. C'est pour cela que, parti de rien, il arrivera à la célébrité, comme Pasteur, comme Napoléon... comme Figaro. Il y arrivera, mais pour une période de courte durée, car par un stratagème et afin de le garder pour elle toute seule, sa femme le ramènera à la campagne, auprès des moutons qui avaient été ses premiers sujets d'expérience artistique et que son ambition lui avait fait quitter.

J'aime mieux mes moutons... ons... ons, même lorsqu'ils sont à roulettes.

Et c'est fini ! Et toutes les réflexions nous sont permises sur les caprices des femmes et la fantaisie de la mode. J'avoue que, pour ma part, il ne me serait pas très agréable de danser et de boire dans le salon de coiffure supermoderne que Mario a lancé aux Champs-Élysées, mais j'ai peut-être un cœur particulièrement fragile. Je ne puis supporter le mélange de l'extra-dry et du cosmétique, du porto et de l'eau de toilette.

Ce n'est qu'une question de goûts. Beaucoup sont moins dégoutés.

Pour ne pas l'être, je n'ai qu'à regarder les deux lévriers mélancoliques que Mario fait promener par un nègre au milieu des clientes. Mais, hélas ! eux aussi doivent être parfumés !

Quelle chance qu'en même temps que la synchroni-



... Ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants... Fernand Gravey et Mona Goya dirigés par R. Guissart dans le dénouement de « Coiffeur pour dames ».

sation nos savants n'aient pas trouvé le moyen de rendre les films odorants !...

« Émile et les détectives »

Décidément, les Allemands excellent à faire jouer des enfants et, après les gamines de *Mädchen in uniform*, voici les petits garçons de *Emil and die Detektive*.

Quels dons naturels chez tous ces petits, qui, m'assurent-on, n'ont jamais tourné !

Ils ont réalisé avec leur jeunesse et leur conviction un des films les plus originaux qu'il soit possible de rencontrer !

— Mais, qu'est-ce qui vous plaît là dedans ? me disait le soir un vieil ami qui ne veut pas aller voir « les films boches ».

— Ce qui me plaît, oh ! ce n'est pas seulement la signature d'un metteur en scène d'outre-Rhin. Dans un art aussi international que le cinéma, ça ne compte plus, cela. Ou plutôt, si, mais seulement pour nous stimuler et nous forcer à bien faire, à mieux faire.

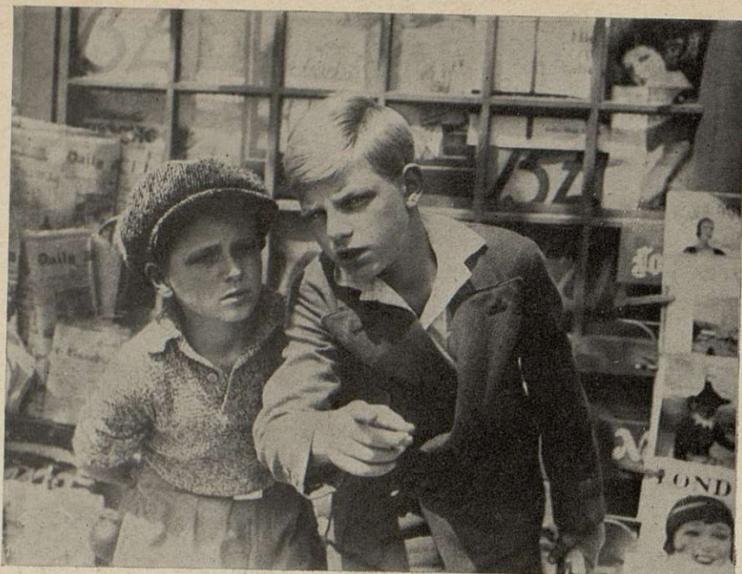
La guerre sur le terrain artistique, voilà de la bonne guerre.

— Alors, racontez-moi *Émile*...
— Le scénario tient en quelques lignes. *Émile*, un « moins de quinze ans », part de Neustadt pour Berlin afin de porter 140 marks à sa grand-mère, de la part de sa maman. Dans le train, un individu lui vole son argent, mais, réussissant à le pister et aidé bientôt de toute une bande de gosses berlinois, il parvient, après mille péripéties savoureuses, à le faire arrêter. C'était justement un cambrioleur et récidiviste dangereux, et *Émile* touchera une forte prime, qu'il partagera avec ses amis.

— C'est tout ?
— Oui, c'est tout, et, croyez-moi, c'est absolument charmant, parce que chaque petit garçon met tout son cœur dans son rôle. Un relief extraordinaire est donné à chacune de ces jeunes personnalités par la manière seule dont le physique de l'enfant nous est présenté. Jamais le génie du détail n'a été aussi poussé que dans



Jean Galland, le « Fantomas » dans le film du même nom.



Émile et Gustave « à la trompe » dans « Émile et les détectives », l'excellent film que l'on peut voir actuellement.

ce film, où rien n'est laissé au hasard et où tout cependant semble se dérouler de la façon la plus naturelle.

» Et ce compartiment de chemin de fer ! Si vous voyiez ça ! Oh ! évidemment, vous ne vous sentez pas en pays connu, et ces voyageurs n'ont pas l'air d'être nés dans l'Île-de-France... mais encore une fois quel relief ! Et la frayeur d'Émile lorsqu'il se trouve seul en face de cet homme en chapeau melon, à l'air énigmatique et féroce ! Et son cauchemar, et sa rencontre avec le « gosse à la trompe », la poursuite en auto, la nuit à l'hôtel et l'arrestation du voleur par cette centaine de petits... Non, je vous assure que je devrais vous parler de chaque scène si je voulais vous donner une idée exacte du film. Allez donc le voir...

— Vraiment ?

— Vraiment. Et vous n'y verrez ni adultère, ni baisers sur la bouche, ni coups de revolver, ni trafic de coco, ni dancing, ni vedette oxygénée.

— C'est vraiment si original que ça ?...

LE FAUTEUIL 48.

REVUE DE PRESSE

POUR UNE UNITÉ DE DIRECTION

M. H. André Legrand, dans *Comœdia*, signale « ledanger qui guette certains producteurs trop entichés des méthodes américaines, de « standardisation », de « rationalisation » et d'autres grands mots un peu vides qui ne sont pas des articles d'importation ».

Et, pour illustrer cette argumentation, il nous conte, d'après « l'un de nos plus spirituels écrivains qui a passé quelques mois à Hollywood », cette anecdote parodique sur la fabrication du scénario lui-même selon les procédés standards :

« Le directeur d'une firme de production réunit une dizaine d'auteurs et leur dit :

« Messieurs, nous allons tourner un grand film. J'ai une idée : *Raspoutine*. Vous allez composer le scénario tous ensemble.

« Très bien, dit l'un des auteurs, mais c'est bien fâcheux que Raspoutine soit un moine. Le public n'aime pas les ecclésiastiques à l'écran : à mon avis, il vaudrait mieux que ce ne soit pas un moine.

« Vous avez raison, mon cher confrère, réplique un autre, mais je ferai également une objection. Raspoutine avait de la barbe. C'est très antipathique à l'écran : ça donne l'air d'un vieux médecin français. Dans le film, il vaudrait mieux qu'il n'ait pas de barbe.

« Très judicieux, approuve un troisième, mais je ferai une remarque plus grave. Raspoutine assassine le tsar. C'est très déplaisant, et ça risque

de soulever des querelles politiques. Dans le film, il vaudrait mieux qu'il n'assassine pas le tsar.

« Je me rallie entièrement à vos opinions, ajoute un dernier, mais je ferai une ultime suggestion. L'histoire se passe en Russie. C'est un pays abominablement triste. Le public aime le soleil. Si nous pouvions transporter l'action un peu plus au Sud, ce serait infiniment désirable.

« Parfait, messieurs, conclut le producteur, je vois que vous me comprenez très bien. Nous allons tourner un Raspoutine qui ne sera pas moine, qui n'aura pas de barbe, qui ne tuera pas le tsar et qui ne vivra pas en Russie. Nous allons faire un film historique formidable, et nous allons gagner des millions de dollars. »

N'ÉGARONS PAS LE PUBLIC

Sur la publicité déformante faite autour de certains films récents, Jean Vidal écrit dans *L'Intransigeant* :

« Les producteurs et les exploitants commettent souvent d'étranges erreurs lorsqu'ils croient connaître le goût du public.

« Le public est impulsif et capricieux. Il se laisse guider par son instinct. S'il manifeste une prédilection particulière pour ce qui le distrait sans effort, il n'en conserve pas moins la faculté d'apprécier une œuvre de talent, de vibrer à de belles et nobles émotions, de s'intéresser aux grandes idées humaines et sociales. C'est pourquoi on a toujours tort d'user avec le public de basses séductions, alors qu'on peut lui plaire en lui montrant

des œuvres de goût ou en faisant appel à ses sentiments élevés. Certes, de petites opérettes insipides, des vaudevilles un peu lourds remportent parfois un succès injustifié, mais il est peu d'exemples d'œuvres de talent qui n'aient point reçu la faveur du public. »

Et Jean Vidal conclut très justement « que le but de la réclame, comme celui de la critique, doit être d'exalter les véritables qualités d'une œuvre ».

**

Dans *Le Film sonore*, Marcel Carné signale le même danger de cette « Publicité 1932... » :

« Depuis quelque temps, la publicité a pris un chemin peu recommandable. Spéculant sur le caractère équivoque du film, l'accusant, au besoin même le créant de toutes pièces ; jouant avec un titre à double sens, une situation, une interprétation, elle cherche à flatter les plus bas instincts du public, à réveiller l'éternel cochon qui sommeille au cœur de l'homme. »

ART ET MÉTIER

De Lucien Wahl, dans *L'Œuvre* : « Admirons le métier, mais, si un film nous oblige à penser, durant sa projection, qu'il est « bien fait », nous ne pouvons nous en réjouir très vivement. Sans doute, l'œuvre que nous aimerons avec ardeur demeurera toujours rare. Il nous la faut à la fois sincère et habile. Mais nous préférons un peu de maladresse à une science qui ne sert qu'à fabriquer un devoir. » P. P.

ÉCHOS ET INFORMATIONS

On annonce, on tourne, on prépare...

— *Mirages de Paris*. Réalisateur : Fédor Ozep. Interprètes : Roger Tréville, Jacqueline Francell, Alice Tissot, Colette Darfeuil, Gabriello, Morton, Maupi, Castel, Nestor Ariani.

— *Un Client de province*, interprété par Jean Galland, Hamilton, René Lacourt, Brocquin, Léon Larive, Marthe Mussine.

— *Embrassez-moi*. Réalisateur : Léon Mathot. Interprètes : Milton, Huguette ex-Duflos, Escande, Sinoël, Beauval.

— *Rouletabille Aviateur*, avec Roland Toutain et Léon Bélières.

— *Rocamboles*. Réalisateur : Gabriel Rosca. Interprètes : Rolla Norman, Jim Gérald, Maxudian, Georges Melchior, Kowosto, Ginette Gaubert, Régine Lutèce, Claudie Lombard, Tony Pary, Léva Ginely, Gil Clary.

— *Bal d'apaches*. Réalisateur : Jean Mamy. Interprètes : José Noguero, Lily Zevaco, Marc Dantzer, André Cerf (auteur du scénario).

— *Le Gamin de Paris*. Réalisateur : Gaston Roudès. Interprètes : Mauloy, Alibert, Pierre Arnac, Alice Tissot, Arielle, France Dhélia.

— *Austevitz 21-22*. Réalisateur : André Bay. Interprètes : Simone Héliard, Madeleine Guitty, Clothys, Dax, Champeaux, Micheline Bernard, Ginette Vincent, Barthus, Jean Gobet, Durafour, Rivers, Bazin, Lenoir, Bascom, Barro et Innocent.

— *La Fleur d'orange*. Réalisateur : Henry-Roussell. Interprètes : René Lefebvre, Simone Deguise, Marfa Dhervilly, José Noguero, Blanche Deneige, Miss Daisy, Hélène Robert, Thomas.

— *Plaisirs de Paris*. Réalisateur : Edmond-T. Gréville. Interprètes : Alice Tissot, Jean Dax, Monique Rolland, Olga Lord, Marcel Rallya, Raymond Blot, Renée Béryll, Jean de Sevin, Odette Talazac.

— *Une petite Bonne sérieuse*. Réalisateur : M^{me} Marguerite Viel et Richard Weisbach. Interprètes : Marguerite Moreno, Colette Darfeuil, Pizani, Kerly, Pierre Moreno.

— *La Nuit défendue*. Réalisateur : Pierre Colombier. Interprètes : Elvire Pospesco, René Lefebvre, Alerme.

— *Danton*. Réalisateur : André Roubaud. Interprètes : Jacques Grétillet, Dumesnil, Fouché, Berthier, Melrack, Thomy Bourdelle, Marguerite Weintenberg, Andrée Ducret, Simone Rouvière.

— *Maquillage*, adapté par Saint-Granier et Paul Schiller. Réalisateur : Karel Anton. Interprètes : Saint-Granier, Edith Mera, Rosine Deréan, Pauley, Simone Simon, Cahuzac, Micheline Bernard, Yvonne Louis.

— *Le Champion du régiment*. Réalisateur : Henri Wulschleger. Interprètes : Bach, Jacques Henley, André Rigaud, Montel, Georges Tréville, Josette Day.

— *Les Trois Mousquetaires*. Réalisateur : Henri Diamant-Berger. Interprètes : Armand Bernard, Jim Gérald, Blanche Montel.

— *Pour vivre heureux*. Réalisateur : René Cuissart. Interprètes : Suzet Mais, Yvonne Hébert, Simone Simon, Jeanine Liezer, Geneviève Dorlanne, Yvonne Louis, Micheline Bernard, Noël-Noël, Etchepare, Georges Cahuzac, Argentin, Sinoël, Lucien Brulé, Bossis, Fenonjois, Bazin, Lastry, de Livry.

— *Les Vignes du Seigneur*. Réalisateur : René Hervil. Interprètes : Victor Boucher, Simone Cerdan, Mady Berry, Jean Dax, Victor Garland.

Une glorieuse consécration.

1882 : Étienne Marey met au point son fusil photographique.

1892 : Émile Reynaud présente son théâtre optique.

1893 : Demeny révèle sa chronophotographie.

Enfin, le 13 février 1895, couronne-



(Photo Isabey.)

A gauche, le Rex qui sera bientôt terminé. A droite, son animateur M. Jacques Haïk.

ment des étapes glorieuses, brevet est pris pour le premier appareil de projection cinématographique, et un nom restera attaché à cette extraordinaire invention, celui de Louis Lumière.

Glorieuse découverte, et bien française, — on l'oublie trop souvent, — aussi importante que celle de Gutenberg.

N'est-ce point, en effet, Claude Bernard qui déclarait : « Je suis persuadé qu'un jour viendra où le physiologiste, le poète et le philosophe parleront la

Nos concours.

Dans notre numéro du 15 juillet, nous publierons la liste des lauréats du concours des « Curieux », et nous commencerons le concours des « Ombres chinoises ».

Petites nouvelles.

— Marcelle Chantal incarnera *Sapho* dans le film qui transposera à l'écran l'œuvre d'Alphonse Daudet.

— *Tartarin de Tarascon*, qui sera filmé sous la direction de Maurice Tourneur, aura pour interprète Raimu.

— *La Poupinière* sera bientôt portée à l'écran par la Paramount. Les principaux interprètes seront Meg Lemonnier, Françoise Rosay, Koval.

— *La Vénus du Collège*, réalisé par Julien Duvivier avec Marie Glory comme vedette, sera en outre interprété par vingt collégiens.

— Marcel L'Herbier va réaliser à l'écran *La Haine qui meurt*, de Blanchet, œuvre qui, l'on s'en souvient, obtint le prix du concours de la C. I. D. A. L. C.

— Coopéra-Film vient de s'assurer la collaboration d'André Bauge, Nicolas Rimsky, Armand Bernard, Mazelier, H. Goublier. Ses deux premiers films : *La Voix qui meurt* et *La Vie est belle*, sortiront dans le courant de septembre.

— Le prochain film de Charlie Chaplin

même langue et s'entendront tous. » Curieuse perspicacité... L'invention de Louis Lumière devait combler cet espoir...

Comment, dès lors, ne pas féliciter M. Jacques Haïk d'avoir pris l'initiative de rendre à Louis Lumière l'hommage resplendissant qu'il mérite, en lui dédiant sa nouvelle salle, le « Rex », qui ouvrira prochainement sur les boulevards.

Un établissement grandiose de 3.500 places !... Quel autre monument aurait pu mieux caractériser tout le respect et toute l'admiration que le monde doit manifester pour l'illustre savant français ?

s'intitulera *Le Bouffon*. Dans ce film, il jouera le rôle d'un sourd-muet.

— La Société Pathé-Natan se propose de tourner *Les Misérables*. Raymond Bernard sera le metteur en scène.

— M. Erich Radsack, M. Daubannay et son assistant René Petit poursuivent la synchronisation en français de la production Fox-Film *Transatlantic*. Les principaux rôles sont doublés par Henry Lévêque, Alfred Argus, R. Orban, Line Damancey, Geneviève Chevallier, Yvonne Rolland, Janine Borelli.

— Lilian Harvey est engagée par la Fox-Film ; elle quittera l'Allemagne pour se rendre en Amérique et sans doute épousera-t-elle, avant son départ, son habituel partenaire : Willy Fritsch.

— Clara Bow, Adolphe Menjou, Karen Morley, Irène Ware sont également engagés par la Fox. Clara Bow va tourner *Call her savage*, et Adolphe Menjou *Fancy Free*, avec Joan Marsh et Minna Gombell.

— Charles Burguet, qui vient de prendre la direction de la Star-Film, va porter à l'écran, pour inaugurer la production de cette nouvelle société, *Monsieur de Pourceaugnac*. Le metteur en scène sera Gaston Ravel, et le rôle de Pourceaugnac sera tenu par Armand Bernard.

LYNX.



Où les voyous de « Bal d'apaches » ont des valets de pied pour les servir.

Gaumont.

Vous avez certainement déjà vu un bal-musette, n'est-ce pas ? mais à coup sûr pas comme celui qui encombrait le studio G de Gaumont ces jours derniers, où l'on réalisait *Bal d'apaches*.

Dans le décor crème et bleu d'un salon bourgeois, lustres de cristal, trumeaux dorés et guirlandes multicolores, tournaient au commandement vingt couples de danseurs pour le moins singuliers.

Costumés en apaches d'opérette, gigolos à melon et filles à rubans calculaient de sévères entrechats sous les yeux amusés de l'opérateur Janvier, qui, pourtant, en a bien vu d'autres. Et José Noguero, rembourré aux épaules, aux biceps et aux pectoraux, faisait la cour qu'il sied à Lily Zévaco, belle ce jour-là comme il ne l'est permis qu'au cinéma.

— Ah! madame, madame... si vous pouviez savoir, comprendre à quel point... mon cœur... vos yeux... amour... toujours, etc...

Émue (bien sûr), mais pas encore consentante,

M^{me} de Brousseuil-Zévaco papillotait des yeux avec grâce, cependant que tournaient autour d'eux les invités du bal d'apaches.

— Parfait, dit Jean Mamy, réalisateur... bien que tout de même, à la réflexion, ce ne soit pas tout à fait ça. Alors, braves gens, encore une fois, s'il vous plaît.

Et les couples de tourner, et les opérateurs de moudre de la pellicule, et les amants de s'entre-regarder avec passion, délices et tout et tout. On apprend tous les jours au cinéma ; je ne savais pas que les voyous fussent si bien élevés, tellement obéissants et qu'ils eussent des valets de pied pour les servir. Passons.

— Passons au studio A, où, perché sur un praticable, André Rigaud, qui fait de si cocasses dessins, surveille du coin du viseur de son Debrise les ébats surprenants de Lerner et Marco.

Ces deux derniers, costumés en déménageurs, ou en cambrioleurs (de toute manière, il y a du dégât), réfléchissent à la fragilité de leur chance en général et à celle des statuette en particulier, car, à leurs pieds, une délicate figurine de Tanagra est réduite à l'état de détail.

— Hélas! qu'avons-nous fait, mon vieux, dit Lerner à Marco ? Qu'avons-nous fait ?

— Ce qu'ils ont fait, me dit Rigaud ? Eh bien! ils en sont à leur quatrième statuette. Vous ne pouvez imaginer à quel point ce Lerner (qui fut jongleur et acrobate) peut être maladroit ! Il n'arrive



Lily Zévaco et José Noguero saisis par l'objectif entre deux scènes de « Bal d'apaches ».

jamais à casser complètement les statues, c'est désespérant !

Voilà sans doute pourquoi, sous le praticable, il y a encore cinq ou six Tanagra, qui attendent leur tour... mais chut « le Singe qui parle » va parler...

Joinville.

A Joinville, Fédor Ozep, qui n'aime probablement pas se déplacer, ayant besoin d'un quartier de Paris, a fait reconstruire celui-ci au studio, et ce n'est pas mal imité du tout, c'est même très bien ; pour tout dire, c'est du André Andreïf. Alors... pour ceux qui ont vu le Londres de *L'Opéra de quat'sous* !...

Mais de *Mirages de Paris*, que tourne Fédor Ozep, on vous parle longuement dans ce même numéro.

Billancourt.

Ici, par contre, on paraît s'amuser fort. Le jeune Edmond-T. Gréville, qui a vingt-six ans et des knikers-bockers, dirige gravement une folle histoire d'amour : *Plaisirs de Paris*. Des girls, des girls et encore des girls tournent autour des clients du Dr Jean Dax, sans doute pour les « revigorer », car nous sommes ici dans une clinique genre... Voronoff.

Si bien que, tout ému par ce spectacle, le jeune téléphoniste de la maison, M. Prévot, raccroche une communication urgente, pour se livrer sur la jeune bonne, Yvonne Scheffer, à une... auscultation indiscreète (il n'est cependant pas docteur, celui-là !).



Yvonne Scheffer et Prévot dans « Plaisirs de Paris ».



Dans le coin de gauche, Henri Decoin, scénariste, surveille une prise de vues de « L'Hôtel des Étudiants ».

— Bas les pattes ! crie la petite bonne. En voilà un gros effronté !

Le « gros » effronté, qui fait dans les 50 kilogrammes, paraît horriblement vexé. Mais tous, Alice Tissot, Jean Dax, Monique Roland et Raymond Blot, se tordent joyeusement.

**

Tourjansky tourne *L'Hôtel des Étudiants* et prend son travail au sérieux. Ne doit-il pas faire boire du whisky-soda (très peu whisky, beaucoup soda) à Lisette Lauvin, et celle-ci ne veut rien savoir, du moins dans le film. Que ne l'offre-t-il à ses collaborateurs !...

Mais ne rions pas. L'aimable Henri Decoin roule un regard sévère. Christian Casadesus, acteur, insiste auprès de Lisette. Tourjansky s'impatiente.

— Boira, boira pas...

Cette fois, ça y est.

Bon appétit et à bientôt.

(Photos Gaston Paris.)

GASTON PARIS.

LES FILMS DU MOIS

L'Amour commande. — *Une Nuit au Paradis.* — *Mon Curé chez les Riches.* — *Monsieur Albert.* — *L'Auberge du père Jonas.* — *Vous serez ma femme.* — *No mans' land.* — *Un fils d'Amérique.* — *Le dernier Choc.* — *Une Nuit à l'hôtel.* — *L'Enfant du Miracle.*

L'AMOUR COMMANDE

Réalisation de GEZA DE BOLVARY.
Interprété par GUSTAV FRÉHLICH et DOLLY HAAS.

Ce film, à proprement parler, n'a pas de scénario ; ou plutôt il a un « prétexte de scénario ».

Dans une école de cadets, en Allemagne (de cadets officiers), une jeune fille aurait réussi, pendant trois ans, à passer pour... un jeune homme. Ce sont *Les Vingt-huit jours de Clairette*,



Gustav Fröhlich porte l'uniforme avec une aimable désinvolture dans « *L'Amour commande* ».

mais considérablement étirés ! Le jeune compositeur Scanagatti, que cela embête de porter le sabre et le képi, n'a guère réfléchi aux conséquences possibles, pour sa soeur, de semblable remplacement.

Finalement, le capitaine Lorenz, qui s'est aperçu de tout, remet les choses en ordre.

Un sujet de ce genre est forcément conventionnel ; mais, dans la manière de le traiter, quel prétexte à des

« types » bien amusants ! Le metteur en scène ne s'est point privé de tirer les ficelles de ces marionnettes ; et, d'autre part, il a fait appel à toutes les ressources, si *fatiguées* soient-elles, des farces de caserne : lit en bascule, cuvette dans les draps, etc., etc.

Rien de bien nouveau, penserez-vous, là dedans. Certes ! Mais la manière de traiter vaut mieux que ce que l'on traite, et nous devons avouer que la mise en scène de M. de Bolvary est d'une rare adresse. On rit, tout au long de ce film sans surprise, parce que toutes ces histoires sont vraiment drôles, fraîches, gaies, et se déroulent dans un cadre de sympathique jeunesse.

Ce film a été réalisé en « dubbing », ce qui ne veut pas dire, en l'occurrence, qu'il s'agisse d'un travail médiocre. Bien au contraire, l'adaptation des paroles françaises aux lèvres est ici parfaite. On a plaisir à le constater.

La musique, enfin, sans être difficile, est tout à fait « opérétique ». On la retient facilement ; elle vous caresse et apporte un appui de qualité à la trame cinématographique.

Gustav Fröhlich, remarquable acteur, dont la prestance fait ici merveille, joue sobre. Sa partenaire, est Dolly Haas, une inconnue (au moins pour nous), dont ces débuts laissent entrevoir toute la qualité. Dolly Haas mène la danse avec une spontanéité, un entrain, une force comique, une grâce en tous points dignes d'être signalés. Sa « classe » éclate à tous les yeux.

Le reste de l'interprétation, choisi avec beaucoup de soin comme toujours, nous révèle des inconnus aux belles possibilités photogéniques.

Excellent film, que tous les publics auront plaisir à voir et entendre.

UNE NUIT AU PARADIS

Réalisation de CARL LAMAC et PIERRE BILLON.

Interprété par ANNY ONDRA, PIZANI, NADINE PICARD, ROGNONI, MARCEL CARPENTIER, ODETTE TALAZAC.

Une de ces belles histoires féériques, comme on en raconte entre cousinettes, tout en tirant l'aiguille. Sujet éternel, inépuisable, toujours propre à verser dans les cœurs la plus magique illusion.

Jugez-en : pour éviter d'avoir treize personnes à table, une jeune Pari-

sienne chic prie Monique Béchue, un petit trottin qui venait livrer une robe, de faire la quatorzième. Seulement, nous sommes dans un monde riche et snob. Monique Béchue sera présentée sous le nom de M^{lle} Brenners, riche Américaine. A côté d'elle, à table, il y aura justement un milliardaire, Allain Harris, qui la trouvera tout de suite délicieuse.

Le joli repas se prolongera par différents séjours dans les boîtes de nuit les plus cotées de la capitale, et, naturellement, ce sera le Paradis pour la modeste ouvrière qui n'en a jamais tant vu, ni tant osé espérer.

Cependant, la merveilleuse soirée prend fin, et Monique redevient Monique... c'est-à-dire reprenait son carton à chapeau et ses courses. Mais Allain Harris, riche pour deux et conquis, l'épousera, à la grande joie des spectateurs émus.

Ce film est très joliment fait, très habilement réalisé, plein de trouvailles, de délicatesse et de charme. Le mouvement en est excellent et la mise en scène lumineuse. On ne devine pas l'effort.

Il est vrai qu'en tête le meneur de jeu n'est autre qu'Anny Ondra.

La pétulante Anny, — qui a un peu changé de genre, malgré tout, depuis ses débuts saxophonistes, — garde toute sa vivacité et tout son allant. Elle est comique... et reste jolie. Nous tenons en elle (ou plutôt l'Allemagne tient en elle) une vedette de haute qualité, qui se donne du mal pour plaire, mais y réussit pleinement.

Nadine Picard, brune piquante, se tire bien d'un rôle un peu dénué de relief ; Pizani est parfait. Quant au reste de la distribution, il ne mérite que des éloges. Nous ne les ménagerons point.

MON CURÉ CHEZ LES RICHES

Réalisation de DONATIEN.

Interprété par ALICE ROBERTE, JIM GÉRALD, JUVENET, ANDRÉ ROANNE.

Ce film, tiré du roman si connu de Clément Vautel, avait déjà été tourné en muet. Il vient de l'être en parlant, par les soins de Donatien. Cette histoire, toute pleine de gaieté bien française et d'esprit, se prête admirablement au découpage du cinéma, qui n'a qu'à puiser dans cette œuvre

truculente pour faire œuvre de vie populaire et puissante.

Nous ne ferons pas à nos lecteurs l'injure de leur raconter l'histoire de l'abbé Pellegrin, que la paix a sorti de sa tranchée, et qui a gardé la verdeur de propos des vrais poilus. Comment l'abbé se trouve amené à intervenir dans un cas d'adultère, comment il parvient à arranger les choses en détournant le séducteur, en l'aiguillant vers la jeune fille qui seule aurait dû l'intéresser, voilà ce que nous montre le film, où, à la fin, tout s'arrange pour le mieux dans le meilleur des mondes. *Happy end !*

Est-ce à dire que *Mon Curé chez les Riches* soit une grande production ? Pas précisément. On n'a rien négligé, cependant, pour obtenir ce résultat. D'où vient que le public n'est pas enthousiasmé comme il conviendrait qu'il le fût ?

A ceci, plusieurs raisons. La première ? que le metteur en scène, — on ne sait trop pourquoi, — a cru devoir mêler des tableaux crostillants à une action qui ne réclamait pas tant de déploiements de lingeries ou d'effets de dessous. Certes, Donatien s'est imaginé, ce faisant, suivre le goût du jour. Qu'il ait réussi... c'est autre chose !

Le dialogue n'est pas davantage encourageant ; par instants, il est d'une vulgarité regrettable.

Mais, ces réserves faites, nous devons dire que *Mon Curé chez les Riches* doit connaître certainement un bon succès dans les salles de quartier, où l'on ne demande qu'à rire largement, sans être aussi pointilleux que tout critique qui se respecte.

Un mot de l'interprétation. Jim Gérald, en abbé Pellegrin, fait preuve de son talent habituel, mais de toute évidence il est moins à son aise que dans certains films antérieurs.

Alice Roberte, dont l'élégance racée est d'une grande dame, se tire à merveille d'une création délicate. Elle a des robes magnifiques, qui la mettent congrûment en valeur. André Roanne, dans un rôle de jeune benêt, séducteur de province, a de la justesse et du sens comique. Juvenet est bien.

Mon Curé chez les Riches fait riche. Nouveau riche, même, de par ses décors et son atmosphère. Mais cela, c'est voulu.

MONSIEUR ALBERT

Réalisation de KAREL ANTON.

Interprété par NOËL-NOËL, BETTY STOCKFELD, BARON FILS, EDWIGE FEUILLÈRE.

De ce film, jadis tourné en muet par Adolphe Menjou et Kathryn Carver, Karel Anton a refait une version parlante qui ne manque pas de qualité. C'est une comédie, mais une comédie saine et alerte, traitée légèrement dans la formule des opérètes allemandes. « Théâtre filmé », diront certains. Évidemment, on peut noter quelques ralentissements de l'action ; mais, dans l'ensemble, c'est allègre, et d'une gaieté un peu féérique, qui ne manque pas de poésie.

Le sujet ? Le voici en quelques lignes. M. Albert est maître d'hô-

tel dans un palace parisien, où tout le monde l'estime pour ses rares qualités. Il s'éprend d'une Américaine, descendue à l'hôtel pour quelques jours, et qui doit aller aux sports d'hiver. Albert, amoureux fou, sollicite un congé, et file en Suisse, à la remorque de miss Betty.

L'AUBERGE DU PÈRE JONAS

Réalisation de HARRY PIEL.

Interprété par HARRY PIEL, ANNIE MARKHART, HILDE HILDEBRANT, FERDINAND HART.

Ce film, que l'acteur allemand Harry Piel a mis en scène, et dont il



Une scène de « *Monsieur Albert* ». Au centre, Noël-Noël, l'amusant maître d'hôtel amoureux ; à gauche, Baron fils.

Dans l'hôtel où il descend se trouve, incognito, sous le nom de M. Westerland, un monarque... très reconnaissable, qui accueille M. Albert presque comme un copain. Du coup, les actions de M. Albert connaissent une hausse magnifique dans l'esprit de la romanesque Betty.

Quand M. Albert se rend compte que Betty lui est attachée, il n'a d'autre ressource que de s'enfuir, épouvanté. Mais, comme tout s'arrange, dans les films plus que dans la vie, elle lui pardonnera et l'épousera. Moderne Ruy Blas !

L'interprétation est hors de pair avec Noël-Noël, qui sait faire alterner l'ironie et la sensibilité. C'est une excellente création à l'actif de cet artiste, dont les succès répétés ne font que confirmer la classe, et qui nous donnera encore d'autres preuves de son talent.

Miss Betty est incarnée par Betty Stockfeld, qui ne se contente pas d'être jolie fille, mais joue juste et semble suffisamment yankee pour le rôle. Baron fils (M. Westerland) est un roi incognito qui ne manque ni de bonne humeur, ni d'allure, quand il le faut. Edwige Feuillère, comtesse cosmopolite, qu'un amour imprévu et soudain veut à tout prix jeter dans les bras de M. Albert, fait preuve de drôlerie et de vivacité.

Ce film, agréablement composé, monté avec un soin louable, aura de quoi plaire à tous ceux qui l'iront voir.

est en même temps le protagoniste, a été accueilli avec faveur, sinon avec enthousiasme. Non point qu'il manque de qualité, ou que le sujet en lui-même n'en soit point original. Mais la vraisemblance est souvent battue en brèche, et il est difficile de se passionner, en raison même d'un scénario étrange. L'histoire se résume à un fait divers : un champion de boxe a perdu la mémoire, et ce avant un grand combat dont dépend — naturellement — tout son avenir. Désespoir du manager. Mais, juste le jour de la « royale bataille », notre pugiliste retrouve, pour vaincre, toutes ses qualités.

Harry Piel fait de son mieux pour galvaniser le rôle. Il y réussit, ce qui est un hommage bien dû à son talent réel et sobre.

Annie Markhart, Hilde Hildebrant, Ferdinand Hart défendent de leur mieux des créations accessoires. Mais il a manqué, dans tout cela, on ne sait quelle flamme, pour faire de *L'Auberge du Père Jonas*, en place d'un film bien composé, une œuvre captivante et exceptionnelle.

VOUS SEREZ MA FEMME

Réalisation de SERGE DE POLIGNY.

Interprété par ALICE FIELD, ROGER TRÉVILLE, LUCIEN BAROUX.

Sur un thème de Louis Verneuil, *Vous serez ma femme* est le premier

grand film réalisé sur les « sets » allemands par le jeune Serge de Poligny.

L'histoire est assez curieuse. La voici : Alice Ménard est l'épouse d'un quadragénaire assez vadrouilleur, qui l'abandonne trop : on sait combien c'est dangereux.

Un soir, Alice fait la connaissance d'un jeune homme admirablement distingué et gentil, qui lui affirme « qu'elle deviendra sa femme ». Elle n'en fait que rire.

Le jeune homme, usant d'un subterfuge qui ressemble fort, d'ailleurs, à un chantage, réussit à se faire engager par Ménard comme secrétaire particulier.

Le voici dans la place ; il continue, avec une patience rare, ses travaux d'approche.

L'histoire, alors, devient plus embrouillée. Ménard achète cinq mille francs le droit d'éloigner son secrétaire d'Alice, au moment où il doit partir dans le Midi. Vexée, Alice part aussi. Enfin ils se retrouvent tous au bord de la Grande Bleue, et Alice, divorçant, sera de fait la femme de l'audacieux secrétaire.

Sur ce thème fertile en péripéties et en épisodes, Serge de Poligny a accumulé les détails de son invention, tout cela traité avec goût, avec mesure, avec précision. Cette production fait honneur au jeune metteur en scène comme à ses interprètes. Ainsi que dans la plupart des productions d'outre-Rhin, au demeurant, le souci du détail, le soin des décors, le choix des angles attestent une longue préparation, une méritoire patience.

Alice Field, dans un beau rôle il est vrai, atteste tous ses dons.

Après d'elle, Roger Tréville, qui est un comédien, on le sait, des plus experts, trouve parfois le moyen de s'avérer un peu crispant. Il est séduisant, mais un tantinet précieux. Il est vrai que ce n'est point pour lui nuire dans l'esprit de certaines spectatrices.

Lucien Baroux, que les studios d'outre-Rhin semblent s'être définitivement acquis, fait preuve d'une sûreté, d'une autorité dans le comique qui sont le fait d'une incontestable vedette. On peut mettre Lucien Baroux à toutes les sauces : il s'en tire toujours.

NO MAN'S LAND

Réalisation de VICTOR TRIVAS.
Interprété par GEORGES PÉCLET, ERNST BUSH, HUGH STEPHEN DOUGLAS, SOKOLOFF, DOUGLAS.

Un film de guerre ? Encore ? Non ! un film contre la guerre. Le premier peut-être. A coup sûr, celui qui le mieux nous montre non l'horreur, ni la hideur, mais l'imbécillité. Chacun des cinq hommes de nationalités différentes que le hasard a réunis dans un abri hait la guerre et est prêt à devenir l'ami de celui qu'il voudrait tuer auparavant ; ils pensent et disent les mêmes choses, mais ne se comprennent pas. Une bagarre entre eux se déclencherait vite si l'un, polylotte, ne leur prouvait qu'avec des

mots différents ils expriment les mêmes choses... et la concorde règne dans l'abri. Ils s'entraident et soignent de leur mieux celui qui, sourd-muet et sans uniforme, n'est plus qu'un homme, un homme qui souffre, un frère... Mais leur abri est découvert. C'est un *No man's land*, endroit où tout homme est un ennemi, et les artilleries des différentes armées concentrent leur feu sur ces hommes, dont un au moins est pourtant de leur pays.

Un beau film, un noble film qui pourrait faire beaucoup pour la paix... s'il était montré à ceux à qui il est destiné. Il ne prêchera en France, nous en sommes persuadés, que des convertis, mais, comme nous serions heureux de le savoir affiché et acclamé en Prusse Orientale ou en Poméranie !

Un beau film, avec quelques longueurs au début, mais magistralement interprété. Georges Péclet joue le Français avec adresse ; Ernst Bush, l'Allemand et Hugh Stephen Douglas, l'Anglais avec sincérité ; Douglas, le Nègre, avec un entrain et un talent rares ; quant à Sokoloff, il est le Juif sourd-muet et dont on ignore la nationalité avec une vérité et une sensibilité bouleversantes.

Il nous faut aussi signaler la musique absolument remarquable d'Eisler, qui souligne et accompagne l'action bien mieux que ne le feraient les plus longues tirades.

UN FILS D'AMÉRIQUE

Réalisation de CARMINE GALLONE.
Interprété par ANNABELLA, PRÉJEAN, GASTON DUBOSC, KERNY, JEANNE LORY, SIMONE SIMON, GUY SLOUX.

Tiré d'une pièce de théâtre qui connut jadis les plus grands, les plus mérités succès, ce *Fils d'Amérique* a



Albert Préjean, plus que jamais sympathique dans « Un fils d'Amérique ».

pour pères spirituels M. Marcel Gerbidon et M. Pierre Weber. L'adaptation au cinéma en fut faite par Gilles et Serge Weber, fils respectueux de

l'œuvre paternelle dans toute la mesure où elle se conciliait avec les nécessités du septième art.

Il n'y a à proprement parler pas d'histoire, et qui, au surplus, ne la connaît ?

Un soir, à la porte d'un asile de nuit, un jeune miséreux, mourant de faim, est « cueilli », non par la police, mais par des gens qui lui veulent beaucoup de bien. Il s'agira de jouer dans une famille le rôle d'un fils qui est mort en Amérique, ce que personne ne sait.

La perspective d'une vie agréable, d'une vie heureuse, tente le vagabond ; il se laisse faire et s'acquitte à la perfection — tout d'abord — de ce rôle. Mais cette imposture, peu à peu, par le jeu des circonstances, devient pénible au jeune homme, qui ne manque ni de cœur ni de volonté.

Plus les gens, autour de lui, se sont attachés à lui et l'aiment, plus cette situation lui paraît pénible entre toutes. Naturellement il faut que cela casse, d'une façon ou d'une autre ; mais l'explosion, — si j'ose dire, — de la vérité ne compromettra pas tout à fait un bonheur si difficilement édifié.

Il y a dans ce film, mis en scène par Carmine Gallone avec le goût qu'on lui connaît, de fort jolies choses.

Notamment des scènes muettes, ou des « paysages accompagnés de chant », qui sont un vrai régal pour les yeux ou les oreilles. Enfin, on a compris que le parlant devait se modérer dans ses expansions. Ce n'est vraiment pas trop tôt !

L'interprétation, toute de choix, est excellente. Annabella ? Pourquoi vanter une fois de plus sa sensibilité, son charme, sa joliesse, et cette grâce naturelle qui émane d'elle ? Toutes ces qualités sont siennes ; elle est une fleur vivante et heureuse.

Préjean a toujours cette sobre solidité qui est l'un de ses charmes. Le moins d'effets possibles, mais une sympathie naturelle, émanant de tous les gestes, de tous les sourires. Il plaît.

Gaston Dubosc débute à l'écran dans ce film. Il peut se féliciter du résultat obtenu. Il est aisé, simple et adroit. Kerny, Jeanne Lory se font remarquer par leur jeu, tout en nuances et bien observé. Mais il nous faut réserver un éloge tout spécial au tandem Simone Simon-Guy Sloux, dont la création tout empreinte d'alacrité vraie, est à retenir.

LE DERNIER CHOC

Réalisation de J. DE BARONCELLI.
Interprété par JEAN MURAT, DANIELÉ PAROLA, VANAH YAMI, ANCELIN, ARNAUDY

Spécialiste de la mer, J. de Baroncelli nous a donné encore un film maritime. Faut-il s'en plaindre ? Non. La casquette et la veste de yachtman vont si bien à Jean Murat.

L'histoire, qui s'apparente un tout petit peu à celle de *Désespéré*, est adroitement conçue. Oyez plutôt :

M. Colbec, Marseillais, capitaine de navire, a l'impression que sa femme le trompe avec un nommé Lucien

Monnier, ami d'enfance. Horrible supposition, mais si souvent trop naturelle !

L'épouse fidèle, mais soupçonnée, décide de partir en voyage avec ledit Monnier et la sœur de celui-ci. (Drôle d'idée, mais enfin...)

Le bateau sur lequel s'embarque la pseudo M^{me} Monnier n'est autre, par suite d'une décision de la Compagnie Maritime, que celui du capitaine Colbec.

En mer, le pauvre bougre de mari croit avoir la preuve de son malheur complet...

Dans la brume, un autre bateau aborde le cargo, et Colbec reste le dernier à son bord, comme il se doit lorsque le péril de mer est là.

Face à cette éventualité, sa femme décide de mourir avec lui et refuse de gagner le canot de sauvetage.

Du coup, les yeux du capitaine sont dessillés, il ouvre les bras, pardonne... et reçoit un mât sur la tête. Coup de bambou, oserions-nous dire. Tout s'arrange, finalement.

Cette histoire est un peu théâtre. Du coup, elle est prétextée à plus de paroles que de gestes. Mais il y a de belles choses de mer.

Jean Murat est naturel, fort et simple. Comment ne pas goûter cette sobriété, en même temps que la puissance qui émane de ses larges épaules, de son regard clair ?

Après de lui, Danièle Parola, aux belles blondeurs, joue avec conscience, mais sans attester de grande émotion. Il est vrai que ce rôle de femme soupçonnée injustement !... M^{me} Vanah Yami, M. Ancelin sont très bons, de même qu'Arnaudy, qui s'affranchit un peu des effets du théâtre et marche dans la bonne voie où l'on ne saurait trop l'encourager.

UNE NUIT A L'HOTEL

Réalisation de LÉO MITTLER.
Interprété par MARCELLE ROMÉE, JEAN PÉRIER, MAURICE LAGRENÉE, WILLY ROZIER, BETTY STOCKFELD, MAGDELAINE BÉRUBET.

Voici un film étrange, hardi, d'une formule un peu allemande. *Street Scene* (adapté par Francis Carco sous le titre de *La Rue*) et *Grand Hôtel*, de Vicki Baum, l'ont peut-être inspiré dans son scénario.

On dirait d'une histoire trouble, avec ce titre. Il n'en est rien. Simple, comme si quelque Asmodée avait le pouvoir de soulever les toits des maisons ou de faire se volatiliser les portes des chambres, nous voici soudain dans l'atmosphère d'un palace. Où cela ? Quelque part, sur la Côte d'Azur ou d'Émeraude.

Cette foule, — car il y a beaucoup de personnages, — se livre avant toutes choses au jeu périlleux de l'amour. D'où quatre ou cinq actions simultanées, difficiles à raconter. En effet,

les situations, ici, s'enchevêtrent et se compliquent suivant des lois étranges, qui sont celles du bon plaisir et du hasard. C'est très « vrai » dans le découpage ; et, pour le spectateur, cela a quelque chose d'un peu



Marcelle Romée, qui se révèle très émouvante dans « Une Nuit à l'hôtel ».

artificiel, parce que tant d'âmes à nu ont de quoi surprendre notre sensibilité.

L'interprétation ? Elle a pour chef de file Marcelle Romée, émouvante à souhait dans un rôle d'amante délaissée ; Jean Périer, juste et fort en colonel retraité ; Betty Stockfeld, qui marque une nature aux possibilités assez étendues ; Yvonne Hébart et Lise Jaux, adroites.

Chez les hommes, Lagrenée et Willy Rozier, malgré leur très louable effort, me semblent moins dans le ton. Pourquoi ? Je ne le saurais dire exactement.

Ce sujet philosophique sera peut-être difficile à faire accepter à un public franchement populaire. Est-ce à dire que Léo Mitler doive être blâmé d'avoir tenté pareil effort ? Nullement. Un novateur aussi hardi et consciencieux que celui-là mérite toujours d'être encouragé... et applaudi.

L'ENFANT DU MIRACLE

Réalisation de D.-B. MAURICE.
Interprété par ARMAND BERNARD, MARCEL VALLÉE, HENRI MARCHAND, BLANCHE MONTEL, NADINE PICARD, MARTHE MUSSINE.

D'une pièce de théâtre connue, — archi-connue, même, — on a tiré, une fois de plus, un film. Un film, d'ailleurs fort bien fait, d'une facture agréable et d'un sujet cocasse entre tous. Mise en scène soignée, parfois luxueuse, d'un homme qui connaît

évidemment à fond son métier et sait user des artifices les plus modernes du cinéma. De plus, dans un sujet un peu difficile à traiter et qui avait avec la grivoiserie la plus appuyée des rapports immédiats, il faut louer le réalisateur d'avoir su éviter l'écueil et jouer franc jeu.

Voici l'argument :

La veuve d'Ernest Moulurey, grand couturier millionnaire, n'entrera en possession de la fortune de son mari que si l'on retrouve certain testament égaré. Sans cela, la totalité de son immense fortune ira à la ville natale du défunt.

Directement intéressés, les édiles de la petite cité délèguent auprès de M^{me} Moulurey un gardien féroce, un curateur au ventre, car ils craignent la naissance d'un enfant posthume, enfant que le sieur Croche, homme d'affaires de M^{me} Moulurey, pousse celle-ci à se faire « confectionner » au plus vite.

M^{me} Moulurey ne demande pas mieux que de commettre « le petit écart ». En effet, elle est amoureuse. Un match terrible s'engage entre elle, le curateur au ventre et l'homme aimé, match dont l'enjeu est, — évidemment, — le moutard à venir. On devine quel prétexte à plaisantes péripéties peut constituer ce « hallali d'amour ».

Le curateur au ventre fait bien son métier ; les candidats à la paternité-maternité en sont pour leurs frais, quand, *deus ex machina*, la vérité éclate, sous la forme d'un vase que l'on renverse. Dans le socle, le testament égaré... C'est d'un effet vieux comme le monde.

Naturellement, les fiancés pourront se marier, être heureux, avoir beaucoup d'enfants ; le curateur n'a qu'à se retirer et la ville natale... qu'à chercher de l'argent ailleurs.

Passons à l'interprétation. Blanche Montel, toujours fine comédienne, fait dans ce film une très bonne création. Jeu délié, souple, toujours intelligent, variété des effets, sobriété dans la fantaisie. C'est un excellent retour à l'écran.

Armand Bernard, dans le rôle du curateur, est comique à souhait. Il a, de plus, le mérite de ne pas sombrer dans la grosse charge et d'éviter avec une belle conscience professionnelle le risque que je soulignais tout à l'heure. Marcel Vallée est un Croche étourdissant de brio et d'autorité. Cet architecte-homme d'affaires ne pouvait être mieux campé.

Henri Marchand, fiancé que le désir tourmente, est tout à fait amusant, et son naturel reste toujours de bon aloi. Kerny, en notaire, est remarquable. Nadine Picard, Marthe Mussine, Marguerite Guéreau sont parfaites à des titres divers.

Un film bien commercial, appelé à plaire à tous les publics.

C.-A. GONNET.

" CINÉ-MAGAZINE "

EN PROVINCE ET A L'ÉTRANGER

LYON

Le Rosier de Madame Husson, bien qu'interdit par une ligue lyonnaise, poursuit une brillante carrière à Lyon. Nous vîmes, en outre, *Les cinq Gentlemen maudits*, *La Femme en Homme*, *Nicole et sa Vertu*, *Le Poignard malais*, *Les As du turf*, *Papa sans le savoir*, *Le Marchand de sables* et *Siroco*.

Une mention spéciale au Procès de Mary Dugan.

MAURICE BRUNIER.

AFRIQUE DU NORD

Continuant son programme de réalisation de films anti-tuberculeux demandés par le gouvernement général de l'Algérie, M. Jean Touraine-Brézillon a tourné,



Serge de Poligny, scénario en mains, dirige Roger Trévillat dans une scène de « Vous serez ma femme ».

féminine. On n'a pas encore trouvé l'artiste qui interprétera la principale figure masculine de cette aventure algérienne.

— Le célèbre Henry Garat débarquera à Alger en novembre prochain. Il donnera, sur l'une de nos grandes scènes, une série de représentations. On parle d'une opérette à grand succès qui serait montée.

— L'été arrivant à grands pas, les directeurs de salles font néanmoins tous leurs efforts pour attirer le public. En plus des habituelles reprises de films à succès et réductions des prix des places, nous avons quand même d'intéressantes nouveautés. Parmi celles-ci, nous citons : *Avec l'Assurance*, *Pour un Sou d'amour*, *Le Bal*, *Les cinq Gentlemen maudits*, *Le dernier Choc*, *Terre sans femmes*, *Tumultes*, *Le Père célibataire*, *Sous les Verrous*, *Romance*, *Les Frères*

Parry (les autres interprètes sont des amateurs).

— *Un Rêve blond*. Réalisateur : Erich Pommer. Interprètes : Lilian Harvey, Willy Fritsch, Willy Forst et Paul Hörbiger.

— *La belle Aventure*. Réalisateur : Reinhold Schunzel. Interprètes pour la version allemande : Kate de Nagy, Wolf Albach-Retty, Otto Wallburg, Ida Wust, Alfred Abel, Adèle Sandrock, Oskar Sima, Hilde Hildebrandt, Lydia Pollmann, Julius Falkenstein, Gertrud Wolle et Heinz Gordon. La version française est interprétée par : Kate de Nagy, Daniel Lecourtois, Marie Laure, Paule Andral, Jeanne Prévost, Arletty, Michèle Alfa, Marguerite Templey, Fleury, Jean Périer, Maurice, Paul Olivier, Le Gallo, Callamand, Goupil, Deneubourg, Lucien Baroux.

— Fritz Lang va réaliser trois versions du *Docteur Mabuse*.

— Au début de juillet, commenceront les prises de vues d'un film policier se déroulant dans les milieux du cirque et dans lequel les Fratellini auront les principaux rôles. *L'Affaire Fratellini* sera mis en scène par Friedrich Zelnik.

AMÉRIQUE

Quelques nouveaux films :

— *Love me to night*. Réalisateur : Rouben Mamoulian. Interprètes : Jeanette Mac Donald, Chevalier, Myrna Loy, Charlie Ruggles, Charles E. Butterworth, C. Aubrey Smith, Blanche Frederici, Ethel Griffies, Robert Greig, Frances Moffett.

— *Les Frères Karamazoff*. Réalisateur : King Vidor. Interprètes : Ronald Colman, Anna Sten.

— *Rain (Pluie)*. Réalisateur : Lewis Milestone. Interprètes : Joan Crawford et Walter Huston.

— Le prochain film de Harold Lloyd s'intitulera *Movie Crazy (Fanatique du Cinéma)*. La distribution comprendra : Spencer Charters, Arthur Hovsman, Robert Mac Wade, Louise Closser, Hale, K. Thompson et Eddie Fetherstone.

— *Universal* va tourner *Nana*. — *A Successful Calamity* est interprété par George Arliss, Mary Astor, Evelyn Knapp, Grant Mitchell, David Torrence, William Janney et Hardie Albright.

— *The Truth about Hollywood* sera le prochain film de Constance Bennett, qui sera entourée de Gregory Ratoff, Lowell Sherman, Neil Hamilton.

— *The eighth Wonder* sera réalisé d'après le dernier scénario d'Edgar Wallace par Merian C. Cooper avec pour principaux interprètes : Joel Mac Crea et Fay Wray.

— *Le Robinson Crusoe des Mers du Sud* est le titre du film que Douglas Fairbanks vient de réaliser.

ANGLETERRE

De très grands bouleversements agitent en ce moment le monde du spectacle en Angleterre : la *variety*, — ce qu'en France nous appelons music-hall, — connaît une sorte de renaissance, aux dépens du cinéma ; le London Pavilion, dans Piccadilly-Circus, revient à ce genre de spectacle après s'être consacré pendant plusieurs années au film ; — le Dominion dans Oxford Street, qui avait combiné la *variety* avec le *talkie*, abandonne ce dernier et se con-

sacre au théâtre. Par contre, imitant l'exemple du théâtre Pigalle de Paris, le plus moderne théâtre de Londres, le Cambridge, laisse dormir ses machineries ultra-modernes et devient cinéma d'exclusivités, sous la même direction que l'Academy, — les « Ursulines » de Londres, — et fait son ouverture avec *M*, de Fritz Lang.

Des changements non moins importants sont à noter du côté de la production : Paramount interrompt, pour une période indéterminée, sa production de films anglais ; la nouvelle organisation de Bristish International, sous la supervision d'Alfred Hitchcock, ne fait guère que commencer à fonctionner. Dans leurs studios d'Elstree, on tourne les intérieurs de *Fires of Fate*, d'après le roman de Conan Doyle (les extérieurs ont été filmés en Égypte) et ceux de *Tombouctou*, dont la majeure partie a été filmée par Walter Summers au Soudan ; Lupino Lane termine une opérette, *The Maid of the Mountains*, et on annonce que Miss Auriol Lee, bien connue pour les pièces qu'elle a produites dans le West End, va maintenant diriger un film pour B. I. P.

Gloria Swanson, qui séjourne en Angleterre depuis quelques mois, a annoncé son intention de tourner désormais ici. Un film intitulé *Entente parfaite*, dont elle est la vedette, est commencé à Ealing. Rooland V. Lee dirige. Léontine Sagan, qui fit *Jeunes filles en uniforme* (un succès sans précédent pour l'Academy Cinema), réalise également un nouveau film à Londres. Alexandre Korda, qui a fondé une nouvelle compagnie, la London Films Co, tourne *Wedding Rehearsal (Répétition de mariage)* à Wembley, avec Lady Tree (qui fit ses débuts à l'écran l'an dernier à l'âge de soixante-sept ans), et, à Elstree, Harry Lachman dirige *Insulte*, qui

se déroule au Maroc, à la Légion. Gaumont-British ont ouvert, à Shepherd's Bush, un nouveau studio, où seront tournés quarante films par an. Esther Ralston va y jouer dans *Rome Express*, et, entre autres, William Thiele y réalisera une version anglaise de *La Chauve-Souris*, l'opérette célèbre.

J.-ROGER SAUVÉ.

SYRIE ET LIBAN

Avant de commencer cet article sur le mouvement cinématographique en Syrie et au Liban, je me permets de donner ci-après aux lecteurs de *Ciné-Magazine* un aperçu général, tant sur les différentes installations sonores que sur le commerce du film parlant en ces pays.

J'espère que ces renseignements donneront tant aux producteurs français qu'étrangers une juste idée de l'importance de ce commerce dans les pays sous mandat français.

La Syrie et le Liban compris dans la zone Égypte-Palestine et Syrie-Liban, pour ce qui concerne, bien entendu, le commerce du film parlant, ne possédaient aucune agence de films il y a plus de quatre ans.

Les sociétés tant indépendantes que dépendantes des grands producteurs mondiaux siégeaient en Égypte. Le marché du film ne pouvait avoir lieu qu'en ce pays et, par conséquent, les exploitants, tant Syriens, Libanais que Palestiniens, étaient obligés de se rendre en ce même pays pour traiter leurs affaires.

Heureusement, le film parlant a transformé ce genre de centralisation en amenant les distributeurs égyptiens à créer sur la place de Beyrouth, capitale du Liban, des sous-agences, se mettant à la disposition des exploitants, tant Libanais que Syriens, pour tout ce qui concerne leur commerce.

Distributeurs. — Actuellement on peut trouver, installées à Beyrouth, les sous-agences suivantes : G. F. F. A. ; directeur Nicolas Mamari ; Paramount : directeur A. Goldenthal ; Fox-Film : directeur Michel L. Amm ; Braunberger-Richebé : directeur Georges Mamari ; Vandal et Delac : directeur Albert Harari ; Metro Goldwyn Mayer : directeur Isaac Molho.

La G. F. F. A., qui, avec Western Electric, atteint le plus grand chiffre d'installations sonores, et où elle envisage plusieurs installations grâce à l'activité de son directeur général d'Égypte, M. René Tabouret, a doté sa sous-agence de Beyrouth d'un technicien chargé de l'entretien des appareils G. F. F. A. et d'un magasin d'accessoires cinématographiques.

Installations. — Jusqu'à présent, le nombre des cinémas équipés avec des appareils sonores se présente comme suit :

Beyrouth : 3 cinémas équipés avec des appareils Western ; 2 cinémas équipés avec des appareils G. F. F. A.

Tripoli : 1 cinéma équipé avec des appareils G. F. F. A.

Damas : 1 cinéma équipé avec des appareils G. F. F. A. ; 1 cinéma équipé avec des appareils Western ; 1 cinéma équipé avec des appareils Kinoton.

Alep : 1 cinéma équipé avec des appareils G. F. F. A. ; 1 cinéma équipé avec des appareils Western.

Films. — Dès le début du film parlant, la Syrie et le Liban, où se parle en grande majorité le français, ont manifesté le plus chaleureux accueil aux films parlants français.

En effet, sur les cent films qui ont passé cette saison, on peut compter deux films parlants anglais et quatre-vingt-dix-huit français.

(A suivre.) GEORGES MAMARI.

ÉCLAIR-JOURNAL

actualités
sonores et muettes

transféré

9, rue Lincoln

Métro : Marbeuf ou George V
Adresse télégraphique :
Actuaciné - Paris
Téléphone : Balzac 58-95
— et la suite —

vient de paraître

ÉCLAIR-REVUE

COLLECTION COLLECTION
"L'EMPREINTE"
les meilleurs romans
policiers
traduits de l'anglais.

L'EMPREINTE

Déjà parus :

LA ROSE NOIRE
par Paul Mac GUIRE

LE MEURTRE DU CONSEILLER
par Henry WADE

LE CADRAN DE LA MORT
par Rufees KING

A paraître prochainement :

UN POLICIER CHINOIS
par Earl Derr BIGGERS

LE COCKTAIL TRAGIQUE
par Henry WADE

Le volume : 5 francs

De beaux livres de 256 pages, format courant, couverture originale photographique en couleurs.

Éditions de la Nouvelle Revue Critique
16, rue José-Maria-de-Heredia, Paris-7^e

COURRIER DES LECTEURS

Tout lecteur, abonné ou non, désirant un renseignement quelconque sur un sujet cinématographique : technique, artistique, documentaire ou commercial, est prié d'adresser directement sa demande à IRIS. Prière de limiter à trois le nombre des questions. Les lettres parvenues avant le 15 du mois trouveront leur réponse au prochain numéro.

DERNIERS ABONNEMENTS RECUS :

M. Nifenecker (Castelsarrasin); M. René Weill (Mulhouse); Colonel Gholam Hossein Soroud (Téhéran); Agencia Cinematografica H. da Costa (Lisbonne); M. le chef de Bataillon Rouveret (Bastia); M^{me} Peyron (Cochinchine); Régis-Flm Atlas et Heskin (Bucarest); Orphelinat de l'Enseignement secondaire (Grenoble); M. H. da Costa (Paris); M. G. Fontaine (Orbec); M. Goldschmidt (Paris); M. Foulon (Lille); M^{lle} Jacqueline (Bruxelles); M. Bollée (Saint-Nazaire); M. Clairval (Saint-Cloud); M^{lle} Gaby (Tours); M. Jean Miot (Paris); M. Henri Mirahil (Amiens); M^{me} Jeanne Raffi (Menton); M^{lle} Germaine Pavil (Paris); M. Pautard (Reims); M. Marc Astaix (Paris).

Désirant Marlène. — Au moins vous ne dissimulez pas vos impressions ! Ne trouvez-vous pas votre franchise un peu brutale ? Sans doute est-ce pour entendre la voix de votre idole que vous me demandez ces renseignements. Il faut lire : Polydor pour Pol.; Columbia pour C.; Gramophone pour Gr.; Odéon pour O.; Pathé pour P.; Decca pour D.

Deux admirateurs de Lillian. — 1^o Soyez satisfaits, nous rétablissons la rubrique « Pour correspondre avec », afin de vous être agréables ainsi qu'à bon nombre de

lecteurs. — 2^o Il n'y a pas de raison pour que Danièle Darrieux vous refuse sa photographie. Écrivez-lui c/o Films Haik, service de la publicité, 40, rue du Colisée, en vous recommandant de *Ciné-Magazine*.

Jadore M. L. — On désire, on admire, vous adorez ! Quelle crise traverse donc les fervents du cinéma ? Faut-il réellement croire à l'influence du printemps

L'IODHYRINE de D'ESCHAMP FAIT MAIGRIR

Sans nuire à la Santé
Boîte de 60 CACHETS-PILULAIRES; 19 fr. 40
LALEUF, 20, Rue du Laos, PARIS (XV).

sur les cœurs de nos lecteurs ! — 1^o On dit d'un film qu'il est 100 p. 100 parlant quand, de la première à la dernière image, les acteurs parlent. Effroyable formule ! Changez le pourcentage et vous aurez la définition d'un 50 p. 100 ou 10 p. 100 parlant. — 2^o Je ne pense pas que Meg Lemonnier ait plus des vingt-deux ans qu'elle paraît. Les aurait-elle et le saurais-je que je ne lui ferais pas la peine de vous le dire. Je serais moins gêné en ce qui concerne Bach, qui doit avoir moins de quatterie... si je possédais un renseignement exact. Quant à Huguette ex-Duflos, ne paraît-elle pas plus jeune que jamais, et cela ne vous suffit-il pas ? — 3^o *Une petite Femme dans le train* vient seulement d'être terminée et est en cours de montage. Il vous faudra certainement attendre septembre avant que de pouvoir applaudir dans ce film la charmante Meg.

Jemmy M.... — 1^o Je suis très mal placé pour juger, d'Henry Garat ou de Roland Toutain, quel est celui qui possède le plus d'attraits physiques. Les jeunes filles de votre entourage seraient infiniment plus aptes que moi pour résoudre cette grave question. Des goûts et des couleurs on ne peut discuter, et du moment que vous me dites que votre opinion est déjà faite... Il est évident qu'Henry Garat a les traits plus réguliers que Toutain, mais comme ce dernier est sympathique et semble bon garçon... — 2^o Roland Toutain, 29, rue Nicolo.

Soon a great producer. — Vous avez parfaitement raison de vous intéresser à la technique du cinéma, qui est une chose passionnante pour qui la connaît et la comprend. Il est extrêmement difficile, de quelque manière que ce soit, d'aider ou

de collaborer avec un metteur en scène si on n'a pas une spécialité bien définie. Il est vrai que parfois d'utiles relations peuvent remplacer une spécialité... Est-ce là votre cas ? J'aurais aimé vous donner plus d'espoir en ce qui concerne vos scénarios, mais je suis bien obligé de vous avouer que telle maison qui régulièrement réclame à cor et à cri des idées nouvelles, des scénarios de jeunes, ne lit pas même ceux qu'elle reçoit et ne s'adresse qu'à des auteurs ou à des littérateurs cotés, — ce qui n'est pas toujours une référence, — mais enfin ! Néanmoins essayez toujours, et envoyez un double de vos scénarios au service des scénarios, soit chez Pathé-Natan, 6, rue Francœur; soit chez Paramount, aux Studios de Joinville. Nous ne sommes pas prévenus par avance des films qui doivent passer à Lyon; je ne peux donc vous renseigner.

Rara. — Votre enthousiasme est bien sympathique, et il y a beaucoup de vrai dans votre lettre. Je suis toujours sans autre renseignement sur Nina Cooper, totalement inconnue dans les milieux cinématographiques, et ne peux que, comme vous, trouver charmante la photographie qu'on a publiée d'elle. Quant à en faire le type de la girl française, c'est une autre histoire, car, si jamais femme eut le type américain, c'est bien elle. Elle le recherche d'ailleurs, coiffure, maquillage, sourire, tout cela est fabriqué sur des données purement américaines. De votre avis sur Joan Crawford. Quant à Clara Bow, une récente information nous signale qu'elle est engagée par la Fox. Vous pourriez donc essayer d'écrire aux studios de cette compagnie à Hollywood.

Real. — 1^o Kate de Nagy a tourné les versions allemandes des films parlants suivants : *Princesse à vos ordres*, *Procuveur Hallers*, *Son Altesse l'Amour*, *Ma Femme Homme d'affaires*. Puis elle a tourné *Le Capitaine Craddock* et *Le Vainqueur* en parlant français. Elle termine actuellement *La Belle Aventure*, que nous verrons à la rentrée. — 2^o Les films muets tournés par cette artiste sont : *La République des jeunes filles* et *Les Fugitifs*. — 3^o La fréquence maximum enregistrée par le procédé Tobis-Klangfilm est 10.000 à 12.000.

Lucien Telle. — Je ne peux que vous conseiller d'écrire à nouveau à Menjou, mais adressez votre lettre aux studios Fox, à Hollywood. Ne joignez pas de timbres à votre demande, car ils sont inutilisables en Amérique, mais plutôt des coupons-réponses internationaux.

Aimant le cinéma. — 1^o J'espère que vous êtes en possession du catalogue qui vous a été adressé. — 2^o Claudette Colbert est en effet Française, mais vit en Amérique depuis sa première jeunesse.

Raynaud. — André Bauge, 6, rue Poigneaux, Bois-Colombes. Je ne peux, hélas ! vous être d'aucune utilité, ni même vous donner un conseil qui vous soit agréable, car je ne peux honnêtement que vous déconseiller la carrière qui vous tente. Si vous êtes musicien et doué d'une jolie voix, vous aurez beaucoup plus de facilités à débiter au théâtre ou au concert qu'au cinéma.

Nollof. — Nous avons bien reçu votre abonnement et vous en remercions. Nous tenons à votre disposition une étude complète de Lillian Harvey parue dans une collection qui s'est spécialisée

Le résultat de notre Concours des CURIEUX paraîtra dans notre prochain numéro.

dans les biographies détaillées. Nous pourrions vous faire parvenir ce livre contre la somme de 5 francs.

My Love... is Iris. — Vous trouverez, d'autre part, dans ce numéro, la date à laquelle sera donné le résultat du Concours des Curieux, dans notre numéro du 15 juillet. Notre prochain concours, qui commencera dans ce même numéro de juillet, s'intitulera « Ombres chinoises », sans doute.

L'Ange bleu. — J'ai meilleure mémoire que vous ne pensez et me souviens parfaitement de l'ancienne Jacqueline Lisenko, assidue du courrier au temps du « petit rouge ». Mieux encore, je peux affirmer que vous n'avez pas changé d'écriture. — 1^o L'adresse des Studios Paramount à Hollywood est celle à laquelle vous devez écrire à Marlène Dietrich, en allemand ou en anglais, à votre choix. — 2^o Tous les « mickeys » ne sont pas de la même veine heureuse, mais la grande majorité cependant est un chef-d'œuvre d'esprit et d'humour. Et je ne parle pas du formidable travail qu'une bande de ce genre nécessite. Il y a plus de talent dépensé, plus d'ingéniosité, de trouvailles, dans 100 mètres d'une de ces fantaisies que dans la plus grande partie des grands 2.000 mètres qu'on nous montre si souvent. Mon meilleur souvenir.

Amadis. — Que ne puis-je vous répondre en vers aussi harmonieux que ceux que vous m'avez envoyés. Je n'en ai, hélas ! ni le temps ni le talent. Soyez fier, vous nous avez conquis. Et nous rétablissons en votre honneur une rubrique que depuis plusieurs années nous avions abandonnée. Nous n'avons pas le droit de priver nos abonnés ou lecteurs de lettres aussi agréables que celle que vous ne manquez pas de leur adresser si j'en juge par celle que j'ai en mains en vous répondant. Bonne chance.

Ariane. — 1^o Je crois que Victor Francen est le véritable nom de l'artiste qui le porte, mais ne peux vous répondre sur les autres points. — 2^o Son adresse personnelle est 17, avenue du Président-Wilson (XVI^e). Il n'y a aucune raison pour qu'il

vous refuse une photographie dédicacée. — 3^o Dès que nous aurons pu nous procurer de très bonnes photographies de cet artiste, — elles sontrées, — nous les éditerons en cartes postales et en grand format.

Olivia Dangerfield. — La bonne adresse de Fernand Gravey est 1, rue Traversière, à Saint-Cloud. Votre petite recherche dans l'*Annuaire des Téléphones* ne signifie rien, car il n'est pas prouvé qu'il soit seul locataire de cet immeuble, et vous n'ignorez pas, d'autre part, que beaucoup d'artistes se refusent à mettre leur nom dans ledit annuaire, ceci afin d'éviter d'être importunés. Vingt-sept ans, c'est en effet à peu près l'âge qu'il doit avoir, mais je le crois d'origine belge. Je vous avoue avoir peu de temps pour chercher où vous avez pris votre pseudonyme, éclairez-moi vous-même. Revenons à Gravey, il vous enverra certainement sa photographie, mais pour lui, comme pour tous les artistes français, je vous recommande de joindre à votre demande soit en timbres ou mandat une somme minimum de 3 francs, afin de les dédommager et du prix de la photographie et du port. Certaines vedettes reçoivent journellement plusieurs dizaines de demandes; leur donner satisfaction finit par grever leur budget.

Polonaise qui aime la France. — Il faut que je vous remercie pour la lettre que vous avez envoyée à « l'ami » et qui m'a fait très plaisir en me prouvant la confiance que vous me témoignez. Soyez certaine que vous avez en moi un réel ami, et ne manquez pas de m'écrire chaque fois que vous en aurez l'envie. Vous avez dû recevoir les timbres que je vous ai fait expédier avec un peu de retard, ce dont je m'excuse. Merci pour tous les renseignements que vous me donnez sur les cinémas de Varsovie; je suis heureux, en effet, de constater le succès d'un grand nombre de films français. Étant donnée la mentalité que vous me signalez, ils seront bientôt encore plus populaires, puisque leurs vedettes seront plus connues. Mon meilleur souvenir.

IRIS.

Pour correspondre avec...

Robert Debreuze, boîte postale n° 24, La Seyne (Var), désire correspondre avec lectrice de *Ciné-Magazine* habitant Espagne, Italie, Argentine ou tout autre lieu.

VOYANTE célèbre, voit tout, dit tout. Reçoit de 10 h. à 7 h. M^{me} THEODORA, 14, rue Lepic (18^e). Corresp. Env. pren., date de nais. 15 fr.

LE BONHEUR... POUR VOUS !



Depuis 4000 ans les Sages de la Chine enseignent que

FOU-YU

CE BIJOU TALISMAN DE JADE

attire le bonheur sur ceux qui le portent

Pendentif ou Pince
50 fr Argent 65 fr
125 fr Or 150 fr

Ch. OUDIN Joaillier
17, AV. DE L'OPÉRA, PARIS

IMPORTATION DIRECTE NOTICE FRANCO SUR DEMANDE

SAGE-FEMME 1^{re} classe de la F.M.P.

50, Bd de Strasbourg, Paris (pr. gares Nord et Est) Dotzaris 24-68

TOUT CONFORT MODERNE

CONSULTATIONS TOUTE HEURE

Pensior à toute époque. S'occupe des enfants.

Service médical assuré par accoucheurs des Hôpitaux de Paris.

Maison de convalescence avec grand parc.

DISCRÉTION ABSOLUE English spoken.

SEUL VERSIGNY

APPREND A BIEN CONDUIRE

A L'ÉLITE du MONDE ÉLÉGANT

sur toutes les grandes marques 1932

87, AVENUE GRANDE-ARMÉE

Porte-Maillet Entrée du Bois

SAGE-FEMME 1^{re} cl., 1, r. Marbeau

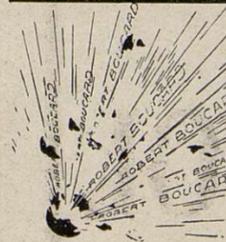
(Dauphine), reçoit pensionnaires. Consulte à 1^{re} heure. S'occ. enf. Eng. spok. DISCRÉTION ABSOLUE

ROBERT BOUCARD

PUBLIE

LES DESSOUS DE L'ESPIONNAGE ALLEMAND

Un volume illustré 12 francs (EXCLUSIVITÉ HACHETTE)



Lisez ces révélations stupéfiantes!!!

Seins^o
développés, reconstitués embellis,
raffermis, salières comblées par les
Pilules Orientales
Toujours bienfaites pour la santé.
Flacon, contre remboursement 18 fr. 50.
J.RATIÉ, ph., 45, r. de l'Échiquier, PARIS

SAGE-FEMME 1^{re} classe. Pensionnaires toute heure. DISCRÉTION ABSOLUE. 61^{bis}, r. d'Auteuil (Egl. d'Auteuil), Paris. English spoken.

DENTIFRICE ANTISEPTIQUE
DENTOL
Eau - Pâte - Poudre - Savon

Vient de paraître :
JEANNE-MARIE FLAMBARD
LE
**VOYAGE
EMBAUMÉ**
Préface de
PIERRE MAC ORLAN
Un volume : 12 francs
LA RENAISSANCE DU LIVRE

le portrait
d'un genre nouveau
est toujours signé
R. SOBOL
18, Bd Montmartre, PARIS — Provence 55-43

PRIMES OFFERTES A NOS LECTEURS

Présenter celui des coupons ci-dessous correspondant à la date voulue dans l'un des Établissements ci-contre, sauf Samedis, Dimanches et Soirées de gala.

CINÉ-MAGAZINE

**DEUX PLACES
A TARIF RÉDUIT**

Valables du 17 Juin
au 23 Juin 1932

.....
Ce Billet ne peut être vendu

CINÉ-MAGAZINE

**DEUX PLACES
A TARIF RÉDUIT**

Valables du 24 Juin
au 30 Juin 1932

.....
Ce Billet ne peut être vendu

CINÉ-MAGAZINE

**DEUX PLACES
A TARIF RÉDUIT**

Valables du 1^{er} Juillet
au 7 Juillet 1932

.....
Ce Billet ne peut être vendu

CINÉ-MAGAZINE

**DEUX PLACES
A TARIF RÉDUIT**

Valables du 8 Juillet
au 14 Juillet 1932

.....
Ce Billet ne peut être vendu

CINÉ-MAGAZINE

**DEUX PLACES
A TARIF RÉDUIT**

Valables du 15 Juillet
au 21 Juillet 1932

.....
Ce Billet ne peut être vendu

PARIS

Alexandra. — Artistie. — Boulevardia. — Casino de Grenelle. — Cinéma Bagnole. — Cinéma Convention. — Etoile Parodi. — Cinéma Jeanne-d'Arc. — Cinéma Legendre. — Cinéma Pigalle. — Cinéma Récamier. — Cinéma Saint-Charles. — Cinéma Saint-Paul. — Danton-Palace. — Electric-Aubert-Palace. — Galté Parisienne. — Gambetta-Aubert-Palace. — Grand Cinéma Aubert. — Grand-Royal. — Grenelle-Aubert-Palace. — Impéria. — L'Épatant. — Maillot-Palace. — Mésange. — Monge-Palace. — Palais des Fêtes. — Palais des Gobelins. — Palais-Rochecouart. — Paradis-Aubert-Palace. — Pépinière. — Pyrénées-Palace. — Régina-Aubert-Palace. — Royal-Cinéma. — Tivoli-Cinéma. — Victoria. — Villiers-Cinéma. — Voltaire-Aubert-Palace. — Templa.

BANLIEUE

ASNIÈRES. — Eden-Théâtre.
AUBERVILLIERS. — Family-Palace.
BOULOGNE-SUR-SEINE. — Casino.
CHARENTON. — Eden-Cinéma.
CHATILLON-S.-BAGNEUX. — Ciné Mondial.
CHOISY-LE-ROI. — Cinéma Pathé.
CLICHY. — Olympia.
COLOMBES. — Colombes-Palace.
CROISSY. — Cinéma-Pathé.
DEUIL. — Artistie-Cinéma.
ENGHIEN. — Cinéma Gaumont.
FONTENAY-SOUS-BOIS. — Palais des Fêtes.
GAGNY. — Cinéma Cahan.
IVRY. — Grand Cinéma National.
LEVALLOIS. — Triomphe. — Ciné Pathé.
MALAKOFF. — Family-Cinéma.
POISSY. — Cinéma-Palace.
RIS-ORANGIS. — Familla-Pathé-Cinéma.
SAINT-DENIS. — Pathé. — Idéal-Palace.
SAINT-GRATIEN. — Sélect-Cinéma.
SAINT-MANDÉ. — Tourelle-Cinéma.
SAINNOIS. — Théâtre Municipal.
TAVERNY. — Familla-Cinéma.
VINCENNES. — Eden. — Printania-Club. — Vincennes-Palace.

DÉPARTEMENTS

AGEN. — Gallia-Palace. — Royal-Cinéma. — Select-Cinéma.
AMIENS. — Excelsior. — Omnia.
ANGERS. — Variétés-Cinéma.
ANNEMASSE. — Ciné Moderne.
ANZIN. — Casino-Ciné-Pathé-Gaumont.
AUTUN. — Eden-Cinéma.
AVIGNON. — Eldorado.
BAZAS (Gironde). — Les Nouveautés.
BELFORT. — Eldorado-Cinéma.
BELLEGARDE. — Modern-Cinéma.
BERCK-PLAGE. — Impératrice-Cinéma.
BARRITZ. — Royal-Cinéma. — Lutétia.
BORDEAUX. — Cinéma Pathé. — Comœdia-Cinéma.
BOULOGNE-SUR-MER. — Omnia-Pathé.
BREST. — Cinéma Saint-Martin. — Théâtre Omnia. — Cinéma d'Armor. — Tivoli.
CADILLAC (Gironde). — Family-Ciné-Théâtre.
CAEN. — Cirque Omnia. — Sélect-Cinéma.
CAHORS. — Palais des Fêtes.
CAMBES. — Cinéma des Santos.
CANNES. — Olympia-Ciné-Gaumont.
CAUDEBEC-EN-CAUX (S.-Inf.). — Cinéma.
CHAGNY (Saône-et-Loire). — Eden-Ciné.
CHALONS-SUR-MARNE. — Casino.
CHAUNY. — Majestic-Cinéma-Palace.
CHERBOURG. — Théâtre Omnia. — Cinéma du Grand-Balcon. — Eldorado.
CLERMONT-FERRAND. — Cinéma Pathé.
DENAIN. — Cinéma Villard.
DIEPPE. — Kursaal-Palace.
DOUAL. — Cinéma Pathé.
DUNKERQUE. — Salle Sainte-Cécile. — Palais Jean-Bart.
ELBEUF. — Théâtre-Cirque-Omnia.
GOURDON (Lot). — Ciné des Familles.
GRENOBLE. — Royal-Cinéma.
HAUTMONT. — Kursaal-Palace.
JOIGNY. — Artistie.
LA ROCHELLE. — Tivoli-Cinéma.
LE HAVRE. — Select-Palace. — Alhambra.

LILLE. — Cinéma-Pathé. — Printania. — Wazemmes-Cinéma-Pathé.
LIMOGES. — Ciné-Familla. — Tivoli-Palace.
LORIENT. — Select. — Royal. — Omnia.
LYON. — Royal-Aubert-Palace. — Artistie-Cinéma.
— Eden. — Odéon. — Bellecour-Cinéma. — Athénée. — Idéal-Cinéma. — Majestic-Cinéma. — Gloria-Cinéma. — Tivoli.
MACON. — Salle Marivaux.
MARMANDE. — Théâtre-Français.
MARSEILLE. — Aubert-Palace. 20, rue de la Cannebière. — Modern-Cinéma. — Comœdia-Cinéma. — Majestic-Cinéma. — Régent-Cinéma. — Eden-Cinéma. — Eldorado. — Mondial. — Olympia. — Familla.
MELUN. — Eden.
MENTON. — Majestic-Cinéma.
MILLAV. — Grand-Ciné Fallous. — Splendid.
MONTREAU. — Majestic (Vend., Sam, Dim.).
MONTPELLIER. — Trianon-Cinéma.
NANGIS. — Nangis-Cinéma.
NANTES. — Cinéma Jeanne-d'Arc. — Cinéma-Palace. — Cinéma Katorza. — Olympie.
NICE. — Caméo. — Fémina. — Idéal.
NIMES. — Majestic-Palace.
ORLÉANS. — Parisiana-Ciné.
OULLINS (Rhône). — Salle Marivaux.
OYONNAX. — Casino-Théâtre.
POITIERS. — Ciné Castille.
PONT-ROUSSEAU (Loire-Inf.). — Artistie.
PORTETS (Gironde). — Radius-Cinéma.
QUEVILLY (Seine-Inf.). — Kursaal.
RAISMES (Nord). — Cinéma Central.
RENNES. — Théâtre Omnia.
ROANNE. — Salle Marivaux.
ROUEN. — Olympia. — Théâtre-Omnia. — Tivoli.
Cinéma de Mont-Saint-Aignan.
ROYAN. — Royan-Ciné-Théâtre (D. en m.).
SAINT-CHAMOND. — Salle Marivaux.
SAINT-ÉTIENNE. — Family-Théâtre.
SAINT-MACAIRE. — Cinéma Dos Santos.
SAINT-MALO. — Théâtre Municipal.
SAINT-QUENTIN. — Kursaal-Omnia.
SAINT-YRIEIX. — Royal Cinéma.
SAUMUR. — Cinéma des Familles.
SÈTE. — Trianon.
SOISSONS. — Omnia-Pathé.
STRASBOURG. — U. T. La Bonbonnière de Strasbourg. — Cinéma Olympia, 79, Grand'Rue. — Grand Cinéma des Arcades 33-39, rue des Grandes-Arcades.
TAIN (Drôme). — Cinéma-Palace.
TOULOUSE. — Royal. — Olympia. — Apollo. — Trianon.
TOURCOING. — Splendid. — Hippodrome.
TOURS. — Étoile. — Théâtre-Français.
TROYES. — Cinéma-Palace. — Cronois.
VALLAURIS. — Théâtre-Français.
VILLENAVE-D'ORNON (Gironde). — Cinéma.
VIRE. — Select-Cinéma.

ALGÉRIE ET COLONIES

ALGER. — Splendid. — Olympia-Cinéma. — Trianon-Palace. — Splendid Casino Plein Air.
BONE. — Ciné Manzini.
CASABLANCA. — Eden.
SFAX (Tunisie). — Modern-Cinéma.
SIDI-BEL-ABBES. — Olympia (Glacis Sud).
SOUSSE (Tunisie). — Parisiana-Cinéma.
TUNIS. — Alhambra-Cinéma. — Cinéma-Goulette. — Modern-Cinéma.

ÉTRANGER

ANVERS. — Théâtre Pathé. — Cinéma Eden.
BRUXELLES. — Trianon-Aubert-Palace. — La Cigale. — Eden-Ciné. — Cinéma des Princes. — Majestic-Cinéma.
BUCAREST. — Boulevard-Palace. — Classic. — Fascal. — Cinéma Théâtral Orasulul T.-Séverin.
CONSTANTINOULE. — Alhambra-Ciné-Opéra. — Ciné Moderne.
GENÈVE. — Apollo-Théâtre. — Caméo. — Cinéma-Palace. — Cinéma-Etoile.
MONS. — Eden-Bourse.
NAPLES. — Cinéma Santa-Lucia.
NEUFCHATEL. — Cinéma-Palace.

MAISONS RECOMMANDÉES

CONFISEURS

LOUIS SHERRY
CONFISEUR-CHOCOLATIER
6, RUE DE CASTIGLIONE ET
6, ROND-POINT DES CHAMPS-ÉLYSÉES

**PARFUMERIES
PRODUITS DE BEAUTÉ**

AGNEL
16, Avenue de l'Opéra, 16
TÉLÉPHONE: Central 16-81
Registre du Commerce: Seine, 210.712 B

**GUERLAIN
PARFUMEUR**
68, av. des Champs-Élysées

" LUBIN "
PARFUMEUR
11, Rue Royale. Tél.: Élysées 41-73, Anjou 20-36

LINGERIE

FAIRYLAND
271, rue St-Honoré. Tél.: Central 45-80
Trousseaux, Lingerie Layettes
Robes et Manteaux pour fillettes et jeunes filles

LA GRANDE MAISON DE BLANC
6, Boulevard des Capucines, 6
TÉLÉPHONE: Opéra 08-60 jusqu'à 08-64

L. ROUFF
130, Avenue des Champs-Élysées
TÉLÉPHONE: Élysées 57-23 et 57-24

COUTURIERS

PHILIPPE & GASTON
Couturiers-Fourreurs
120, Avenue des Champs-Élysées
TÉLÉPHONE: Élysées 47-52 et 54-22

madeleine vionnet
ROBES - MANTEAUX - FOURRURES - LINGERIE
50, Avenue Montaigne
TÉLÉPHONE: Élysée 82-97.

FOURRURES MAX
19, AVENUE MATIGNON, 19
TÉLÉPHONE: Élysées 84-91, 99-08

MIRANDE
Ancienne Maison DOUCET
19 et 21, RUE DE LA PAIX
TÉLÉPH.: Central 05-87, Richelieu 03-65

RESTAURANTS

PARIS

La Poularde
6, RUE SAINT-MARCO
Louvre: 52-33

JEAN CASENAVE
11, rue Sainte-Anne
Ses spécialités — Ses plats du jour

LE PANTHÉON
3, rue Soufflot
SPÉCIALITÉS BUGISTES
La cuisine du Pays de Brillat-Savarin

Chez Kroll
3, rue de Médicis (Face au Luxembourg)
SA CUISINE SES VINS
English Spoken Man Spricht Deutsch

HOTELS

PARIS

HOTEL CHATAM
13, rue Volney
TÉLÉPH.: Central 47-53 — Louvre 02-24
RESTAURANT

HOTEL LOTTI
RESTAURANT
7 et 9, rue de Castiglione, PARIS
TÉLÉPHONE: Central 13-00, 71-85

MIRABEAU
HOTEL ET RESTAURANT
8, rue de la Paix, 8
150 chambres — 150 salles de bain

CARLTON
119, Avenue des Champs-Élysées
Élysées: 65-88

HOTEL CRILLON
Place de la Concorde
ADRESSE TÉLÉGR.: Crillon-Paris
TÉLÉPH.: Élys. 62-63 à 62-68, 03-72 à 03-75; Inter-Élys. 4, 39

HOTEL D'ÉNA
Place d'Éna
TÉLÉGRAMME: Otellena-Paris

HOTEL DU LOUVRE
GRAND RESTAURANT
avec entrée place du Palais-Royal (coin rue de Rivoli)
ADRESSE TÉLÉGR.: Louvrotel-111-Paris

COTE-D'AZUR

NICE HOTEL BEAU-RIVAGE
Promenade des Anglais
Quai des États-Unis. Tél.: 20-90

NICE WEST-END-HOTEL

Promenade des Anglais
DERNIER CONFORT

SAINTE-MAXIME
HOTEL BEAU-SITE
DANS UN CADRE IDÉAL - MER et PINS Tél. 63

SAINTE-MAXIME
HOTEL BON REPOS
TOUT CONFORT - JARDIN. Tél. 76.

SAINTE-MAXIME
Hôtel-Restaurant des PALMIERS
TOUT CONFORT Tél. 42

ST-RAPHAËL Hôtel du PARC
Au milieu des Pins. Vue sur la mer. Appart. av. salle bains.
Gr. jardin fleuri. Ouv. toute l'année. PACQUEMAN, dir.

St-Raphaël NOUVEL-HOTEL
avec ou sans pension. — Tél.: 3-30
CONFORT MODERNE

SAINT-RAPHAËL - SAINT-BOULOURIS-sur-MER
HOTEL MIRAMAR
1^{er} Ordre. — Face à la mer. — Grand parc.

Cap-d'Ail HOTEL SOLEIL
Pension de famille, restaurant recom.

Cap-d'Ail EXCELSIOR
PENSION DE 1^{er} ORDRE
STATION CLIMATIQUE et BALNÉAIRE. Tél. 1-08

CANNES (Novembre à Mai)
CALIFORNIE-PALACE
Même administ.: PLAZA-ATHÉNÉE, PARIS

CANNES — 1^{er} Ordre — Construit en 1927
CANNES - PALACE
Route d'Antibes - Jardin - Plein Midi - Vue de mer

CANNES ÉLYSÉE-PALACE
Route d'Antibes
TOUT CONFORT - PLEIN MIDI - GRAND PARC
Garage et 15 box particuliers. OUVERT TOUTE L'ANNÉE

Cannes - Hôtel BALMORAL
HOTEL DE FAMILLE
Très sélectionné — R. LONGHINI, propriétaire

SAINT-TROPEZ
Hôtel Sube et Continental
Sur le port

Abonnez-vous!

MAGAZINE

78, Boulevard Saint-Michel, Paris

La plus importante Revue européenne du Cinéma
MENSUEL

Et demandez nos conditions spéciales
pour Hôtels, Salons de lecture, etc.

Le Numéro: 5 Francs

